This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER LIBRARY
HX IHHE U

OL 30357.5

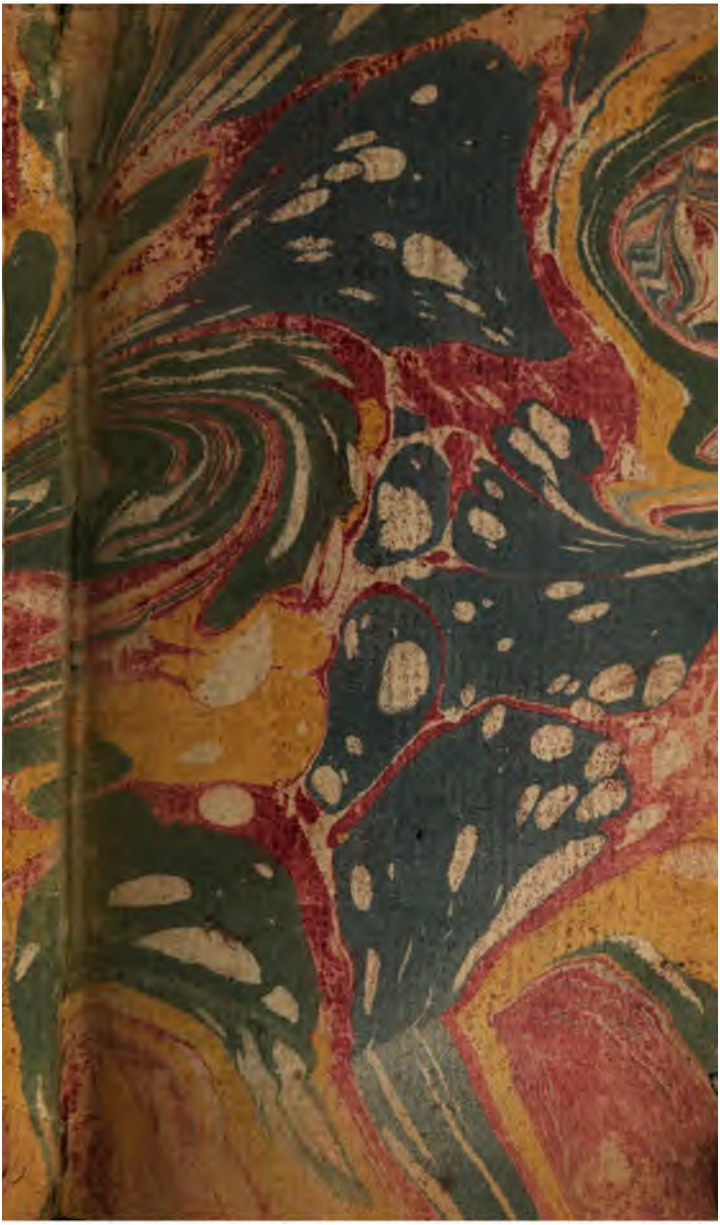
Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS B. HAYES

(Class of 1839).

4 Dec., 1889.



Anal. pr. 1.

NOUVEAUX CONTES TURCS ET ARABES,

Précédés d'un Abrégé chronologique de l'Hiſtoire de la Maiſon Ottomane & du Gouvernement de l'Égypte, & ſuivis de pluſieurs morceaux de Poéſie & de Proſe, traduits de l'Arabe & du Turc :

J. M.

PAR M. DIGEON,

Secrétaire-Interprête du Roi, & Correſpondant de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DUPUIS, Libraire, rue de la Harpe, près la rue Serpente.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

OL 30357.5

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS B. HAYES

(Class of 1839.)

4 Dec., 1884.

OL 30357.5

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS B. HAYES

(Class of 1839).

4 Dec., 1889.

OL 30357.5

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS B. HAYES

(Class of 1839).

4 Dec., 1889.

Anal. pr. 1.

NOUVEAUX CONTES TURCS ET ARABES,

Précédés d'un Abrégé chronologique de l'Hiſtoire de la Maiſon Ottomane & du Gouvernement de l'Égypte, & ſuivis de pluſieurs morceaux de Poéſie & de Proſe, traduits de l'Arabe & du Turc :

J. M.

PAR M. DIGEON,

Secrétaire-Interprête du Roi, & Correſpondant de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DUPUIS, Libraire, rue de la H
près la rue Serpente.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du R

~~OL 30354.3~~
~~IV 3171~~
OL 30357.5 (1)
HARVARD COLLEGE
DEC 4 1883
LIBRARY

Hayes fund.
I., II.

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS Auteurs ont écrit l'Hiſtoire des Empereurs Ottomans ; mais celle du Gouvernement de l'Égypte n'ayant encore paru que dans le manuſcrit Arabe dont je donne ici la traduction, j'ai cru que la nouveauté de la matière plairoit au Public, & que le deſir de lui donner un Ouvrage utile, excuſeroit la liberté que je prends de le lui préſenter, dans une langue que quarante ans de ſéjour au Levant ne me permettent pas d'écrire dans toute ſa pureté. L'indulgence que je ſollicite pour mon ſtyle, j'eſpère qu'on voudra bien l'étendre auſſi à certaines expreſſions de l'Hiſtorien Arabe, dic-

tées par le fanatisme de sa religion & par son aveugle prévention pour tout ce qui est national. Zélé Panégyriste des Ottomans, rarement il parle sans mépris des Chrétiens, qu'il désigne presque toujours sous le nom d'Infidèles: qualification que nous donnons aussi, comme on sait, aux Sectateurs du Mahométisme. Cependant, le croiroit-on? c'est peut-être de tous les Historiens Musulmans que j'ai lus, celui qui s'exprime avec le plus de ménagement à notre égard. Cette raison, jointe à un air de vérité qui règne dans ses récits, n'a pas peu contribué à m'engager à le préférer pour en faire l'objet de mon travail. Ses pareils, je parle en général des historiographes Orientaux, ne connoissent la plupart que

l'hiperbole, la fable & le merveilleux; & chez eux la vérité, enveloppée dans des nuages épais, eſt preſque toujours ſacrifiée à l'exagération & aux préjugés. On ne peut rien reprocher de ſemblable à mon Auteur, ſi ce n'eſt deux faits relatifs à la peſte, qu'il raconte à la fin de l'Ouvrage, avec une confiance & une crédulité impardonnables; tant il eſt vrai que, chez les peuples que la Philoſophie n'a point encore éclairés, les plus ſages & les plus pénétrans ont de la peine à s'affranchir entièrement des préjugés les plus abſurdes qui ſe ſont accrédités chez leurs compatriotes. Les Turcs & les Arabes perſonifient la peſte, perſuadés que ce contagieux fléau ſe montre ſouvent ſous la forme d'un vieillard hideux; ils diſent

diſent qu'il lance ſans ceſſe des flèches, quelquefois viſibles & quelquefois inviſibles, qui portent un venin dans le cœur de ceux qu'elles bleſſent : voilà l'origine des deux fables que débite l'Auteur imbu de cette erreur populaire.

L'Abrégé chronologique de l'Hiſtoire du Gouvernement de l'Égypte, n'eſt pas au reſte la ſeule partie curieuſe de cette traduction. On verra auſſi dans celle qui regarde la Maiſon Ottomane, des anecdotes que tous nos Hiſtoriens ont ignorées, comme celle de la naiſſance de Sultan Sélim, & quelques autres qui par la vraiſemblance des détails m'ont paru mériter d'être adoptées ; je n'oſe cependant en garantir la certitude ; & me renfermant dans les bornes que

la qualité de Traducteur me preſcrit, je laiſſe à des Critiques plus éclairés que moi la diſcuſſion de ces faits.

Pour prévenir toute erreur à l'égard des dates chronologiques, je dois avertir le Lecteur que l'Ère de l'Hégire étant celle dont ſe ſert l'Auteur, j'ai cru devoir m'y conformer; mais pour ne point l'ennuyer par une faſtidieuſe répétition, je n'ai mis le mot d'Hégyre qu'à la ſuite de la première date, & je l'ai ſupprimé dans toutes les autres.

J'ai peu de choſe à ajouter ſur les Contes, les Poéſies morales, & autres Opuſcules Turcs & Arabes, dont on trouvera la traduction dans le ſecond Volume.

On reconnoîtra aiſément à mon

ſtyle que je me ſuis appliqué à rendre avec exactitude certains tours de phraſes, dont la ſingularité tient au génie de ces deux langues, mais qu'il n'étoit guères poſſible de faire paſſer d'une manière ſaillante dans la nôtre.

Sans prétention pour le ſtyle de ma proſe, je me garderai bien d'en avoir ſur mes vers. Je déclare donc que le quatrain Turc & la deſcription du printemps de Bayk, ne doivent être lus que comme une traduction littérale deſtinée uniquement à donner une idée des Poéſies légères de l'Anacréon des Turcs.

ABREGE

Hist.
S Turks
S Egypt

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE
DE L'HISTOIRE
DE LA MAISON OTTOMANE
& du Gouvernement de l'Egypte.

PREMIÈRE PARTIE.

SULTAN OSMAN,

Chef de la Maiſon Ottomane.

AN. de J. C.

OSMAN *le Conquérant*, premier Sultan de la Race Ottomane, étoit fils de Togrul, fils de Seuleiman Chah, & mourut l'an de l'Hégire 699 (1), lorſque le 1298.

(1) On ſait que l'Hégire commence à l'an 622.

AN. de J. C. Soudan Naſſer-Mehemed-Ibn-Calaoun régnoit en Egypte.

Seuleiman Chah, ayeul d'Oſman, tenoit ſous ſon obéiſſance le pays de Mahan, ſitué près de Balkh, Capitale du Khoraſſan. Il tiroit ſon origine d'une Tribu de Turkmens ambulans, qui ſortoit de Tartarie; & il la faiſoit remonter juſqu'à Japhet, fils de Noé. Ce fut après que Dgenghiz-Khan eut ſaccagé cette ville célèbre & porté la guerre dans tous les pays habités par les vrais Croyans (1), que Seuleiman Chah s'étant avancé à la tête de cinquante mille familles Tartares pour arrêter ce torrent, eut le malheur de ſe noyer dans l'Euphrate. Son fils Togrul ayant, après ſa mort, pris le commandement de cette armée (2), la conduiſit

---

de J. C. Pour éviter une ennuyeuſe répétition, je ſupprimerai dorénavant, dans les dates chronologiques de cet Ouvrage, le mot d'*Hégyre*, qui doit être toujours ſous-entendu.

(1) C'eſt la qualité que prennent tous les Muſulmans. Les Califes s'appeloient auſſi Chefs des vrais Croyans.

(2) Togrul, ſoit prudence, ſoit foibleſſe, fuit devant Dgenghiz-Khan, déſeſpérant ſans doute de tenir tête à ce conquérant, & de rentrer dans le

dans l'Asie Mineure, où il fut reçu avec de grands honneurs par le Sultan Alaeddin, de la race illustre des Seldgiucides. Il passa le reste de sa vie auprès de ce Prince en qualité de son vassal; mais à sa mort, Osman, l'aîné & le plus brave de ses enfans, impatient de se rendre indépendant, porta ses armes chez les Chrétiens, mit tout à feu & à sang, & se signala par de si grands & de si prompts exploits, que le Prince Seldgiucide, étonné & charmé de la rapidité de ses conquêtes, lui envoya un étendard, des timbales & des trompettes : honneur auquel Osman fut si sensible que, pour témoigner le cas qu'il en faisoit & le respect qu'il portoit à celui de la part de qui il le recevoit, il s'avança à pied, d'un air joyeux, vers ceux qui lui apportoient ces présens militaires, les reçut debout, & se tint dans cette contenance respectueuse tout le AN. de J. C.

petit Etat dont ce Tartare avoit dépouillé son père. Peut-être aussi Togrul se méfioit-il des cinquante familles Tartares à la tête desquelles il étoit, & qui, par une défection assez probable, auroient pu, après une foible résistance, se ranger du côté de Dgenghiz-Khan, leur compatriote, & le livrer à ce vainqueur.

temps que l'on joua de ces inſtrumens en
AN. de J. C. ſa préſence ; témoignages de reconnoiſ-
ſance qui furent ſuivis, de la part d'Oſ-
man, d'un ordre d'en jouer à l'avenir
tous les jours dans ſon palais (1). Cette
coutume a été religieuſement obſervée
par ſes ſucceſſeurs, chez leſquels on en-
tend encore retentir chaque jour les
mêmes inſtrumens en mémoire de cet
événement. Ce fut, pour Oſman, une
eſpèce d'inveſtiture ſolemnelle du titre
de Sultan, qui l'encouragea à faire de nou-
velles conquêtes ſur les Chrétiens, pour
étendre, par la priſe de leurs villes & le
démembrement de leurs Provinces, les
limites de ſon nouveau Royaume.

L'Auteur du *Durer Aſuman ſi aſl Aly Oſman* (2), s'explique différemment ſur

(1) Chez le Grand-Seigneur, chez les Viſirs, Pachas à deux queues & autres Grands de l'Em qui, par leur rang, ont le privilége d'avoir muſique, elle doit ſe faire entendre tous les immédiatement après la Prière du milieu d près-midi, & toute leur maiſon doit y aſſiſte tout. Dans les jours ſolennels perſonne n'y que.

(2) Ce titre eſt celui d'un Ouvrag l'origine de la Maiſon Ottomane. On

l'origine de la Maiſon Ottomane. Voici ce qu'il en raconte : AN. de J. C.

Oſman, dit-il, Chef de cette noble Tige, tiroit ſon origine de l'Arabie-Heureuſe; &, s'il en faut croire même pluſieurs Hiſtoriens, Médine eſt le lieu de ſa naiſſance. La famine l'ayant obligé de paſſer dans la Caramanie, il devint un des principaux Officiers du Sultan de ce pays, l'an 665, & s'établit à Conia, où, de ſon mariage avec une femme de cette ville, il eut un fils nommé Seuleiman, qui par de grandes actions rendit ſon nom fameux. Celui-ci, après la mort de ſon père, devint ſi puiſſant qu'il ſe fit ſouverain d'un petit Etat, dans lequel lui ſuccéda ſon fils Oſman, ſurnommé le Jeune. Quelques-uns prétendent que ce dernier prit la ville de Brouſſe, & fut le premier Sultan de la Maiſon Ottomane; que ſon père & ſon aïeul n'étoient que ſujets ou peut-être vaſſaux du Sultan Seldgiucide; qu'Oſman, réſolu de s'affranchir de tout hommage, ſe révolta, érigea ſon fief en ſouveraineté indépendante, & y réunit, par 1266.

dre ainſi : *Perles céleſtes qui ont été les premiers ornemens de la Maiſon Ottomane.*

la force des armes, pluſieurs Provinces
AN. de J. C. qu'il enleva à ce Prince.

SULTAN ORKHAN.

A OSMAN ſuccéda Orkhan ſon fils.
1324. Celui-ci monta ſur le Trône l'an 726; régna trente-cinq ans, & mourut l'an 761, dans le temps que le Soudan Haſſan gouvernoit l'Egypte. Les Chrétiens (1) avoient dans Orkhan un ennemi implacable qui porta dans leur pays le fer & le feu, s'empara de leurs biens, réduiſit en eſclavage les habitans ſans diſtinction d'âge ni de ſexe; & par mille actions de valeur, effaça les exploits de ſon père. Point de ville, point de forteresſe qui lui réſiſtât. C'étoit lui qui, ſous les ordres de ſon père, commandoit l'armée qui fit le ſiége de Brouſſe & la prit. C'eſt dans cette ville qu'il établit le ſiége de ſon Em-

(1) L'Auteur veut parler des habitans de la Bithynie & de la Nicomédie, qui étoient encore ſujets des Empereurs Grecs, & ſuivoient le Rit Grec.

pire naiſſant, & il ne ceſſa juſqu'à ſa mort d'augmenter ſa réputation, ſon crédit & ſa puiſſance par de nouvelles conquêtes. AN. de J. C.

SULTAN MURAD I.

Il eut pour ſucceſſeur Sultan Murad ſon fils. Ce Prince prit les rênes de ſon Empire à l'âge de trente-quatre ans, l'an 761, & régna trente-un ans, n'étant mort que l'an 792, dans le temps que Daher Berkok gouvernoit l'Egypte. Il étoit inexorable & cruel pour quiconque avoit oſé lui réſiſter. Infatigable exterminateur des Chrétiens, il prit ſur eux pluſieurs villes & places fortes, parmi leſquelles on compte Andrinople, la plus importante de toutes. C'eſt de l'élite des eſclaves faits dans ces diverſes expéditions, qu'il forma le corps des Janiſſaires, ou nouvelles troupes; c'eſt lui qui leur donna la coëffure de feutre qu'ils portent encore aujourd'hui dans les marches de cérémonie, & il les combla de biens par prédilection, les regardant dès-lors comme les ſoutiens futurs de ſon Empire. 1358.

Les Chrétiens, affoiblis par des pertes

AN. de J. C. continuelles, & incapables de s'oppoſer aux forces toujours triomphantes de ce Prince, eurent recours à la trahiſon (1). Belouache, c'eſt le nom d'un de leurs Princes, s'étant préſenté un jour devant Sultan Murad, & s'avançant dans l'attitude d'un homme qui vouloit lui rendre hommage & lui baiſer la main, tira adroitement, lorſqu'il fut auprès de lui, un poignard qu'il tenoit caché dans ſa manche, & lui porta un coup mortel, dont ce Sultan expira ſur le champ : martyre *qui couronna ſon mérite héroïque devant Dieu* (2). C'eſt depuis ce tragique événement qu'il a été ordonné, par des ſtatuts de l'Empire auxquels on n'a point encore dérogé juſqu'à ce jour, que les Ambaſſadeurs & les autres perſonnes envoyées de la part des Princes Chrétiens vers le Sultan, ne pourroient à l'avenir porter la moindre arme ſur eux lorſqu'ils ſeroient admis à ſon audience ; qu'on feroit d'exactes recherches à cet égard avant de les introduire,

(1) D'Herbelot, dans ſa Bibliothèque orientale, attribue ce coup hardi à un transfuge Chrétien dont il ne dit pas le nom.

(2) C'eſt un Turc qui parle.

& qu'ils y ſeroient conduits par deux Officiers qui s'aſſureroient d'eux en leur tenant les bras (1). AN. de J. C.

SULTAN BAJAZETH I, *dit* LE FOUDRE.

BAJAZETH, fils de Sultan Murad, monta ſur le Trône à l'âge de quarante-deux ans, l'année 792, & l'occupa pendant ſeize ans. Il mourut en 808, lorſque Cheilh Muveiied régnoit en Egypte. Il n'aimoit pas moins la juſtice que la guerre; il fit celle-ci avec ſuccès contre les Princes Chrétiens, auxquels, à l'exemple de ſon père, il enleva pluſieurs places fortes. La gloire de ſes armes ne ceſſa de s'accroître & de l'accompagner par-tout 1388.

(1) Cette cérémonie ſe pratique encore aujourd'hui à l'égard des Ambaſſadeurs des Princes Chrétiens. Deux Capidgi-Bachis, ou Gentilshommes ordinaires de la Chambre, les ſoutiennent par-deſſous les aiſſelles lorſqu'ils entrent dans l'appartement du Trône. Selon notre Auteur, cette diſtinction ne ſeroit qu'une manière honnête de s'aſſurer de leur perſonne.

AN. de J. C. jusqu'aux derniers jours de sa vie, où elle sembla l'abandonner pour faire place au revers le plus incroyable : revers dont il ne put soutenir l'idée désespérante, & qui devint pour lui *le breuvage empoisonné de la mort*. Voici un détail succinct de ce qui précéda & occasionna cette catastrophe.

Sultan Bajazeth avoit tellement embarrassé les Princes Chrétiens par ses conquêtes & ses victoires, qu'ils s'étoient vus obligés de rechercher l'alliance des Souverains de l'Asie Mineure. Un de ceux-ci, qui étoit accouru à leur défense, c'étoit Ibn Kerman, fut pris dans une bataille par Bajazeth, & conduit en esclavage. Echappé peu de temps après de la prison où on le détenoit, il s'enfuit chez Tamerlan ; & après s'être plaint de l'invasion injuste de Bajazeth dans ses Etats, dont ce Sultan s'étoit emparé, il offrit à Tamerlan de l'y introduire. Tamerlan, avide de conquêtes, entra avec ardeur dans ce projet, & s'avança vers l'Aderbijan, portant par-tout sur sa route la ruine & la désolation. Le Monarque Ottoman, informé de ce mouvement, ne l'attendit pas : il fit plus, il vint hardiment à sa rencontre, & l'ayant trouvé, se prépara à le combattre ; mais dans

le temps qu'il rangeoit ſon armée en ba- AN. de J. C.
taille, il eut la douleur de voir les Tarta-
res, les Karamans & les Mentechars,
troupes à la tête deſquelles il avoit tou-
jours été invincible, l'abandonner par la
plus noire perfidie, & paſſer lâchement
dans l'armée de Tamerlan. L'intrépide Ba-
jazeth ne laiſſa pas d'engager le combat
avec le peu de ſoldats fidèles qui lui reſ-
toient. Il fit à leur tête un carnage affreux
des ennemis, & ſe fit jour avec cette
poignée de braves gens juſqu'à Tamer-
lan. Arrivé en préſence de ce redoutable
rival, il ſe vit tout à coup enveloppé par
un grand nombre d'ennemis, qui ne per-
mettoient à aucun des ſiens de venir le
ſecourir. Séparé d'eux, & demeuré ſeul
au milieu des troupes de Tamerlan, il fit
encore de ſi grands prodiges de valeur
qu'elles furent obligées de l'aſſaillir en
plus grand nombre. Un ſoldat Tartare
lui ayant enfin jeté ſur la tête un tapis, &
l'ayant ſaiſi de cette manière dans le
temps qu'il ſe débattoit pour s'en débar-
raſſer, le conduiſit, par ordre de Tamer-
lan, dans une indigne priſon (1), où il

(1) Et non dans une cage de fer, comme le di-

honte & le déſeſpoir lui causèrent une
An. de J. C. fièvre ardente, dont il mourut au bout de quelques heures. Ceux qu'une curioſité barbare avoit attirés à ſon cachot, n'y trouvèrent qu'un cadavre, triſte victime de la trahiſon de ſon armée.

Tamerlan, dont j'ai eu occaſion de faire ici mention, deſcendoit d'une famille Arabe. Sa première profeſſion fut celle de voler ſur les grands chemins, & de piller les caravanes. Une quantité innombrable de brigands s'étant jointe à lui, vint, ſous ſes ordres, ravager Alep, Damas & toute la Syrie, & fit un affreux carnage des habitans. Ce fameux con-
1371. quérant commença à faire parler de lui l'an 773, ſous le règne du Chérif Chaban, Souverain de l'Egypte; mais la déva-ſtation de la Syrie, dont il eſt ici queſtion, n'a eu lieu que ſous celui de ſon ſucceſſeur le Soudan Naſſer-Ferdgé, fils de Daher-Berkok.

ſent la plupart de nos Hiſtoriens, qui racontent ce trait d'hiſtoire un peu différemment.

An. de J. C.

SULTAN MÉHÉMED I.

DÈS que les enfans de Bajazeth eurent appris ſa mort, cette nouvelle devint le ſignal d'une guerre ſanglante entre eux. Iſſa, Méhémed, Mouſſa, Seuleiman & Caſſim ſe diſputèrent l'Empire avec des ſuccès inégaux pendant près de douze ans, après leſquels la mort de ſes quatre frères rendit le Prince Méhémed ſeul & paiſible poſſeſſeur de la Couronne Ottomane, l'an 820. Il en avoit alors trente-neuf. 1417.
Courageux, heureux, entreprenant pour tout ce qui pouvoit contribuer à la gloire de la Religion, cette grande ame ne fut occupée que de deux choſes : de faire des conquêtes ſur les Chrétiens, & le bonheur de ſes peuples. Il prit les villes d'Eſtimonie, d'Epiſcopie, d'Akchéhir & une infinité d'autres, dont l'énumération ſeroit trop longue. C'eſt lui qui, le premier des Empereurs Ottomans, envoya le ſouré (1)

(1) Le ſouré eſt une ſomme conſidérable que le Grand-Seigneur fait diſtribuer aux gens de Loi & aux pauvres habitans de la Mecque & de Médine.

aux habitans de la Mecque & de Médine.
An. de J.C. Bedreddin-Ibnn-Cady-Samavat, fameux rebelle, lui ayant osé disputer l'Empire à la tête d'environ trois mille Merdiniens (1), tomba bientôt dans les mains de ce Prince qui le fit mourir. Méhémed-Ibnn-Kerman, & son fils Mustapha, s'étant également révoltés contre lui, & ayant réduit en cendres la ville de Brousse, forcèrent Sultan Méhémed d'y accourir du fond de la Romélie. Il les atteignit près de Conia; &, après divers combats, les ayant soumis & faits prisonniers, il eut la clémence de leur rendre leurs Etats, sans avoir tiré d'eux d'autre vengeance que de leur faire une vive réprimande. Ce grand Prince, après neuf ans de règne, mourut d'une dyssenterie à la suite de cette dernière expédition. C'est pourquoi nous ne balançons point à le placer au rang *des Martyrs* (2) de la Maison Otto-

(1) Les Merdiniens habitent la ville & le territoire de Merdin, situés dans la Mésopotamie.

(2) Selon les principes de la Religion Mahométane, tout Musulman qui meurt les armes à la main contre les Chrétiens ou les Rebelles, est martyr; superstition qui, jointe au fataliſme, a rendu long-temps les Turcs redoutables.

triane. Sa mort arriva l'an 828, lorſque Chérif Berſebaï régnoit en Egypte. An. de J. C. 1423.

SULTAN MURAD II.

MURAD II, ſon fils, avoit vingt-huit ans lorſqu'il monta ſur le Trône : Prince également grand par ſes ſuccès, par ſa générosité & par ſa puiſſance. Ses armes lui ſoumirent pluſieurs villes ennemies, & ſa ſageſſe remit le bon ordre dans ſon Empire. Il dompta & humilia les Chrétiens & les rébelles, & fit reſpecter la Religion & le nom Muſulman. Ayant reconnu dans ſon fils Méhémed des talens peu ordinaires qui ſembloient lui préſager les prodiges qui illuſtrèrent ſon règne, & dans toute ſa perſonne un air de dignité qui en impoſoit, il n'attendit pas la mort pour lui remettre les rênes de l'Empire ; il abdiqua en ſa faveur, & le mit ſur le Trône à ſa place, prenant avec ſatisfaction le parti de la retraite. Sa mort arriva l'an 864, lorſque le Chérif Ismi régnoit en Egypte. 1458.

AN. de J. C.

SULTAN MÉHÉMED II (1).

MÉHÉMED II, âgé de vingt ans, fut proclamé Empereur par l'abdication de son père, l'an 856 : ce fut le Héros de la Maison Ottomane. Aucun Prince n'a rassemblé plus de forces, n'a été plus heureux, plus ardent dans ses entreprises, ni plus hardi, mais de cette hardiesse qui attend tout de la Providence. Parmi ses conquêtes innombrables sur les Chrétiens, la prise de Constantinople est la plus considérable. Il assiégea pendant cinquante jours cette ville immense, par mer & par terre, & les portes lui en furent ouvertes le cinquante-unième, l'an 857. Le même jour il se rendit dans l'Eglise de Sainte-Sophie, le plus vaste des temples Chrétiens de cette Capitale, & y fit sa prière avec toute sa Cour. La prise de Constantinople fut un sujet sur lequel plusieurs Poëtes s'exercèrent. Un d'eux mit à la fin de son Poëme ce chrono-

1452.

29 Mai 1453.

(1) C'est Mahomet II.

gramme *Beled & Taïbe* (1), mots dont les lettres évaluées numériquement, donnent le nombre de 857, qui eſt celui de l'année où cette grande ville a été priſe. Nous apprenons par les Hiſtoriens que ſes fortifications ne furent entièrement relevées par Sultan Méhémed qu'un an après qu'il s'en fut rendu maître. Cette ville, avant d'être rebâtie & agrandie par Conſtantin, qui lui donna ſon nom & mourut l'an 623 de l'époque d'Alexandre (2), s'appeloit Bizance. Sa forme repréſente un triangle, dont les deux côtés ſont baignés par les eaux de la mer, & l'autre regarde la terre. L'épaiſſeur des murailles de ſes remparts eſt de vingt-un pieds d'architecture. Tout reſpire aujourd'hui la

AN. de J. C.

(1) Les Poëtes Turcs ſont paſſionnés pour les chronogrammes; c'eſt par cette combinaiſon poétique qu'ils terminent ſouvent leurs ouvrages. Ils conſtruiſent le dernier vers de manière qu'il préſente un ſens relatif au reſte du Poëme, & qu'on trouve en même-temps dans les lettres des mots qui le compoſent, le nombre de l'année qu'ils veulent déſigner.

(2) Les Chronologiſtes Arabes admettent une époque d'Alexandre. Je ne ſais à quelle année du monde elle répond. Eſt-ce à celle de ſa naiſſance, ou à la première année de ſon règne?

AN. de J. C. grandeur dans cette Capitale, qui eſt devenue depuis Méhémed II, le ſiége de l'Empire Ottoman, elle renferme dans ſon ſein des ſavans & des gens d'un mérite accompli en tous genres. Dans la deſcription que nous en a laiſſée Zéchéria Effendy, qui écrivoit l'an 994, nous liſons que cette ville célèbre & ſes fauxbourgs renfermoient alors dans leur enceinte 3980 rues habitées par les Turcs; 488 grandes moſquées; 4596 Meſdgid, ou petites moſquées; 1654 écoles publiques pour l'inſtruction de la jeuneſſe; 585 medreſſés (1); 1000 tekés ou grands couvens; 1055 khans (2); 886 zaviés ou petits couvens; 975 fontaines publiques; 4400 fontaines dans les maiſons particulières; 985 marchés; 2085 fours bannaux; 12000 peſeurs publics; 1000 bains; 885 boutiques de vendeurs de boza (3); 2352 cafés, 4900 rues habitées par les Chrétiens; 4985 rues habitées par les Juifs, & 4558 cabarets (4). Je ne dois pas laiſſer

(1) Ce ſont des Colléges où l'on apprend la Théologie, le Droit, l'Aſtrologie, &c.

(2) Hôtelleries.

(3) Boiſſon que l'on fait avec du millet.

(4) Y compris ſans doute ceux des fauxbourgs de Pera & de Galata

ignorer que le nombre des rues, des mosquées & des bains publics dont je viens de parler, a presque doublé depuis le temps que Zéchéria-Effendy a donné ce dénombrement. AN. de J. C.

Le nombre des Cadis qui partent tous les ans de Constantinople pour aller administrer la justice dans les Provinces de l'Empire Ottoman, n'est pas moins prodigieux. Il monte à 5900 personnes, dont 1600 occupent les Tribunaux de l'Asie & de l'Afrique, & 300 ceux de l'Europe, sans y comprendre les Mollas ou grands Juges, & leurs Subdélégués. Quant aux troupes que renferme cette Capitale, elles sont composées, selon un rapport fidèle qui m'en a été fait, de 40000 Janissaires, de 60000 Sipahis, de 24000 Adgemoglans, de 13000 Sarradges, d'autant de Dgebédgis, de 12000 Azaps, & de 7000 Topdgis. Les Tchaouchs, les Muteferrakas, les Zaïms, les Mutekaids (1), les Visirs, les Muftis, les Mollas sédentaires, les Sandgiaks-Beys (2), les Kapidgi-Bachis, les Agas, les

(1) Soldats vétérans & à morte paie.

(2) Officiers généraux qui ont des gouvernemens; leur rang est immédiatement après celui des Pachas.

AN. de J. C. Officiers de bouche, Pourvoyeurs, Boſtandgis & Harrats, les Femmes ſans nombre renfermées dans le ſérail du Grand-Seigneur, ſes Muſſahibs (1), 4000 Muſiciens ou Joueurs d'inſtrumens de toute eſpèce, toutes ces perſonnes de diverſes profeſſions forment avec leurs domeſtiques, les particuliers & le bas peuple, une multitude innombrable d'habitans, dont le calcul effraye l'imagination. Que ſeroit-ce ſi nous voulions y ajouter celui des Citoyens des autres villes de l'Empire, & le dénombrement des forteresſes, des châteaux, des ports, & des troupes qu'il renferme dans l'immenſité de ſon ſein? On n'y pourroit parvenir (2): choſe incroyable! Il eſt très-certain que Sultan Oſman, fils de Sultan Ahmed, à ſon avénement au trône, fut obligé d'épuiſer ſept tréſors pour pouvoir joindre une gra-

(1) Perſonnes qui ſuivent par-tout, & ont l'honneur d'entretenir le Grand-Seigneur: quelques-uns deviennent ſes favoris.

(2) L'Auteur pouſſe l'hyperbole un peu loin, & l'Empire Ottoman n'eſt certainement point un prodige de population. Quant à ce qu'il dit des habitans de Conſtantinople, l'énumération qu'il en fait n'eſt point exagérée.

tification générale à la paye qu'il fit alors diſtribuer à toutes les troupes & milices de ſon Empire ; Dieu veuille toujours en augmenter la gloire ! J'ai parcouru les hiſtoires de toutes les Monarchies du monde, je n'en vois aucune que l'on puiſſe comparer à l'Empire Ottoman pour le bon ordre & la diſcipline qui y règnent (1), la manutention des ſtatuts qui s'y obſervent, l'obéiſſance aux loix, le reſpect qu'on porte aux Ulemas qui en ſont les dépoſitaires, les fondations pieuſes pour ſoulager les pauvres, & pour l'entretien des habitans de la Mecque & de Médine. J'aurai lieu de détailler ailleurs plus au long ce dernier article. Puiſſe le Tout-Puiſſant éterniſer la durée d'un Empire ſi floriſſant ! Sultan Méhémed, après en avoir augmenté la gloire par des ſuccès continuels pendant trente-un ans, mourut l'an 886, & eut pour ſucceſſeur ſon fils Sultan Bajazeth. An. de J. C.

(1) Aſſertion fauſſe & inſoutenable.

courage de livrer bataille au Sultan ſon
AN. de J. C. frère. Mais une ſeconde défaite lui fit perdre tout eſpoir, & l'obligea d'aller chercher un aſyle chez les Chrétiens, où bientôt un raſoir empoiſonné, dont ſe ſervit le Barbier de Gem, gagné par Bajazeth, finit ſes jours & délivra le Sultan de ce compétiteur dangereux.

Vers ce temps-là, c'eſt-à-dire, l'an
1499 905, s'éleva dans la Perſe le fameux Iſmaël-Chah, fils du Chekh-Haider-Sofi; une révolution auſſi ſurprenante qu'imprévue l'en rendit maître. Il l'inonda du ſang des vrais Croyans; & joignant l'héréſie à la cruauté, il entraîna les Perſans dans des dogmes contraires à ceux du vrai Muſulmaniſme, & devint le chef de la ſecte des Rafazis. Dieu, dont les deſſeins ſont impénétrables, permit qu'Iſmaël-Chah, après avoir embraſé toute la Perſe, la rendit hérétique, & ſoufflât dans tous les cœurs une perverſité qui ſubſiſte encore, & dont il aura un terrible compte à rendre lorſqu'il paroîtra devant lui au jugement dernier.

Dans le même temps, le célèbre Chekh-Muhieddin, Hatib (1) de la Mecque, fils

(1) Le Hatib eſt celui qui prononce le Hutbé d'Abduleadi

d'Abdulcadir, & petit-fils d'Abdurahman el Araky, parut à la Cour de Bajazeth avec le Chiekh-Chehabeddin, fils d'Ahmed, & petit fils de Huſſein. Ce dernier, qui paſſoit pour le meilleur Poëte de ſon ſiècle, compoſa à la louange du Sultan le *Caſſidé* ſuivant, dont j'ai cru devoir amuſer le Lecteur. AN. de J. C.

CASSIDÉ (1).

Agrée les actions de grâces que je rends au Tout-puiſſant : tu en es l'objet. Agrée les perles les plus pures de ma poëſie & de ma proſe. Et toi habitant du monde, qui diriges ta route vers les pays rians de l'Aſie mineure, après avoir conſidéré ſon état floriſſant & ſon étendue, rends-toi à Conſtantinople, cette Capitale ſi renommée, ce ſéjour du meilleur des Sultans, de celui à qui rien ne réſiſte, de

tous les vendredis. Le Cheik Muhieddin étoit le Hatib de la Kaabé, ou Maiſon de Dieu à la Mecque.

(1) M. d'Herbelot dit que le Caſſidé eſt une eſpèce d'Elégie ; pour moi je croirois que ce petit Poëme tient plutôt de l'Ode que de tout autre genre.

Bajazeth, le ſoutien de la Religion, qui
AN. de J. C. a ſu la défendre également avec la lance & le cimeterre, qui a étendu par la protection de ſes armes, les dogmes de Hanifi(1), qui, par elles, a ſoumis & ravagé le pays des infidèles & des rébèles: action juſte & digne de ſon zèle pour la cauſe de Dieu, & de la récompenſe d'un bonheur éternel qu'il oſe lui demander dans ſes prières. La majeſté, la puiſſance & la terreur marchent autour de lui. Son vaſte Empire s'étend depuis le fond de la Romélie juſqu'en Perſe, & depuis les places les plus reculées de l'Egypte, juſqu'à Baſſora. Prince, que j'appellerois une mer de bienfaits, ſi cet élément, par ſon reflux, ne rendoit la comparaiſon fauſſe, car la main de Bajazeth donne ſans ceſſe & ne ſe retire jamais; que je comparerois à la lune; mais cet aſtre s'éclipſe vers la fin de chaque mois, & les vertus du Sultan brillent toujours; dont je repréſenterois les libéralités par une pluie abondante; mais la pluye a de fréquens intervalles, & ſa libéralité n'en a point;

(1) Hanifi eſt un des quatre Docteurs orthodoxes de l'Iſlamiſme.

que je comparerois auſſi peu heureuſement à une épée, parce que celle-ci trouve quelquefois des matières qui réſiſtent à ſon tranchant, tandis que le Sultan voit tout plier ſous ſes volontés. Digne rejeton des Sultans Ottomans, dont la grandeur s'élève au-deſſus de la grande Ourſe & de l'Aigle céleſte ; ſemblable au dinar d'or, qui tire ſa beauté de la riche mine dont il eſt ſorti ; les Infidèles ont diſparu devant lui ; la plus reſpectable des religions l'a armé du glaive du Muſulmaniſme pour leur deſtruction. Grand Prince, ton mérite éminent ſurpaſſe celui de tes prédéceſſeurs ; le moindre de tes bienfaits efface les leurs. Mais pourquoi en ſerions-nous ſurpris ? Parmi toutes les nuits qui ſemblent ſe reſſembler, la nuit du Cadir (1) n'eſt-elle pas plus excellente que toutes les autres ? Les Rois de la terre ne ſont devant toi que des lunes ſur leur déclin, tandis que tu es à leur égard une lune naiſſante, qui ne ceſſe d'étendre ſon croiſſant.

AN. de J. C.

(1) C'eſt ainſi que les Turcs appellent la vingt-ſeptième nuit du mois de Ramazan, où ils prétendent que le premier Chapitre de l'Alcoran eſt deſcendu du Ciel.

AN. de J. C. Tu t'es élevé au-dessus d'eux par mille qualités rares, dont ma plume ne peut qu'ébaucher l'éloge. Tu occupes un trône dont les colonnes vont se perdre dans les astres. Mais plus tu es grand, plus tu es humble ; ta dévotion ne se borne point à l'extérieur, & tu chéris intérieurement la loi de Dieu. Ton zèle pour elle a embelli le pays de Roum (1), & l'a revêtu d'un ornement dont il se pare avec fierté. Oui, je reconnois dans toi le descendant d'Osman, dont la renommée, semblable aux rayons du soleil, s'est répandue par toute la terre. Tu n'uses de ta puissance que pour combler les peuples de biens ; ton aspect seul suffit pour faire des heureux. Ne crois pas, au reste, Roi du siècle, que je prodigue de semblables perles de louanges à d'autres qu'à toi : fais donc à cet hommage l'accueil qu'il mérite, & souviens-toi que personne ne t'égale en largesses ; que ton élévation & ta puissance n'ont encore souffert aucune atteinte, & qu'elles sont soutenues par le

(1) C'est ainsi que les Turcs appellent les Provinces de la Romélie & de la Natolie, ou, l'Asie Mineure.

bras de l'Etre ſuprême, qui n'a ceſſé de te donner la proſpérité & la victoire. AN. de J. C.

Ce poëme ayant été préſenté à Bajazeth, ce Prince ne dédaigna pas d'en faire la lecture ; & après avoir témoigné par une joie exceſſive ſa ſenſibilité aux louanges qu'il renfermoit, il fit préſent au Poëte de mille dinars d'or.

Dans le temps dont je parle, il avoit déjà obtenu du ciel une nombreuſe poſtérité. Parmi ſes enfans, l'aîné & le plus chéri étoit Sultan Ahmed, qu'il avoit déſigné & qu'il regardoit déjà comme ſon ſucceſſeur ; mais la Providence en avoit ordonné autrement : voici ce que les annales de l'Empire nous apprennent à ce ſujet.

Un Aſtrologue célèbre lui ayant prédit, peu de temps avant la naiſſance de Sultan Sélim, que le dernier de ſes enfans mâles ſeroit l'auteur de ſa perte, Sultan Bajazeth manda ſur le champ la gouvernante des eſclaves de ſon ſérail, femme qui avoit toute ſa confiance, & dont une des principales fonctions étoit d'aſſiſter les eſclaves dans leurs accouchemens ; d'ailleurs extrêmement pieuſe, & aimant à pratiquer les bonnes œuvres : Tout enfant mâle,

lui dit-il, qui naîtra dorénavant de mes
AN. de J. C. Odaliks (1), je vous ordonne de lui ôter la vie, & je ne vous permets de la conſerver qu'aux filles qui viendront au monde : gardez-vous de me déſobéir. Peu de temps après naquit Sultan Sélim. L'accoucheuſe l'ayant reçu entre ſes bras au ſortir du ventre de ſa mère, alloit exécuter à regret l'ordre barbare qu'on lui avoit donné, lorſque frappée de la beauté de l'enfant, ſon cœur ſe refuſa à cette cruauté. Quoi, s'écria-t-elle, en le conſidérant avec tendreſſe, pourrois-je me préſenter un jour devant Dieu ſouillée du ſang de cet innocent ? Non, je ne puis me réſoudre à lui donner la mort. En diſant ces mots, elle court généreuſement vers Bajazeth, & uſant d'une louable ſupercherie en le lui préſentant : voyez, lui dit-elle, Seigneur, l'aimable fille que Dieu vient de vous donner. Fort bien, lui répondit Bajazeth, trompé par ce pieux ſtratagême ; qu'on la nomme Sélime.

Le véritable ſexe de Sultan Sélim fut quelques années un ſecret profondément enſeveli entre l'accoucheuſe & la mère du Prince, qui ſeules, après Dieu, en étoient

(1) Eſclaves deſtinées à la couche du Sultan.

ſes dépoſitaires. Mais il ceſſa bientôt de l'être, lorſqu'ayant atteint un certain âge, on apperçut dans lui, quoique encore dans la foibleſſe de l'enfance une hardieſſe & une force qui ſembloient démentir ſon ſexe ſuppoſé. Lorſqu'il étoit avec les autres Princeſſes de ſon âge, il les traitoit avec hauteur, les battoit, & leur enlevoit par force tous les jouets & les autres bagatelles qu'on leur avoit donnés pour leur amuſement; Sélimé étoit pour elles une ſœur redoutable. Sultan Bajazeth ayant ordonné, le jour du Bairam (1), de lui amener les Princeſſes ſes filles dans un appartement qu'il avoit orné pour les recevoir des meubles les plus riches, il les fit aſſeoir autour de lui, & leur fit diſtribuer toutes ſortes de fruits & de confitures. La fauſſe Sélimé n'eut pas plutôt vu les mains de ſes ſœurs remplies de ces friandiſes, qu'elle commença à faire uſage de la ſupériorité de ſes forces, & les leur enleva toutes; car elles n'oſoient lui réſiſter. Le Sultan ſon père, ſurpris de cette violence, crut y entrevoir quelque choſe d'extraordinaire; & voyant que cet enfant, non

AN. de J. C.

(1) C'eſt la Pâque des Turcs.

content de les traiter ainſi, les frappoit
AN. de I. C. avec hauteur, s'écria : Sélimé ne ſeroit-elle point un garçon déguiſé ſous les habits d'une fille ? Qu'on l'examine. Oui, Seigneur, c'eſt un garçon, lui dit l'accoucheuſe, en s'avançant hardiment vers le Sultan. Comment as-tu oſé, reprit Bajazeth avec ſurpriſe, tranſgreſſer mes ordres ? Seigneur, repartit-elle, avec une reſpectueuſe fermeté, la crainte de Dieu & l'envie de vous épargner un crime, m'ont fait ſauver la vie à cet innocent.... C'en eſt aſſez, dit le Sultan, après quelques momens d'une profonde rêverie, qu'il vive, puiſque les hommes ne peuvent rien contre ce que Dieu a déterminé. Après quoi ayant retiré le Prince Sélim des mains des femmes, il lui fit donner un éducation conforme à ſon ſexe, & le pourvut dans la ſuite, lorſqu'il fut parvenu à l'âge de majorité, du gouvernement de Trébizonde. Son frère aîné avoit déjà, depuis long-temps, celui de Brouſſe ; & Dragut, ſon cadet, commandoit en Magnéſie (1).

(1) La politique ombrageuſe des Sultans ne donne plus de Gouvernemens aux Princes Ottomans. Ils

Ce fut alors que Sultan Bajazeth, à qui les douleurs de la goutte faiſoient deſirer le repos, ceſſa ſes opérations militaires, & laiſſa ſes troupes dans une dangereuſe inaction pendant pluſieurs années. Laſſées enfin de cette honteuſe oiſiveté, elles ſe mutinèrent, & demandèrent la guerre contre les Infidèles. Bajazeth crut les appaiſer en mandant ſon fils Ahmed pour lui remettre les rênes de l'Empire; mais cette démarche, bien loin de tranquilliſer les eſprits, lui ſuſcita de nouveaux embarras. Sélim, promptement informé de ce qui ſe paſſoit, ne put apprendre ſans un extrême chagrin que ſon frère aîné fût appelé à un trône dont il ſe ſentoit plus digne que lui. Irrité de cette préférence, il réſolut de le prévenir, & de détrôner ſon père. Dans cette vue, il recherche l'alliance d'un Souverain puiſſant, c'étoit le Kam des Tartares, & lui envoie demander ſa fille en mariage. Il l'obtient, l'épouſe (1), & met ſur pied une forte AN. de J. C.

ſont enfermés dans le Sérail, & ne ſortent qu'avec le Sultan, & très-rarement.

(1) Démarche contraire aux Statuts de l'Empire. Les Princes Ottomans ne ſe marient jamais. Ils

armée, à la tête de laquelle il marche
AN. de J.C. contre Bajazeth. Le Sultan l'apprend, & ſe prépare à oppoſer à ſon fils des forces capables de lui réſiſter. Bientôt les deux armées ſe rencontrent & ſe livrent un combat, dont l'acharnement a peu d'exemples. Il y périt beaucoup de monde de part & d'autre ; mais les troupes de Sélim furent entièrement défaites, & ce Prince, obligé de prendre la fuite, ſe réfugia chez Kémalaga, fameux rébelle, Serdar de la forteresſe de Fichky. Arrivé chez lui, il l'entretint d'une manière touchante du mauvais ſuccès de ſes armes, de la perte de ſes troupes, qui avoient été preſque toutes taillées en pièces, & de celle de ſes tréſors qui lui avoient été enlevés dans ſa déroute. Je voulois, ajouta-t-il, m'emparer d'une couronne, dont mon père me privoit injuſtement pour la mettre ſur la tête de mon frère, mais le ſort des armes en a décidé autrement. Prince, raſſurez-vous, lui dit Kemal après qu'il eut ceſſé de parler, vos affaires ne ſont point encore déſeſpérées. J'ai entre

ont des concubines : ce ſont les Odaliks, ou eſclaves dont il eſt parlé plus haut.

les mains des ſommes conſidérables appartenantes à Bajazeth, que je me préparois à lui envoyer ; emparez-vous-en, & employez-les à recruter votre armée, & à fortifier votre parti. Sélim mis en poſſeſſion de cet argent, léva avec la plus active célérité de nouvelles troupes, compoſées de gens de toutes ſortes de nations, & marcha de nouveau contre ſon père : il l'atteignit aux portes de Conſtantinople. La valeur & la réputation de Sélim lui avoient déjà gagné le cœur des troupes de Bajazeth. A peine les armées furent-elles en préſence ſous cette Capitale, que le Sultan ayant donné ordre d'engager le combat, perſonne des ſiens ne voulut obéir. Sélim profitant de cette défection, s'avança, ſans trouver la moindre réſiſtance, juſqu'au fauxbourg d'Ioub, où repoſe le corps du Général qui porte ce nom (1).

AN. de J. C.

(1) Ioub étoit un des Anſars, c'eſt-à-dire, un de ceux qui avoient accompagné Mahomet dans ſes expéditions militaires & dans ſa fuite de Médine à la Mecque. Il commandoit l'armée du Caliphe Jeſid, & faiſoit le ſiége de Conſtantinople lorſqu'il fut tué dans une ſortie que firent les aſſiégés vers le fauxbourg qui depuis a porté ſon nom, parce qu'il y eſt inhumé. La Moſquée dans la-

AN. de J. C.

Peu de momens après, Ferhad Pacha, Grand-Viſir, ayant donné avis au Sultan que ſon fils avoit pénétré dans la ville, & que ſes troupes l'abandonnoient pour le ſuivre, ce Prince crut les ramener à leur devoir, en leur faiſant offrir, par la bouche de ce Miniſtre, de ſe démettre de l'Empire en faveur du Prince Ahmed. Mais à peine le Grand Viſir eut-il prononcé ce nom, que toute l'armée pouſſa un cri d'indignation, & fit entendre ces paroles, qu'elle répéta pluſieurs fois : *Nous ne voulons point d'autre Sultan que Selim* Cette réponſe fut un coup de foudre pour Bajazeth. La crainte le ſaiſit, & le détermina à fuir précipitamment avec ſon tréſor & ſes femmes vers Kaffa, pour y paſſer dans la retraite le reſte de ſes jours. Mais à peine en eut-il marché deux, qu'il mourut après trente-

1512. deux ans de règne, l'an 918.

---

quelle l'on montre ſon tombeau, s'appelle auſſi la Moſquée d'Ioub; c'eſt celle où ſe fait l'inauguration du Sultan.

SULTAN SÉLIM.

PENDANT un règne de huit ans & huit mois, Sultan Sélim, Prince courageux, mais violent, montra autant d'ambition que de cruauté. Il fut ſévère juſqu'à l'excès, & curieux juſqu'à ne rien épargner pour ſavoir ce qui ſe paſſoit de plus ſecret au milieu de ſon peuple & dans les Cours des Princes. Non content de parcourir lui-même nuit & jour, ſous un habillement déguiſé, les divers quartiers de la ville où il ſe trouvoit, il diſtribuoit ſes plus intimes confidens dans les aſſemblées publiques, dans les Moſquées, & même dans les villes voiſines, d'où ils revenoient lui faire un fidèle rapport de tout ce qu'ils avoient vu & entendu. Affermi ſur le Trône par la mort de ſon père, il lui eut à peine rendu les derniers devoirs qu'il alla chercher ſon frère Ahmed, tailla en pièces ſon armée, ſe ſaiſit de ſa perſonne & le fit étrangler. Ses autres frères eurent le même ſort, de même que leurs enfans, à l'exception de Dragut, qui ſe ſauva en Egypte, où il implora la protection

AN. de J. C. 1512.

de Sultan Gavri, qui y régnoit alors. Sélim
AN. de J. C. lui ayant dépêché auſſi-tôt un Officier pour le prier de le lui livrer, Gavri nia que Dragut ſe fût réfugié dans ſes Etats; &, par cette impoſture que Sélim regarda comme un refus offenſant, il s'en fit un ennemi. Mais le Monarque Ottoman en avoit un qui devenoit plus redoutable que jamais dans la perſonne d'Iſmaël Chah, dont nous avons parlé ſous le règne de Bajazeth. Après s'être emparé de Tauris, du Khoraſſan, de l'Aderbigian, de Bagdad & de toute la Chaldée; après avoir fait mourir tous les Souverains de ces petits Royaumes, détruit leurs armées, maſſacré plus de dix millions d'habitans, enflé de ces barbares ſuccès, ce fléau du Muſulmaniſme oſa ſe faire adorer de ſes troupes, qui obéiſſoient aveuglément à ſes volontés, mit à mort tous les Gens de Loi, abandonna au feu leur bibliothèque & tous leurs écrits, fit exhumer & brûler les oſſemens des Chéikhs Sunnis, s'empara des biens des deſcendans du Prophète, & leur enleva leurs femmes pour les proſtituer aux Miniſtres de ſes cruautés. Ce fut alors qu'un des partiſans de la ſecte d'Aly, dont il étoit l'Auteur, fit ce Quatrain contre les vrais Muſulmans:

« Notre inclination nous porte vers » Aly, cet aimable fils d'Abon-Talib. » Que voit-on de honteux dans cette pré- » férence ? Dieu maudisse celui qui la » blâme ». AN. de J. C.

Le Poëte Sunni (1) répondit ainsi par un autre Quatrain :

« Il n'est rien de honteux dans l'inclina- » tion que vous avez pour votre Prophète » chéri, que ce que vous avez inventé sur » son compte & sur celui de sa fille. Dieu » maudisse l'imposteur » !

La dévastation de tant de pays, & les actions cruelles & impies d'Ismaël Chah, excitèrent le zèle & l'indignation de Sultan Sélim, à un point que ce Prince crut qu'il lui seroit encore plus méritoire de le combattre que les Chrétiens mêmes (2). Dans cette pieuse conviction, il rassemble une nombreuse armée, composée de la plupart de ses vieilles troupes, si souvent

(1) C'est-à-dire, vrai Musulman.

(2) Les Turcs prétendent qu'il n'y a rien de plus méritoire devant Dieu, que de faire la guerre aux Chrétiens.

triomphantes, s'avance vers Tauris, livre
An. de J. C. ſous les murs de cette ville une bataille ſanglante au Tyran de la Perſe, le bat completement, prend la ville d'aſſaut, &, après avoir pourſuivi quelque temps Iſmaël Chah, qui, courant pêle-mêle avec les fuyards, tomba entre ſes mains, & eut enſuite le bonheur de lui échapper, il tourne bride, & vient s'emparer des tentes du camp ennemi & d'un butin immenſe, dont les richeſſes devinrent la proie de l'armée Ottomane.

Après que la cavalerie de Sélim eut battu pendant quelques jours le territoire de Tauris; après qu'elle eut porté le fer & le feu par-tout, pris un grand nombre d'eſclaves, & achevé d'exiger des peuples vaincus la contribution qu'on leur avoit impoſée, le Sultan ſe préparoit à la mener à d'autres conquêtes & même d'hiverner dans la Perſe, lorſqu'une diſette extraordinaire de grains mit obſtacle à ſes projets. Elle devint ſi grande, que la ration d'orge pour un cheval ſe vendoit cent dragmes d'argent, & un petit pain de froment cent dragmes de cuivre. Beaucoup de ſoldats, une quantité innombrable de chevaux, mulets & d'autres bêtes de charge, périrent par la famine. D'un autre

é les convois que le Sultan attendoit
ur ravitailler ſes troupes n'arrivoient AN. de J. C.
us, & lui manquoient dans le temps où
en avoit le plus beſoin. Tauris n'étoit
us qu'un déſert. Iſmaël Chah, après ſa
éfaite, avoit envoyé faire un affreux dé-
gât dans les lieux circonvoiſins & brûler
es moiſſons. Sultan Sélim, inquiet de ne
lus voir paroître ſes convois, parvint
nfin, après bien des recherches, à dé-
ouvrir qu'une ſecrette intelligence entre
anſoné Gavri (1), Soudan d'Egypte, &
e Tyran de la Perſe en étoit la véritable
cauſe. Les fréquentes lettres qu'ils s'écri-
voient, des préſens & d'autres marques
d'amitié qu'ils ne ceſſoient de ſe donner,
furent aux yeux du clairvoyant Sélim, des
preuves évidentes de leur complot. Ou-
tré de colère, il jura dans ce moment la
ruine de Gavri; &, remettant à un autre
temps la vengeance qu'il avoit réſolu de
tirer des excès d'Iſmaël Chah, il tourna
bruſquement ſes armes contre le Soudan
d'Egypte, & marcha avec toute ſon ar-
mée vers Alep. Ce fut l'an 922 que com- 1516.

(1) C'eſt le même chez qui s'étoit réfugié Dragut, frère de Sultan Sélim.

mença cette nouvelle guerre. Gavri, qui
AN. de J. C. en fut promptement informé, ſe mit en marche du Caire, avec des forces conſidérables, & dirigea ſa route vers Mergdaig, lieu ſitué dans le voiſinage d'Alep, où il s'arrêta. Ce Prince, qui ſoupçonnoit la fidélité de Khairbeg, Gouverneur de cette ville, & de Kauberdy Gazaly qui commandoit dans Hama, haïſſoit ces deux Officiers qui, de leur côté, lui portoient depuis long-temps une haine auſſi implacable que cachée : auſſi facilitèrent-ils dans la ſuite à Sultan Sélim la conquête de l'Egypte. J'omets beaucoup de circonſtances que les bornes de cet Abrégé ne me permettent pas de détailler, & je paſſe au récit de la bataille que le Soudan d'Egypte livra à Sultan Sélim. Khairbeg & Kauberdy eurent ordre de l'engager. Gavri avoit placé, à l'avant-garde de ſon armée, les Beys & les enfans perdus, & s'étoit retiré dans le centre avec une troupe d'élite, compoſée de ſes plus fidèles eſclaves & d'un corps nombreux d'Ethyopiens qui lui étoient dévoués. Ses vues étoient d'expoſer ces deux Officiers, & les enfans perdus dont il ſe méfioit également, à une mort certaine, attendu qu'ils ſeroient obligés d'eſſuyer

tout le feu de l'artillerie & de la mouſ-
queterie de Sélim. Il comptoit trouver AN. de J. C.
leur perte & la victoire dans cet arran-
gement; mais la ruſe, bien loin de lui
réuſſir, tourna à ſa ruine. *La fourberie*,
dit l'Alcoran, *retombe ſur celui qui en eſt*
l'auteur. Je rapporterai ici ſix beaux vers
applicables à ce ſujet, que nous a laiſſés le
reſplendiſſant Aly (1), dont Dieu récom-
penſe le zèle & chériſſe la perſonne:

« Je loue la prévoyance lorſqu'elle pré-
» vient les arrêts du deſtin; je la trouve
» inutile lorſqu'il les a prononcés. Qui-
» conque creuſe un foſſé à ſon ennemi,
» y ſera un jour précipité. O inſenſé!
» creuſe ce foſſé bien large, ſi tu veux
» éviter le péril qui te menace: on par-
» donne la témérité à l'inexpérience des
» jeunes gens, & non à la maturité des
» vieillards. »

Khairbeg & Kauberdy, ne voyant dans l'ordre que leur avoit donné Gavri, & dans le poſte qu'il leur avoit aſſigné, qu'un deſſein prémédité de les ſacrifier à ſa hai-

(1) Le Gendre de Mahomet.

ne, prirent, dès ce moment, la réſolu-
AN. de J. C. tion de paſſer dans le parti de Sultan Sélim. Ils lui en firent faire la propoſition, ſous les conditions que non-ſeulement il leur accorderoit la vie & ſa protection, mais encore qu'ils ſeroient honorés de ſa conſidération & de ſes bienfaits. Le Sultan leur fit répondre qu'il leur accordoit tout ce qu'ils demandoient : il promit à Khairbeg le commandement de l'Egypte, & à Kauberdy celui de la Syrie, dès qu'il ſe ſeroit rendu maître de ces deux Royaumes. On verra bientôt qu'il leur tint fidèlement parole.

Quelques momens après ce Traité, Sélim commença l'attaque par une décharge générale de ſon artillerie & de ſa mouſqueterie. L'air en fut obſcurci à un tel point, que le jour paroiſſoit avoir fait place aux ténèbres de la nuit. Khairbeg s'avançant alors à la faveur de cette obſcurité vers l'aîle droite de l'armée Ottomane, & Kauberdy vers la gauche, s'écrièrent tout-à-coup, en s'adreſſant à leurs troupes : *Nous ſommes perdus, braves Circaſſiens, notre Soudan n'eſt plus.* A ces mots, qui portèrent le découragement & la conſternation dans tous les cœurs, ils firent volte-face & marchèrent l'un &

l'autre vers Alep, ſuivis de preſque toute l'armée Egyptienne que cette terreur panique mit en déroute. Gavri, défendu par ſes ſeuls Ethyopiens & ſes eſclaves, voyant fuir le reſte de ſes troupes, leur crioit en vain : on vous en impoſe ; votre Prince n'eſt pas mort. Où courez-vous, braves Agas ; qu'eſt devenu ce courage flegmatique qui vous faiſoit attendre de pied ferme la victoire ? Reproches inutiles ; ils étoient déjà bien loin, & le bruit redoublé de l'artillerie lui permettoit à peine de ſe faire entendre à ceux qui l'entouroient. Bientôt ſes fidèles défenſeurs, accablés par le nombre, lâchent pied eux-mêmes. Hors d'état déſormais de trouver ſon ſalut dans la fuite, enveloppé de tout côté, abandonné des ſiens, ſeul, ſans reſſource, le cœur déchiré par le déſeſpoir, il s'évanouit, tombe au milieu des ruiſſeaux de ſang qui couloient autour de lui, eſt foulé aux pieds des chevaux, & expire avec le regret d'avoir vu fuir des troupes jadis invincibles. AN. de J. C.

Sultan Sélim, après cette victoire, s'avança vers Alep ; il la trouva dépourvue de troupes par l'intelligence de Khairbeg. Les habitans de cette grande ville, dont ce Gouverneur lui avoit ménagé la réduc-

tion, n'attendirent pas même qu'on les
AN. de J. C. sommât de se rendre, & vinrent d'eux-mêmes en remettre les clefs au Sultan & lui demander sa protection. Ils chantoient, en s'avançant vers lui, ce verset de l'Alcoran : *Ce que tu renverses n'est point renversé par ton bras, mais par celui de Dieu.* Sélim les accueillit avec bonté, combla d'honneurs leurs Chefs, & se rendit avec eux à la principale Mosquée de la ville pour y faire sa prière. Il eut la satisfaction d'y voir réciter pour la première fois, le Hutbé en son nom, & de s'y entendre désigner sous les glorieux titres de serviteur des deux saintes villes (1). Quel bonheur ! s'écria ce Prince avec transport, la face prosternée contre terre pour adorer & remercier la divine Providence ; quel bonheur est le mien de pouvoir dorénavant prendre une qualité si élevée ! Cette pieuse exclamation fut suivie d'un don de plusieurs vestes magnifiques, dont il fit à l'instant revêtir le Hatib dans la chaire même, & de présens considérables par lesquels il s'attacha cet Iman, qu'il retint depuis auprès de sa personne. Le Sultan

(1) La Mecque & Médine.

employa le ſéjour qu'il fit à Alep, à y remettre l'ordre, à y faire exécuter ſcru- AN. de J. C.
puleuſement la juſtice, & à y gagner le peuple par ſes libéralités. Il ſe rendit delà devant Damas, dont les habitans, à l'exemple de ceux d'Alep, vinrent s'abandonner à ſa diſcrétion & implorer ſa clémence. Il les reçut avec douceur, leur accorda diverſes grâces qu'ils lui demandèrent, revêtit les principaux d'entre eux de riches veſtes, qu'il accompagna d'autres dons dignes de lui, & fit ſon entrée dans cette ville avec une magnificence incroyable, faiſant porter devant lui l'étendard du Prophète. Il ne s'y arrêta que le temps qu'exigeoient certains arrangemens relatifs au Gouvernement de cette nouvelle conquête, & à la conſtruction d'un ſuperbe Mauſolée, deſtiné à renfermer les cendres du célèbre Muhieddin-Ibn-Arebi, ſavant Mufti, & un des plus habiles Théologiens de l'Iſlamiſme. Après avoir établi pour l'entretien de cette pieuſe fondation des rentes convenables, il alla prendre poſſeſſion des autres places de Syrie, qui toutes ouvrirent leurs portes au vainqueur. S'étant avancé juſqu'à Gaza ſans trouver de réſiſtance, il y fit camper ſon armée & ſe rendit avec un très-petit cortége à Jé-

rusalem pour y visiter le tombeau d'A-
An. de J. C. braham (1). Ce pélerinage fini, il revint à Gaza, répandant à pleines mains les bienfaits dans toutes les villes & bourgs qui se trouvèrent sur sa route.

Cependant le peu de troupes Egyptiennes qui avoient trouvé leur salut dans la fuite, s'étant réunies à celles qui étoient restées dans le Caire, élurent, d'un commun accord, Thoman-Beg, à la place de Cansoné Gavri, & lui donnèrent le surnom d'Echref. L'autorité suprême lui ayant été déférée avec les cérémonies ordinaires en
1516. présence de toute l'armée, le premier de Chewal de l'an 922, le premier usage qu'il en fit fut de la conduire au fauxbourg de Ridanié (2), situé hors la porte de Nasr. Y ayant établi son camp, il y fit dresser une batterie composée des plus gros canons & de quelques fauconeaux. Kauberdy, qui n'avoit point encore passé chez les ennemis, & continuoit de cacher sa défection sous les apparences d'un faux zèle, proposa de masquer cette batterie sous des monceaux de sable, afin, disoit-

(1) Les Turcs prétendent qu'il y est enterré.
(2) Fauxbourg du Caire.

il,

il, que les Ofmanlus ne l'appercevant pas, s'avançaſſent ſans méfiance dans le Ridanié & en fuſſent tout-à-coup foudroyés. Cet avis, malgré les objections de pluſieurs Officiers qui ne le goûtoient pas, fut ſuivi. Mais Sultan Sélim, qui s'approchoit à grandes journées, en reçut le même jour un bien différent de la part du même Kauberdy : ce fut de ne point former ſon attaque du côté de Ridanié, dans lequel il lui faiſoit ſavoir qu'on avoit placé une artillerie capable d'écraſer toutes ſes troupes. Le conquérant Ottoman, informé de ces préparatifs, & réſolu de ne pas donner aux Egyptiens le temps d'en faire d'autres, hâte ſa marche, arrive, engage l'action ; &, tournant tous ſes efforts du côté de la montagne de Mokatan, tombe ſur leur arrière-garde, en fait un carnage affreux ; &, ſans leur donner le temps de ſe reconnoître & de retirer leur artillerie du ſable, fait attaquer vivement le quartier de Thoman-Bey. Celui-ci ſe défend avec une valeur qui étonne les deux armées, & lui en mérite les éloges. Tantôt il s'élançoit comme un lion au milieu des Ofmanlus, portoit par-tout la mort & diſparoiſſoit ; tantôt il couroit de rang en rang, animoit ſes ſoldats & reve-

AN. de J. C. 1516.

AN. de J. C. noit, le cimeterre à la main, renverſer tout ce qui ſe rencontroit ſur ſon paſſage. On raconte qu'il tua dans cette journée, mille hommes (1) de ſa propre main. Sinan-Jouſſouf Pacha, Grand-Viſir, fut de ce nombre; c'étoit un Général d'une grande expérience, & un Miniſtre d'une habileté conſommée. Sultan Sélim, qui l'aimoit, l'honora de ſes regrets; & s'écria amèrement, en apprenant ſa mort : que l'Egypte eſt à plaindre ! elle perd un ſecond Joſeph (2).

Après divers combats auſſi ſanglans que celui-ci, & renouvellés pendant pluſieurs jours avec tant d'acharnement, Thoman-Bey, réduit par de fréquens échecs à un petit corps de troupes, fut contraint de fuir devant Sélim, & de ſe retrancher avec cette poignée de ſoldats dans Giza. Il y tînt encore ferme pendant un mois, après lequel il ſe rendit au Sultan, gagné par les

(1) Mille eſt ſans doute ici un nombre indéfini qui n'eſt que le ſynonyme de beaucoup.

(2) Jouſſouf, qui eſt le nom de ce Grand-Viſir, ſignifie Joſeph. C'eſt à ce nom, qui eſt auſſi celui du Patriarche ſauveur de l'Egypte, que ce Sultan fait alluſion.

assurances que ce vainqueur lui fit donner que non-seulement il seroit en sûreté & comblé d'honneurs dans sa Cour, mais même qu'il le revêtiroit du Gouvernement de l'Egypte. Mais Khairbeg, à qui il avoit été promis précédemment, comme nous l'avons dit plus haut, & qui depuis quelques jours s'étoit retiré auprès de Sultan Sélim, jaloux de se voir préférer Thoman-Bey, & craignant les suites funestes qui pourroient en résulter pour lui, insinua si adroitement au Sultan, & lui fit envisager d'une manière si convaincante que cette grâce alloit entraîner la perte de l'Egypte, dont, tôt ou tard, ce Soudan détrôné s'empareroit de nouveau comme d'un bien qui lui avoit été enlevé, qu'il parvint enfin à déterminer Sélim à se défaire d'un ennemi si dangereux Le Prince Egyptien fut arrêté, & pendu le même jour à la porte de Zuveilé (1). Ses cendres reposent dans le Mausolée de la Maison Gavrienne. Sélim, après avoir affermi sa conquête par cette victime, & mis fin à ses expéditions militaires, dont ce détail succint n'offre qu'une légère esquisse, se

AN. de J. C.

(1) C'est une des principales portes du Caire.

rendit à l'iſle d'Or (1), lieu remarquable
AN. de J. C. par le Mikias (2), & y ſéjourna juſqu'au
1517. 13 de Chewal de l'an 923, c'eſt-à-dire, près d'un an, qu'il employa à s'aſſurer de la fidélité de ſes nouveaux ſujets, à faire pluſieurs ſages réglemens concernant l'adminiſtration des deniers, la police, & divers autres points importans relatifs au Gouvernement de ce Royaume. Après y avoir campé quelque temps, il quitta ſes tentes pour aller habiter le ſuperbe Kiochk qu'il avoit fait élever ſur le Mikias ſitué à la pointe de l'iſle. Lorſqu'il partit pour reprendre la route de Conſtantinople, ce Kiochk fut fermé par reſpect, & l'a preſque toujours été depuis. Voici ce que j'ai lu dans les Œuvres de Kotby à ce ſujet. Je rapporterai ſes propres paroles : « J'ai connu particuliére-
» ment, dit-il, un des confidens de Sul-
» tan Sélim. Il diſoit que ce Prince étoit
» éloquent, agréable dans la converſation,
» profond dans les ſciences auxquelles il
» s'adonnoit avec une application paſſion-
» née, & ſur-tout très-verſé dans celle

(1) Elle s'appelle aujourd'hui l'Iſle de Rhodes.
(2) C'eſt le Nilomètre.

» de l'Hiſtoire, qu'il avoit étudiée dans les
» livres Perſans, Arabes & Grecs, trois AN. de J. C.
» langues qu'il entendoit également bien.
» J'ai vu des vers de ſa compoſition,
» écrits ſur les lambris du Kiochk qu'il
» avoit fait bâtir ſur le Mikias lors de ſa
» conquête de l'Egypte. Cet appartement, fermé depuis long-temps à tout
» le monde, fut ouvert l'an 943 de l'Hé- 1536.
» gire, à l'occaſion de la Coupe du Nil,
» par ordre de Huſrev Pacha, Gouverneur général de ce Royaume. J'y fus
» introduit dans le temps qu'il y étoit, par
» Abdulkerim el-Adgemi mon ami, &
» Lecteur de ce Viſir, & j'y lus avec aſſez
» de difficulté les quatre vers ſuivans, gravés ſur un marbre blanc en caractères
» preſque imperceptibles :

» Nous tenons tout de Dieu. Il nous
» accorde ce que nous deſirons, nous en
» prive & nous le rend quand il lui plaît.
» Si quelque homme ſur la terre pouvoit
» quelque choſe par lui-même, il ſeroit
» égal à Dieu.

» Sous ce quatrain on liſoit ces mots :
» *l'abject Sélim a écrit ces vers.* Cette petite poéſie Arabe (ajoute Kotby) reſpire l'élégance & les grâces. Ses expreſſions roulent ſur une allusion ingé-

» nieuſe, qui feroit honneur à l'imagina-
AN. de J. C. » tion d'un grand Poëte (1) »

On rapporte de Sultan Oſman, fils de Sultan Ahmed, qu'ayant deſſein de venir
1612. en Egypte, l'an 1021, pour ſe rendre delà à la Mecque, il avoit réſolu de loger dans ce Kiochk lorſqu'il retourneroit de ce ſaint pélerinage; & que, dans cette vue, il avoit ordonné de le réparer & de l'embellir; mais Dieu qui tient tous les événemens dans ſa main, ne permit pas qu'il eut cette ſatisfaction.

La même année le (2) Chekh-el-Iſlam-Méhémed-Hidgazi, un des plus reſpectables Docteurs d'entre les Cheravis & les Halvetis, étant un jour ſollicité de

(1) Ces expreſſions allégoriques roulent ſur le mot de *Nil*, qui, en Arabe, ſignifie également le fleuve qui porte ce nom, & la poſſeſſion de ce qu'on deſire; & ſur celui de *Karr*, qui veut dire palais, édifice, ou bien diminution, privation: double explication qui fait alluſion au Kiochk & au Nil, ſur la pointe duquel il étoit bâti. Les Poéſies Turques & Arabes ſont pleines de ces jeux de mots ſouvent peu heureux.

(2) Chekh-el-Iſlam eſt le titre qu'on donne au Mufty de Conſtantinople.

décider par un Fetva (1), ſi l'on pouvoit légitimement priver de leurs revenus les perſonnes qui tiroient leur ſubſiſtance des fondations Vakoufs (2), répondit par l'anecdote ſuivante : AN. de J. C.

Cheabeddin-Ahmed-el-Tcherkeſſi, Hiſtorien généralement eſtimé, & d'autres Ecrivains célèbres, racontent que Sultan Sélim, après avoir dompté les Circaſſiens, & réduit toute l'Egypte ſous ſa puiſſance, ayant été abordé, dans le moment qu'il mettoit le pied à l'étrier pour retourner à Conſtantinople, par Khairbeg, qui lui préſenta les clefs du Caire, ce Prince les prit & les lui rendit ſur le champ, en lui diſant qu'il l'établiſſoit Gouverneur de l'Egypte juſqu'à la fin de ſa vie. Khairbeg, après lui avoir témoigné reſpectueuſement ſa reconnoiſſance, lui demanda au nom des Troupes

(1) Déciſion légale que les Mouftis donnent par écrit.

(2) Fondations pieuſes en faveur des Moſquées, des pauvres, des gens de Loi, &c. Ce ſont auſſi des terres, maiſons & autres poſſeſſions uſufruitières reverſibles à la Mecque, ou à quelque Moſquée après la mort du dernier mâle.

Circaſſiennes, la grâce de les aggréger
AN. de J. C. aux autres corps de Milice qu'il laiſſoit pour la garde de ce Royaume; elle lui fut accordée. Il lui demanda auſſi s'il trouvoit à propos de les laiſſer jouir des revenus qui leur étoient aſſignés depuis un temps immémorial ſur des terres relevantes du Vakouf, leſquelles comprenoient la dixième partie de celles de l'Egypte; le Sultan lui répondit encore qu'il y conſentoit, & qu'il vouloit que les choſes ſubſiſtaſſent ſans le moindre changement. Ce que Jonnous Pacha, qui avoit ſuccédé à Sinan dans le Miniſtère ſuprême, ne pouvant entendre ſans quelque chagrin: « Seigneur, lui » dit-il en s'avançant vers lui, nous » avons ſacrifié nos biens & nos per» ſonnes à votre ſervice, &, vainqueurs, » nous avons la douleur de voir les » vaincus devenir l'objet de vos récom» penſes; ils ſont de nouveau les maîtres » dans leur pays (1). Vous mettez leurs

(1) Alluſion au Gouvernement de l'Egypte, dont venoit d'être revêtu Khairbeg, qui étoit regardé comme Egyptien, quoiqu'originaire de Circaſſie.

» troupes au rang des vôtres ; vous con-
» firmez les Vakoufs établis en leur AN. de J. C.
» faveur, revenus immenſes, qui leur
» donneront bientôt un pouvoir égal au
» nôtre, que dis-je, un pouvoir qui
» anéantira celui des Ottomans ». Ces paroles, prononcées avec trop de véhémence, coûtèrent la vie à cet infortuné Viſir. Le Sultan outré de cette remontrance hardie, lui fit ſur le champ trancher la tête en ſa préſence, après quoi il monta à cheval, & partit pour Hanika, lieu où il devoit faire halte. Les Siriacoſiens (1) s'y rendirent, & lui ayant fait de nouvelles repréſentations ſur le même ſujet, il leur parla ainſi : « Je ſuis
» convenu, mes enfans, avec les Circaſ-
» ſiens, que s'ils m'aidoient à conquérir
» l'Egypte, je les laiſſerois paiſibles poſ-
» ſeſſeurs de ce dont ils y jouiſſent, & je
» confirmerois les Beys dans leurs charges ;

(1) Les Siriacoſiens étoient un corps de troupes Arabes, qui, vraiſemblablement, avoient été de quelque utilité à Sultan Sélim dans ſon expédition d'Egypte, & pour leſquels il avoit ſans doute des ménagemens par cette raiſon, autrement il les auroit traités auſſi cruellement que le C. V. Jomous.

AN. de J. C. » ſeroit-il de ma dignité de devenir aujourd'hui parjure, & de les traiter en » ennemis? Qu'oſe-t-on me reprocher? » Que je les ai incorporés dans les Troupes » que je laiſſe en Egypte; leur ſont-ils » donc inférieurs en courage? Ne ſont-ce » pas des Muſulmans, & n'ont-ils pas un » grand intérêt à défendre ce Royaume où » ils ont leurs biens, leurs femmes & leurs » enfans? Quant aux terres dont ils tirent » leurs revenus, ils en jouiſſent à titre » d'héritage, & n'en ont que l'uſufruit, » ces poſſeſſions étant reverſibles à la Mecque après l'extinction de leurs familles. » Cette dernière raiſon ne me défend-t'elle » pas de les en priver? Quand j'ai, dans » ma colère, répandu le ſang du Viſir, ce » n'a été que pour arrêter d'importunes re» préſentations, qui, ſouvent réitérées, » ſeroient peut-être parvenues à me faire » commettre l'injuſtice qu'il avoit la té» mérité d'exiger de moi ».

Voilà, ajouta Mehemed-el-Hidgazi, en finiſſant, quelle étoit la délicateſſe de ce grand Prince ſur le chapitre des Vakoufs. Dieu l'en récompenſe dans l'autre monde.

Sultan Sélim, après avoir mis ordre à tout en Egypte, partit enfin, & donna

ordre au gros de ſon armée de l'aller attendre à la Manſouri ; il y étoit à peine arrivé, qu'il ſe plaignit d'une tumeur douloureuſe qui s'élevoit vers le milieu des vertèbres du dos, & le tourmentoit cruellement. Les plus habiles Médecins ayant employé inutilement tous les remèdes qu'ils croyoient les plus capables de le ſoulager, tentèrent enfin celui d'appliquer une poule éventrée ſur cette tumeur ; mais ce topique innocent ne fut qu'un prompt ſuppuratif qui la fit dégénérer en une grande plaie, à travers laquelle on appercevoit les poulmons du malade. Sultan Sélim avoit réſolu, comme nous l'avons dit plus haut, de reprendre la guerre de Perſe après la conquête de l'Egypte ; mais cette maladie ne lui permettant pas de pourſuivre ſon projet, l'obligea d'aller chercher du repos à Conſtantinople, où après avoir langui long temps dans des douleurs continuelles, il ceſſa de ſouffrir & de vivre l'an 926, après un règne dont le peu de durée fut regardée comme une punition de ſa cruauté ; car Dieu ſe plaît à abréger les jours des Sultans & des perſonnes en place qui aiment à répandre le ſang. AN. de J. C. 1519.

AN. de J. C. 1517. Khairbeg fut installé dans le Gouvernement de l'Egypte l'an 924, le premier de Redgeb. Gauberdy Gazaly fut pareillement revêtu le même jour de celui de la Syrie. Les quatre Cadis qui exerçoient alors la Justice dans le Caire, furent aussi confirmés dans leur Charge (1). Leurs noms étoient Kemaleddin, pour les Chéfis; Noureddin-Aly-Ibn-Unsterablousſy, pour les Hanifis; Damiri, pour les Melikis; & Chehabeddin-Ahmed-Ibn-Nedggiar, pour les Haubelis. Les premiers soins de Khairbeg furent, après s'être fait reconnoître en qualité de Gouverneur-Général de ce Royaume, de disposer des Charges vacantes, & de les

(1) Les Musulmans reconnoissent quatre Sectes Orthodoxes dans le Mahométisme. Chéfi, Haniffé, Meliky & Haubeli, sont les Docteurs qui leur ont donné naissance, & dont elles portent le nom. Les quatre Cadis dont il est ici question, furent établis pour juger les procès des habitans de l'Egypte, selon les décisions légales de ces quatre Docteurs. Leur Juridiction subsiste encore aujourd'hui; ils l'exercent au grand Mehkemi du Caire, sous les ordres du Molla ou Kaziasker de l'Egypte, sans l'homologation duquel leurs sentences ne peuvent avoir de validité.

faire remplir par des perſonnes capables de tenir la main à ce que les anciens Vakoufs ſubſiſtaſſent ſans aucune altération, & de ſtatuer qu'il ſeroit pourvu à la nourriture des habitans de la Mecque & de Médine, en leur envoyant exactement chaque année ſept mille ardeps de riz & d'autres denrées. Il ne jouit que deux ans & ſept mois de ce poſte important, & mourut l'an 927, de la même maladie qui avoit enlevé Sultan Sélim de ce monde. AN. de J. C. 1520.

SULTAN SEULEIMAN.

SEULEIMAN, fils de Sélim, monta paiſiblement ſur le Trône après la mort de ſon père. Sous ſon règne le ſang de l'innocent ne fut point verſé. C'étoit un Prince d'une taille majeſtueuſe, éloquent, magnifique, heureux dans ſes exploits, juſte dans ſes actions, inſtrument reſpectable dont Dieu ſe ſervit pour rendre notre Religion triomphante, & *terraſſer les adorateurs de la croix & des idoles* (1).

(1) C'eſt un Turc qui parle.

Infatigable dans la guerre, & célèbre par
An. de J. C. ſes ſuccès contre les Chrétiens, d'une domination douce envers ſes peuples, ſcrupuleux obſervateur de ſa parole, & d'une réputation qui a effacé celle de ſes prédéceſſeurs, & ſurpaſſé celle des Sultans qui lui ont ſuccédé juſqu'à ce jour. Ses armes ont envahi l'Orient & l'Occident, & l'ont rendu illuſtre par treize victoires conſécutives, remportées ſur les ennemis du Muſulmaniſme. La première eſt celle qui lui
1521. ſoumit la Hongrie, l'an 928. La réduction de Rhodes eſt la ſeconde. Il s'y rendit en perſonne cette même année; &, après s'être emparé aiſément des châteaux & autres endroits de l'Iſle les moins fortifiés, il mit le ſiége devant la ville de ce nom, place très-forte, & défendue par des ouvrages, dont la deſcription demande un autre *pinceau que le mien.* Ses troupes à découvert ne pouvant réſiſter au feu également vif & continuel des aſſiégés, furent obligées de reculer & d'ouvrir une profonde tranchée, d'où ſe mettant à l'abri d'un parapet extrêmement élevé, elles s'avancèrent inſenſiblement juſqu'au foſſé de la place, qu'elles comblèrent avec le ſable & la terre qui leur avoit ſervi de parapet, & ſur lequel elles en accumulèrent une ſi

grande quantité, qu'elles purent, à l'aide de ce ſecours, dominer & foudroyer la ville, qui bientôt demanda à capituler. Celui qui y commandoit ſupplia le Sultan de lui conſerver la vie auſſi bien qu'à tous les habitans, & de lui permettre d'en ſortir avec ceux qui voudroient le ſuivre. AN. de J. C.

Cet article ayant été accordé les Chrétiens évacuèrent Rhodes, & allèrent ſe réfugier à Malte, qu'ils munirent de fortifications inexpugnables, & d'où l'on vit ſortir bientôt de puiſſans armemens qui inquiétèrent les Muſulmans. Cette conduite, qu'ils n'ont ceſſé de tenir juſqu'à ce jour, donna alors lieu à Sultan Seuleiman de ſe repentir des bontés qu'il avoit eues pour eux. Indigné de ces nouvelles hoſtilités, qu'il regardoit comme un trait d'ingratitude, il équipa une flotte conſidérable pour aller les châtier; mais il ne put emporter Malte, & ſe retira après des pertes conſidérables. Dieu qui donne la victoire à qui il lui plaît, l'ayant refuſée aux vœux de Seuleiman en cette occaſion, ce Sultan réſolut vers la fin de ſa vie, d'envoyer une ſeconde armée navale pour tenter de nouveau cette expédition; mais la mort le ſurprit lorſqu'il en achevoit les préparatifs.

AN. de J. C. Un ſavant trouva le chronogramme de la priſe de Rhodes dans les lettres qui compoſent ce paſſage de l'Alcoran : *Dieu réjouit les fidèles par la victoire.*

Le troiſième avantage que cet Empereur remporta ſur les Chrétiens, lui ſoumit de nouveau, l'an 929, une partie de la Hongrie, qui avoit ſecoué ſon joug. Le quatrième fut le combat qu'il donna ſous les murs de Vienne, l'an 935. Une cinquième victoire le fit triompher des Perſans, l'an 939, & le rendit maître de Tauris, d'où, à l'entrée de l'hiver, il ſe replia ſur Bagdad, dont il s'empara également, de même que des Pays d'alentour. Il éleva, dans cette ville, un ſuperbe mauſolée à l'Imam Hanifé (1), auquel il joignit un Medreſſé (2). Après avoir donné cette marque de ſa vénération pour ce ſaint Perſonnage, il pourſuivit ſes conquêtes, & envahit toute la Caldée. Le Roi de Perſe, qui fuyoit toujours devant lui, ſe vit contraint de lui demander la paix. Soliman la lui accorda, & marcha deux ans après contre les

1522.

1528.

1531.

(1) C'eſt un des quatre Docteurs Orthodoxes.

(2) Collége.

Allemands, dont la défaite, qui arriva l'an 941, fut ſa ſixième victoire. La ſeptième le rendit maître, l'an 944, de la ville d'Alonie. (1) La huitième lui ſoumit la Moldavie, l'an 945. La neuvième le rendit vainqueur des Impériaux à Eſtenouw. La priſe de Strigonie & de Sabas fut le fruit de la dixième, l'an 950: à la ſuite de la onzième, il emporta la ville de Fez, capitale du Royaume de ce nom, en 956: la douzième le rendit redoutable dans tout l'Orient (2) l'an 960: la treizième & la dernière eſt la priſe de Zighet. Il mourut devant cette place. Il y avoit déjà long-temps qu'il avoit projeté de s'en emparer; & malgré le conſeil des Médecins qui le diſſuadoient d'expoſer un corps attaqué d'une maladie très-dangereuſe, aux fatigues d'une nouvelle campagne, il partit pour aller mettre

AN. de J. C.
1537.
1543.
1549.
1552.

(1) C'eſt probablement Caſtelnuovo en Dalmatie, que Khaireddin Barberouſſe reprit ſur les Eſpagnols, qui s'en étoient emparé l'année précédente.

(2) L'Auteur ne dit pas dans quelle partie de l'Orient ſe fit cette douzième campagne; il y a apparence que ce fut ſur les frontières de la Perſe.

le ſiége devant Zighet, en leur diſant : *Je*
AN. de J. C. *vais mourir victorieux.* Le jour même de ſon arrivée ſous les murs de la place, il commença à la faire battre avec une artillerie formidable ; les aſſiégés firent pluſieurs ſorties, où ils furent toujours vigoureuſement repouſſés. Jamais ſiége plus opiniâtre n'y plus opiniâtrement défendu. Il y avoit déjà long-temps qu'il duroit, lorſque le Sultan, dont le mal ne ceſſoit d'empirer, craignant qu'une mort trop prompte ne le privât de la ſatisfaction de voir la priſe de cette ville, demanda ardemment à Dieu qu'il lui fit la grâce d'accélérer cet heureux événement. Sa prière fut exaucée. Le feu prit tout-à-coup au magaſin à poudre de cette forteresſe, & en détruiſit la plus grande partie. Auſſi-tôt les Muſulmans profitent du déſordre où cet accident mettoit tous les habitans, donnent l'aſſaut & prennent Zighet, où ils paſſèrent au fil de l'épée tous les Chrétiens qui la défendoient. A la nouvelle qui en fut auſſitôt portée au Sultan agoniſant, ce Prince ſembla recueillir toutes ſes forces pour s'écrier : *Maintenant je meurs content ;* & à ces mots ſa grande ame ſortit de ſon corps, & alla habiter les contrées délicieuſes du paradis.

Méhemed Pacha, Grand-Viſir, laiſſant prudemment ignorer aux troupes la perte qu'elles venoient de faire, continua d'adminiſtrer les affaires, & d'expédier les ordres ſous le nom de Sultan Seuleiman, juſqu'à ce que Sultan-Sélim, à qui il avoit dépêché ſecrètement un courrier, arrivât à l'armée. Ce Prince ne s'y rendit qu'après deux mois de marche, & s'y fit reconnoître Empereur. Pendant cet intervalle, le bon ordre & la diſcipline militaire ſe maintinrent avec une ſi grande régularité, que l'on ne ſauroit aſſez admirer la ſageſſe & l'habileté de la politique du Viſir, auxquelles on en étoit redevable : qualités qui le mettent au rang des plus grands Miniſtres qu'ait eus juſqu'à ce jour l'Empire Ottoman ; de même que les fondations pieuſes qu'il a laiſſées après lui, le font regarder comme le plus charitable. Seuleiman ſon maître, par la proſpérité de ſes armes, l'équité de ſa conduite, ſon zèle pour la Religion, & ſon reſpect pour les Loix, ramena les temps de l'âge d'or ſous ſon règne. Les commencemens en furent marqués, il eſt vrai, par le ſupplice de ſes enfans ; mais leurs pratiques ſéditieuſes, qui lui faiſoient craindre pour ſa

AN. de J. C.

AN. de J. C.

perſonne, ne juſtifièrent que trop cet acte de ſévérité. Il fit étrangler Muſtapha, ſon fils aîné, à Tauris, où il l'avoit mandé ſous quelque prétexte. Bajazeth, le ſecond, ne tomba entre ſes mains qu'après une guerre ſanglante, qui coûta la vie à plus de cinquante mille hommes. Il fut également étranglé, auſſi bien que les Princes Orkhan, Mahmoud, Abdoullah & Iſman, que Souleiman avoit enfin fait priſonniers, après pluſieurs guerres diſpendieuſes. Leurs enfans, enveloppés dans leur diſgrâce, ſubirent le même genre de mort que leurs pères.

Pendant ces troubles, Kauberdy el Gazaly, s'étant révolté, s'empara de la Syrie, dont il étoit Gouverneur (1), s'en fit Souverain, & ordonna, en cette qualité, que l'on récitât le Hutbé (2) en ſon nom, dans toutes les Moſquées de Damas. Il mit enſuite le ſiége devant Alep, qui refuſoit encore de le reconnoître; mais la

(1) Voyez l'article de Sultan Sélim.

(2) On ne récite, comme je l'ai déjà dit ailleurs, cette Prière que pour le Sultan; ainſi Kauberdy-Gazali, en exigeant qu'on l'a récitât pour lui, uſurpoit une prérogative de la ſouveraineté.

rigueur de l'hiver l'ayant obligé de le lever, il fut attaqué à son retour à Damas, par les Turkmens, & par d'autres troupes que Sultan Seuleiman avoit envoyées contre lui. Le combat fut long : Kauberdy vaincu, tomba entre les mains des ennemis, qui lui coupèrent la tête & la portèrent à ce Prince. Cet événement fut précédé & suivi de circonstances très-importantes, qu'il seroit trop long de raconter ici. AN. de J. C.

Ce ne fut pas le seul rébelle qui encourut la colère de Seuleiman. Ce prince, à la sollicitation d'Ibrahim-Pacha, Grand-Visir, ennemi capital d'Ahmed-Pacha, (1) Gouverneur général de l'Egypte, ayant envoyé aux Beys de ce Royaume un ordre secret de le faire mourir, ce Gouverneur en fut informé si à propos, qu'il eut le temps de se saisir de cet ordre, avant que les Beys eussent même connoissance qu'il eût été expédié. Lorsqu'il l'eut entre ses mains, il leur écrivit une lettre circulaire, dans laquelle il supposoit

(1) Voyez plus bas l'article des Gouverneurs de l'Egypte sous Sultan Seuleiman, où ce fait est raconté dans un plus grand détail.

avoir reçu un commandement fulminant
AN. de J. C. de Seuleiman, qui lui ordonnoit de les faire mourir. Les Beys, trop crédules, préſentèrent leur tête au bourreau (1). Ahmed-Pacha s'en étant défait par ce ſtratagême, ſe fit déclarer Souverain de l'Egypte ſans aucune oppoſition; ordonna que dans les Chaires où ſe récitoit le Hutbé, on priât à l'avenir pour ſa proſpérité, & fit battre monnoie en ſon nom. Son règne fut de peu de durée; on l'aſſaſſina; ſa tête fut expoſée pendant trois jours à la porte de Zuveilé, & envoyée enſuite au Sultan: juſte récompenſe de ſa révolte.

C'eſt ici le lieu de faire quelque mention des Grand-Viſirs qui ont gouverné l'Empire ſous Sultan Seuleiman. Le premier a été Piri-Pacha, que la Sultane Validé, qui le protégeoit, fit revêtir de

(1) Que les temps ſont changés! Les Beys refuſent ſouvent aujourd'hui de ſe ſoumettre aux ordres les plus juſtes & les plus modérés de la Porte. Devenus indépendans, ils forcent les Pachas de ſe prêter à leurs projets tyranniques; on les dépoſe lorſque ceux-ci ont aſſez de fermeté pour vouloir les faire rentrer dans leur devoir.

cette charge. Mais ſon grand âge l'ayant obligé de demander bientôt ſa retraite, AN. de J. C. Seuleiman lui donna pour ſucceſſeur Ibrahim-Pacha, Oda, Bachy du Harem, & Albanois d'origine. Après lui les Sceaux de l'Empire furent donnés à Aiaz-Pacha, ſon compatriote, auquel ſuccéda Loutfi-Pacha, qui étoit de la même nation. Ce dernier fut remplacé par Seuleiman-Pacha l'Eunuque, qui remit bientôt les Sceaux à Ruſtem-Pacha, ſurnommé l'Albanois. Celui-ci ayant été diſgracié, Ahmed-Pacha occupa le Viſiriat pendant quelque temps, après lequel Ruſtem-Pacha fut de nouveau rétabli dans ce poſte éminent. Aly-Pacha vint après lui: le Sultan l'ayant enſuite dépoſé, fit choix de Méhemed-Pacha (1), qui fut le dernier & le plus illuſtre Grand-Viſir de ſon règne. La ſageſſe & les grands talens ſignalèrent ſon adminiſtration, qui commença l'an 972, dura tout le règne de 1564. Sélim ſecond, & finit avec ſa vie, l'an 984, ſous Sultan Murad. 1576.

La mort de Sultan Seuleiman arriva

(1) C'eſt celui dont nous avons vu l'éloge plus haut.

l'an 975. Les fondations qu'il laiſſa reſ-
AN. de J. C. pirent également la grandeur & la charité. Une des plus remarquables eſt l'établiſſement de certains Vakoufs très-étendus, dont les revenus furent affectés à l'entretien de tentes vaſtes, pour mettre à couvert, pendant le pélerinage de la Mecque, les pauvres & les malades; à l'achat des chameaux néceſſaires pour leur tranſport; à celui de l'eau & des proviſions dont ils ont beſoin pendant ce voyage pénible, & à la paye de 40 ſoldats (1) Maugrebins & d'autant d'Egyptiens, deſtinés à les accompagner & à les garder juſqu'à leur retour au Caire: ce bel établiſſement ſubſiſte encore aujourd'hui. D'autres Vakoufs furent fondés par ſa libéralité, pour ſubvenir à l'armement de pluſieurs gros vaiſſeaux, uniquement employés au tranſport des grains & des autres denrées qu'il envoyoit, chaque année, aux habitans des *deux ſaintes Villes* (2), à l'exemple des Sultans Kaitebaï, Tchekmak, Sélim ſon

(1) Ce ſont des Soldats tirés de Barbarie.

(2) C'eſt ainſi que les Turcs appellent la Mecque & Médine.

père,

père, & des Princeſſes Tenem & Khavend. Je ſupprime ici, pour ne pas fatiguer le Lecteur, le long dénombrement des villages de l'Egypte érigés en Vakoufs dans cet objet. Je me contenterai de dire qu'il n'y a point de Province dans ce Royaume où l'on n'en compte pluſieurs. AN. de J. C.

Le droit de Haratche, qu'on léve tous les ans ſur les Rayas (1) de l'Egypte, fut encore un des moyens dont ſe ſervit Seuleiman pour faire du bien. Il ordonna à Ibrahim-Pacha, Gouverneur de ce Royaume, de convertir les ſommes qui en provenoient en autant de penſions qui ſeroient diſtribuées aux gens de Loi, aux Cheikhs & aux Santons; mais ce Viſir n'employa que la plus petite partie de cette ſomme à cette bonne œuvre, & peu de perſonnes en reſſentirent les effets.

On eſt redevable à la magnificence de ce Prince, de la conſtruction de pluſieurs ports & darſes dans l'Empire Ottoman; il bâtit pluſieurs fortereſſes, re-

(1) C'eſt-à-dire, ſur les ſujets Chrétiens de l'Egypte.

leva les murs de Jéruſalem, de Médine,
AN. de J. C. de l'Ariche (1), & de beaucoup d'autres villes ; il fit faire des aquéducs, dont celui qui conduit l'eau d'Aréfat à la Mecque eſt le plus remarquable : la deſtruction de celui de Hinin le rendoit néceſſaire. Ce dernier avoit été conſtruit par les ordres de Zubeideh, femme du Calife Aroun al Réchid, qui avoit dépenſé à ce travail immenſe un million ſept cent mille meticals d'or. On raconte à ce ſujet que lorſqu'il fut achevé, cette Princeſſe en manda les Entrepreneurs & les principaux ouvriers : ceux-ci s'étant rendus devant elle, préſentèrent leurs regiſtres, & ſe préparoient à lui rendre compte pour leur décharge des ſommes qu'ils avoient tirées de ſon tréſor ; lorſque Zubeideh, qui étoit alors aſſiſe dans un kiochk ſur le bord de la mer ; ſe faiſant remettre les régiſtres, les y jeta, en leur diſant : Je réglerai ce compte dans l'autre monde ; quant à préſent je

(1) Le lieu de cette ville m'eſt inconnu, à moins que ce ne ſoit Lariſſa, Capitale de la Theſſalie, que les Turcs appellent aujourd'hui *Iené-chéhir*, c'eſt-à-dire, nouvelle ville.

vous fais don des ſommes excéden-
tes qui peuvent être encore entre vos AN. de J. C.
mains ; ſi au contraire je ſuis votre dé-
bitrice, je ſuis prête à vous ſatisfaire.
Les ayant enſuite fait revêtir de caf-
tans, elle les congédia après leur avoir
ordonné de faire un autre aquéduc qui
portât les eaux du vallon de Naaman
juſqu'à Aréfat, d'où elles paſſeroient à
Mizlaka, & de-là derrière la montagne
de Muni, d'où elles devoient venir abou-
tir à un réſervoir, qu'on appelle encore au-
jourd'hui le puits de Zubeideh. La vé-
tuſté ayant fait écrouler dans la ſuite des
temps les aquéducs de Hinin & d'A-
réfat, Cheikh-Muveüed, Soudan d'E-
gypte, & Kaitebai un de ſes ſucceſſeurs,
relevèrent ce dernier. Kaitebai bâtit ou-
tre cela celui de Khaliz ; Gavry répara
celui de Hinin l'an 912 ; mais ils furent 1506.
de nouveau renverſés vers le temps où
les Ottomans s'emparèrent de l'Egypte.
Les Mecquois, privés de ces canaux
abondans, ſouffroient beaucoup de la ſoif ;
les pélerins, pour étancher la leur, étoient
obligés de faire tranſporter de fort loin
à Aréfat, des outres pleines d'eau, dont
les plus petites leur coûtoient un dinar
d'or. Cette diſette dura juſqu'à l'an 922 1510.

que Sultan Sélim fit rétablir ſolidement
AN. de J. C. les aquéducs d'Aréfat & d'Hinin, dont les eaux depuis coulèrent abondamment ſans autre diminution ni augmentation que celle que les pluies plus ou moins fréquentes pouvoient occaſionner. La fontaine d'Aréfat arroſe aujourd'hui pluſieurs jardins, & a rendu le terroir qui
1553. porte ſon nom très-fertile. L'an 961, toutes les fontaines des environs de la Mecque étant taries, à l'exception de celle-ci, les habitans de cette ville craignirent de retomber dans l'affreuſe diſette dont je viens de parler : 39 ans qui s'étoient écoulés depuis lors, n'étoient pas un intervalle ſuffiſant pour effacer de leur mémoire l'impreſſion terrible que cette calamité y avoit laiſſée. Ils ſe hâtèrent dans leurs alarmes d'avoir recours de nouveau à la piété des Sultans Ottomans. Seuleiman, qui régnoit alors, donna ordre d'en chercher la cauſe, & d'examiner où elles prenoient leur ſource. Des perſonnes expérimentées ayant découvert que la fontaine d'Aréfat portoit ſes eaux juſqu'au puits de Zubeideh, derrière le mont Muni, conjecturèrent que de-là elle ſe rendoit à la Mecque, & ſe diſtribuant en pluſieurs canaux dans

la ville, donnoit naiſſance à ces fontaines qui venoient de tarir, & que la ſource de Hinin, toujours abondante, avoit fait négliger & preſque oublier celle d'Aréfat. Ils meſurèrent enſuite le terrein qu'il faudroit creuſer depuis Zubeideh juſqu'à la Mecque, pour réparer les canaux qu'ils ſuppoſoient exiſter depuis ce puits juſqu'à la ville, & calculèrent que la dépenſe de ce travail monteroit à 30 mille dinars d'or. Ils dreſſèrent ſur toutes ces circonſtances un mémoire qu'ils envoyèrent à Seuleiman. Ce Prince charitable, non content de leur faire tenir cette ſomme l'an 969, l'augmenta de 20 mille dinars (1), & nomma Ibrahim-Bey-Ibn-Togru, directeur de cette entrepriſe. Celui-ci partit pour la Mecque accompagné de 400 eſclaves, de mille Architectes, Maçons, Serruriers & Tailleurs de pierres Egyptiens, & de tout l'attirail qu'entraîne après ſoi le détail d'un pareil ouvrage. Outre ces ouvriers, il en fit venir un égal

AN. de J. C.

1561.

(1) On verra bientôt que cette ſomme de 50 mille dinars ne fut qu'une petite partie de celles qui furent employées à achever cet ouvrage immenſe.

AN. de J. C.

nombre du Said, de Damas, d'Alep, du Yémen & de la Natolie, qui furent choisis parmi les plus habiles dans l'art de construire les puits & les aquéducs. Tous ces préparatifs étant faits, Ibrahim-Bey, dans l'espoir de voir achever ce travail dans l'espace de moins d'un an, & d'obtenir de grandes récompenses du Sultan, le fit commencer avec une activité & un zèle dont on a peu d'exemple; mais le succès ne répondit pas à ses efforts. Après avoir creusé aux environs de Zubeideh un nouveau canal, à peine l'eut-on conduit jusqu'à ce puits, qu'on ne rencontra plus aucun vestige de l'ancien qui, jusqu'alors, avoit servi de guide aux travailleurs; on ne trouva plus qu'une roche extrêmement dure, contre laquelle se brisèrent tous les outils. Le Bey, contrarié par cet obstacle inattendu, apprit encore que suivant une ancienne tradition la Princesse Zubeideh, forcée par la même raison de faire cesser l'ouvrage en cet endroit, l'avoit abandonné pour faire construire les aqueducs de Hinin. Il ne perdit cependant point courage. Il calcula qu'il auroit fallu creuser dans la pierre vive un canal de mille pics (1)

(1) Le pic des Architectes Turcs est d'environ un pied trois pouces.

de longueur, pour joindre les eaux de ce puits à celles de Hinin, d'où elles devoient paſſer à la Mecque, & qu'eu égard à l'extrême dureté de la roche, il lui étoit de toute impoſſibilité de donner à ce canal la profondeur de cinquante pics, qui ſeule pouvoit le mettre au niveau des eaux du puits : déſeſpérant alors de réuſſir par les voies ordinaires, & tenant cependant à un grand deshonneur qui rejailliroit ſur le Sultan lui-même, d'abandonner ce travail, il prit le parti de faire découvrir la terre juſqu'à ce qu'on trouvât la roche vive, & de brûler enſuite ſur chaque ſept pics d'étendue de cette roche, cent quintaux de gros bois; expédient diſpendieux qui produiſit peu d'effet, puiſque le feu ne pouvoit opérer que ſur la ſuperficie de la roche dont il diminuoit un peu la dureté. A l'aide de ce foible ſecours, on briſoit cette ſuperficie avec les outils les plus capables de réſiſter, & lorſqu'on étoit parvenu juſqu'à l'endroit où la pierre redevenoit trop dure, on recommençoit l'opération du feu avec la même quantité de bois, proportionnément à l'eſpace que l'on en vouloit couvrir. Les montagnes en furent bientôt AN. de J. C.

dépourvues ; les forêts qui les couvroient
AN. de J. C. & s'étendoient fort au loin dans le Yémen, diſparurent (1). Les Mecquois ne trouvoient plus de bois pour leur uſage. Ibrahim-Bey, peu touché de cette conſidération, ne ceſſoit d'en faire de nouveaux amas pour remplacer celui qu'il conſumoit. Il en avoit déjà fait tranſporter pour la ſomme de 500 mille dinars d'argent, lorſque las d'être à la tête d'un travail ſi ingrat, & où il avoit perdu ſes biens, ſes domeſtiques & ſes eſclaves mêmes, il apprit pour comble de chagrin qu'un vaiſſeau qui lui appartenoit, avec une cargaiſon eſtimée 100 mille dinars d'or, avoit fait naufrage dans les mers des Indes. Cette accablante nouvelle fut bientôt ſuivie de celle de la mort de ſon fils aîné, qu'il avoit laiſſé au Caire en qualité de ſon Lieutenant (2), & auquel avoient ſurvécu peu de jours ſes frères, jeunes gens d'une grande eſpérance. Tant d'é-

(1) Ceci me paroît un peu hyperbolique. Il y a peu de bois dans le Yemen, & ils ſont d'une très-petite étendue.

(2) Ibrahim Bey, ſon père, étoit Defterdar, ou Intendant général des Finances de l'Egypte.

vénemens conſternans portèrent un coup mortel dans le cœur d'Ibrahim-Bey ; il tomba dans une langueur qui l'empêcha de vaquer déſormais avec ſon activité ordinaire aux travaux du canal, & le priva enfin de cette vie mortelle, d'où ſon ame alla jouir de l'immortalité dans le Paradis. AN. de J. C.

Seid-Haſſan, Chérif de la Mecque, nomma proviſionnellement Emir-Kaſſem, Gouverneur de Dgedda, pour lui ſuccéder dans l'inſpection de cet ouvrage juſqu'à ce que le Sultan y eût pourvu autrement. Ce Prince, informé de la mort d'Ibrahim-Bey, envoya à ſa place Méhemed-Bey, revêtu comme lui de la charge de grand Defterdar de l'Egypte (1), & l'un des Seigneurs de ce Royaume les plus diſtingués par leur mérite. Celui-ci, auſſi peu heureux que ſon prédéceſſeur, agit avec un zèle infatigable, y conſuma ſon bien, & après des peines infinies, mais inutiles, eut le malheur de laiſſer à ſa mort l'ouvrage encore imparfait. Emir-Kaſſem fut de nouveau chargé de ſa direction pendant la vacan-

(1) Voyez la note ci-deſſus.

ce, & Sultan Seuleiman ayant pour cette
AN de J. C. fois égard au choix du Chérif, le confirma dans cette commiſſion à ſa conſidération, lui donnant un adjoint dans la perſonne de Kady-Huſſein, Nazir des villes ſaintes. La mort empêcha Emir-Kaſſem d'achever le canal; elle l'enleva
1571. l'an 979 de l'Hégyre. Son adjoint devint ſon ſucceſſeur par ordre du Sultan. Le bonheur de mettre la dernière main à cet ouvrage étoit réſervé à Kady-Huſſein, homme habile, fertile en reſſources, & toujours heureux dans ſes entrepriſes. Celle-ci fut portée à ſa perfection par ſes ſoins dans l'eſpace d'environ cinq mois; & après dix ans d'un travail auſſi opiniâtre qu'immenſe, l'eau fut enfin conduite à la Mecque, où on la vit couler pour la première fois dans le
1572. mois de Zilkadé de l'année 979. La joie des Mecquois fut inexprimable; ils dépêchèrent pluſieurs perſonnes de confiance pour en faire part à Sélim ſecond, qui avoit ſuccédé à Seuleiman. Ce Prince leur fit des préſens conſidérables, augmenta les penſions dont il les gratifioit déjà, combla d'honneurs & de biens le Kady-Huſſein, & lui écrivit une lettre pleine de louanges & de remercimens

d'avoir achevé ce fameux aquéduc, dont les eaux étoient ſi néceſſaires à la Mecque. Sultan-Seuleiman, qui avoit dépenſé à ce ſujet des ſommes énormes, en avoit employé encore de très-grandes à la conſtruction de quatre ſuperbes Moſquées dont il embellit cette ville, & qu'il deſtina à être déſſervies par les quatre ſectes *Orthodoxes* du Muſulmaniſme : elles ne furent achevées que ſous Sultan Sélim ſon fils. AN. de J. C.

A la mort de Sultan Seuleiman, tous les Poëtes chantèrent à l'envi ſes vertus dans des vers Arabes, Turcs & Perſans. Le ſeul Abouſſeoud-Effendi, auteur du Teſsir (1), & grand Mufti, refuſa de répandre ces vaines fleurs ſur ſon tombeau; il en donne des raiſons fort détaillées dans un ouvrage qu'il a compoſé ſur ce ſujet.

Viſirs qui ont gouverné l'Égypte ſous le règne de Sultan Seuleiman.

Le premier fut Muſtapha-Pacha : il fut inſtallé dans cette charge le premier de Redgeb de l'an 927, & dépoſé 1520.

(1) C'eſt un Commentaire de l'Alcoran.

l'année ſuivante, le 16 de Zilhidgé, après
AN de J. C l'avoir exercé un an & huit mois.

Kaſſim-Pacha, ſurnommé Guruldgé, lui ſuccéda, & fit ſon entrée au Caire
1523. au commencement de l'an 929, où il commanda l'eſpace d'un an. Ce fut de ſon temps que Inal & Djanum ſe révoltèrent. Muſtapha-Pacha, bien loin de marcher ſur les traces de Khairbeg, auquel il avoit ſuccédé, n'avoit été qu'un Gouverneur foible & incapable de réprimer les abus. Djanum & Inal s'en étoient prévalus. Le premier, qui peu après la conquête avoit, par la protection de Khairbeg, obtenu du Sultan les Kiacheſliks (1) de Fioum & de Behenſa, pour en jouir le reſte de ſes jours, avoit fait mourir, ſans y être autoriſé par des ordres ſupérieurs, Chaben-Ibn-Mera, Chef des Arabes; & le ſecond, créature du même Patron, pourvu également à vie du Kiacheſlik de Mahaller-el-Kubera, trempa ſes mains dans le ſang d'un autre Chef des Arabes, nommé Ibnn-Ammé-Chukr. Ces deux Kiachefs, après

(1) Les Kiacheſliks ſont des Gouvernemens donnés à des Kiachefs.

pluſieurs actions ſemblables, que la molleſſe de Muſtapha-Pacha avoient laiſſées impunies, paſſèrent de l'indépendance à la révolte, levèrent de concert une armée, & eurent le déplorable aveuglement de croire que leurs forces réunies les rendroient maîtres de toute l'Egypte. Sultan Sélim, ſe diſoient-ils, n'eſt plus, & laiſſe ſur le trône un jeune Prince ſans expérience, qui, s'il venoit en perſonne défendre ce Royaume, ne remporteroit bientôt de cette démarche que la honte d'une prompte défaite. Non, ajoutoient-ils pleins de cette fauſſe confiance, ne permettons pas plus long-temps que les Turcomans (1) poſsèdent un Royaume qu'ils ne ſont pas en état de conſerver. AN. de J. C.

Par de pareils diſcours, ces deux rébelles entraînèrent dans leur parti pluſieurs perſonnages puiſſans; & ayant raſſemblé un corps de troupes nombreux, ils allèrent camper dans le Charkié. Les choſes en étoient-là, lorſque Kaſſim-Pacha arriva en Egypte. Ce Viſir voulant remédier promptement à un mal qui n'a-

(1) C'eſt ainſi qu'ils appeloient les Ottomans par dériſion.

voit déjà fait que trop de progrès, con-
AN. de J. C. voqua les corps de Milice (1), les Beys & les autres principaux Officiers du Gouvernement, & ſe préparoit à marcher en perſonne à leur tête pour aller châtier les deux Kiachefs, lorſque le Kadi-Bérekiat-Ibnn-Mouſſa vint lui faire la propoſition ſuivante : « Seigneur, lui dit-» il, pourquoi troubler votre tranquillité » pour de chétifs ennemis que je puis » vous livrer ſans le ſecours des armes ? » Oui, moi-même je vous les amènerai; » & lorſqu'ils ſeront à votre diſcrétion, » diſpoſez de leur ſort comme il vous » plaira. » Êtes-vous bien ſûr de ce que vous me promettez, lui dit le Pacha ? « Je me flatte de réuſſir avec l'aide de » Dieu, répondit Ibnn-Mouſſa, & je » n'ai beſoin pour y parvenir que de » deux lettres d'amniſtie de votre part, » adreſſées à Inal & à Djanum : avec ces » ſauf-conduits je m'introduirai aiſément » auprès d'eux; dans le diſcours que je » leur tiendrai j'employerai les termes

(1) Les ſept corps de milice de l'Egypte ſont les Janiſſaires, les Azaps, les Tetraouches, les Mutaferrakas, les Tchelakenas, les Tuſenkettis & les Gemeſſis.

» les plus insinuans & les plus persuasifs;
» & si j'ai le bonheur d'être écouté, ils AN. de J. C.
» seront bientôt à vos pieds, & incapa-
» bles de nuire davantage. Si au contraire
» ils refusent de prêter l'oreille à mes
» conseils, vous pourrez alors employer
» contre eux les forces que vous avez
» rassemblées ». Le Pacha ayant goûté ses raisons, lui remit pour les Kiachefs deux lettres dont le style doux & engageant sembloit assurer le succès de sa commission. Il part & se rend chez eux. Arrivé au Charkié, il ne trouve qu'Inal, qui, surpris de le voir dans son camp, lui dit : Cadi, votre présence ici suppose quelque négociation importante. Rien de plus vrai, lui répondit Ibnn-Moussa, & je prie Dieu qu'il la termine selon mes desirs. Ces mots servirent de texte à un long & élégant discours plein de figures étudiées, qu'Inal interrompit enfin pour le prier de venir au fait, & de lui expliquer clairement l'objet de sa mission. Ibnn-Moussa eut à peine commencé à satisfaire sa curiosité, qu'Inal l'interrompant de nouveau : C'en est assez, lui dit-il, avec vivacité; je devine, Cadi, ce qui t'amène ici : ton dessein est de traiter une paix simulée entre

AN. de J. C. nous & le Pacha, de nous entraîner adroitement dans une entrevue avec lui, de nous rendre les victimes de notre crédulité & de ſa vengeance, & de te faire auprès de lui un mérite de ta perfidie. « Le ruſé Cadi épouvanté, mais non déconcerté par cette apoſtrophe, lui répliqua avec douceur qu'il le prioit » de faire attention au contenu des lettres qu'il lui préſentoit, & au ſerment » reſpectable qu'elles renfermoient, & » qui étoit le garant authentique de leur » ſûreté & de leur pardon ». Ces dernières paroles enflammèrent de colère Inal, qui ſans doute étoit déjà informé du contraire par ſes eſpions. Tu dois, s'écria-t-il, ta fortune aux Circaſſiens (1), au ſervice deſquels tu étois, & tu les quittes aujourd'hui pour devenir l'Ambaſſadeur de leur ennemi, de celui qui ne peut que les immoler à ſa cruauté s'ils ont le malheur de tomber entre ſes mains ! Ton but eſt de nous amener par tes ruſes à une cataſtrophe ſemblable... Puis ſe tournant

(1) Inal & Djanum étoient Circaſſiens, de même que les Soudans, & preſque tous les Seigneurs de l'ancien Gouvernement de l'Egypte.

vers ſes gens : Qu'on dépouille ce fourbe, continua-t-il, & qu'on lui lie les pieds & les mains. Inal ayant été obéi, fit traîner Ibnn-Mouſſa tout nud hors de ſa tente ; puis le regardant avec des yeux étincelans de fureur : Ingrat, lui dit-il, ton ſupplice eſt réſolu ; je vais être moi-même ton bourreau. A ces mots il tire ſon cimeterre & lui tranche la tête d'un ſeul coup. AN. de J. C.

Deux jours après cet événement, Djanum arriva au camp d'Inal ; il apprit avec plaiſir la manière dont il avoit ôté la vie à Ibnn-Mouſſa, & le loua beaucoup de s'être défait de cet homme dangereux & entièrement dévoué aux intérêts du Pacha. Il lui demanda enſuite s'ils pouvoient toujours compter ſur les Beys Circaſſiens (1), & particulièrement ſur les promeſſes que Serdoun & Remzak leur avoient faites de ſe joindre bientôt à eux. Ces Seigneurs avoient vu avec peine la fin funeſte de Thoman-Bey, leur dernier Soudan ; &

(1) Le nom de Circaſſien eſt auſſi un terme générique, ſous lequel ſont compris non-ſeulement les Beys nés en Circaſſie, mais même ceux qui ſont Mingreliens, Georgiens, ou Abazus.

déjà las du joug des Ottomans, ils avoient
AN. de J. C. tenté de le ſecouer peu de temps après la conquête, & du vivant même de Khairbeg. Quoique leurs efforts euſſent été alors impuiſſans, ils ne ceſſoient de nourrir dans leur cœur l'eſpoir de rencontrer quelque heureuſe conjoncture plus favorable à ce deſſein. En effet, Djanum étoit à peine venu ſe joindre à Inal avec un grand nombre d'Arabes & de Circaſſiens, que des lettres de Serdoun & de Remzak furent remiſes aux deux Kiachefs, par leſquelles ils les exhortoient à ne rien oublier pour rendre promptement leur armée nombreuſe. Ils ajoutoient que lorſqu'ils la ſauroient en état de réſiſter à l'ennemi, ils leveroient alors des troupes de leur côté, & feignant de marcher contre eux pour les détruire, ils viendroient droit au camp de Charkié, groſſir leur parti. Mais ces promeſſes ne s'exécutèrent point, & les deux Kiachefs après avoir long-temps attendu, s'impatientant de ne voir aucun mouvement qui leur annonçât l'approche des Beys, prirent une réſolution violente. Cher Inal, s'écria Djanum en ſoupirant, je crois qu'on nous a précipités dans une révolte qui ſera funeſte à nos

jours. On nous preſſe de nous déclarer & de lever des troupes conſidérables ; on nous promet de ſe réunir enſuite avec nous contre l'ennemi commun : on déſigne le Charkié pour le rendez vous de toute l'armée ; nous nous y rendons les premiers, & déjà un très-long intervalle s'eſt écoulé depuis que nous y attendons envain ceux qui doivent venir nous y joindre. Il n'y a juſqu'à préſent aucune apparence de les y voir paroître bientôt : ſans doute que tranquilles, exempts de ſoins chez eux, ils attendent le dénouement pour remuer & ſe déclarer en notre faveur ſi nous ſommes vainqueurs, & ſe contenter de nous plaindre & d'honorer d'une vaine compaſſion nos malheurs, ſi le ſort des armes ne nous eſt pas favorable. Voilà le plan de leur conduite, & ils trouveront également dans notre victoire & dans notre défaite leur ſûreté. Oui, lui répondit Inal, en adreſſant également la parole à ceux qui paroiſſoient approuver les conjectures de Djanum, je ſuis de votre ſentiment, & le mien n'eſt déſormais qu'une guerre vigoureuſe, dans laquelle ſeule nous pouvons trouver notre ſalut. AN. de J. C

Ainſi raiſonnoient les Kiachefs rébel-

les, tandis que Kaſſim-Pacha, informé
AN. de J. C. du meurtre commis dans la perſonne du Kadi-Bérékiat-Ibnn-Mouſſa, faiſoit déjà avancer contre eux les Janiſſaires commandés par Kara-Mouſſa-Aga & Seuleiman-Aga, à la tête d'un corps nombreux de Tufeukſchys. Ceux-ci furent bientôt ſuivis de pluſieurs autres corps de troupes, au nombre deſquelles ne furent point admis les Circaſſiens, parce que ce Viſir ſoupçonnoit leur fidélité. Les Carabiniers, au nombre de cinq mille, faiſoient la principale force de cette armée, qui marchoit avec cent pièces d'artillerie. Dès qu'elle fut réunie & arrivée en préſence de l'ennemi, les Commandans envoyèrent un homme à Djanum pour lui déclarer qu'ils devoient le lendemain engager le combat. Djanum répondit qu'il acceptoit le défi. Les deux armées ayant employé le reſte du jour & toute la nuit à fortifier leur camp & à ſe préparer à l'action, la commencèrent le lendemain à la pointe du jour avec une égale activité. Djanum combattit en homme qui n'avoit plus rien à ménager ; mais le feu continuel de l'artillerie obſcurciſſant l'air d'une épaiſſe fumée, les ennemis profitèrent de ces ténèbres pour

envelopper Djanum : ayant tourné tous leurs efforts contre lui, ſon cheval, dans la vivacité du combat, s'abattit ſous lui, & le renverſa : on ne lui donna pas le temps de ſe relever ; & après l'avoir maſſacré, un ſoldat lui trancha la tête, & la mettant au bout d'une pique, s'écria de toute ſa force : voilà quelle eſt la récompenſe de la rébellion. Inal, à ce ſpectacle effrayant, connut que la fuite étoit le ſeul parti qui lui reſtoit à prendre s'il vouloit éviter un ſort ſemblable. Il s'éloigne ſeul, ſans faire part de ſon deſſein à perſonne, diſparoît & court à toute bride ſe réfugier dans Gaza, ſans qu'aucun de ſes plus intimes confidens fût informé de la route qu'il avoit priſe, & laiſſant tout le monde dans l'ignorance de ſon ſort. On prétend qu'une calotte magique (1), qui avoit la vertu de le rendre inviſible toutes les fois qu'il s'en coëffoit, l'avoit favoriſé dans cette occaſion : quoi qu'il en ſoit, il redevint dans la ſuite ſi redoutable à Kaſſim-Pacha, que ce Viſir ſupplia le Sultan de lui donner un ſucceſſeur. AN. de J. C.

(1) Les Turcs croient beaucoup à la magie.

AN. de J. C. Sultan Seuleiman, avant de monter sur le trône, avoit à sa cour un jeune homme d'une grande beauté : Ibrahim, c'étoit son nom, étoit tellement aimé de ce Prince, que celui-ci lui promit de le revêtir de la charge de Grand-Visir dès qu'il seroit maître de l'Empire. Lorsqu'il fut Sultan il oublia sa promesse, & donna cette première dignité du gouvernement Ottoman à Ahmed-Pacha, ou plutôt il le confirma dans une place où il l'avoit trouvé à la mort de Sultan Sélim son père, qui l'y avoit élevé lors de la fin tragique de Jonnous-Pacha. Ibrahim ne perdant point espoir, attendit que quelque conjoncture favorable le mît à même de rappeler avec succès au Sultan le souvenir de sa promesse. La prise de Rhodes fut celle dont il profita ; & lorsque le Sultan retournoit joyeux & triomphant à Constantinople, il osa sur la route lui parler de la grace dont il l'avoit flatté quelques années auparavant. La réponse de Seuleiman fut qu'il la lui accordoit ; & ayant sur le champ déposé le Visir Ahmed, il mit le favori Ibrahim en sa place. Ayant reçu sur ces entrefaites les lettres du Gouverneur de l'Egypte, qui,

comme nous venons de le dire, demandoit sa retraite, il en parla à Ibrahim, & le consulta sur le choix du successeur de Kassim-Pacha. « Seigneur, lui dit » adroitement le nouveau Visir, vous » ne pouvez donner un poste si impor- » tant, qu'à un homme aussi expérimen- » té dans les affaires du gouvernement » que l'est Ahmed-Pacha. Il a servi sous » Sultan Sélim votre père, en Egypte, » lors de la conquête de ce Royaume. » Il connoît les constitutions de cette » précieuse portion de l'état, le génie » de ses peuples; il me paroît d'ailleurs » juste d'adoucir, par cette préférence » que votre Hautesse lui donnera sur tant » d'autres Visirs qui briguent cette pla- » ce, le chagrin qu'il doit avoir ressenti » de s'être vu supplanté par moi dans » le Visiriat: affront qui sans ce tem- » pérament, le rendroit mon ennemi » irréconciliable. Je soumets au reste ces » très-humbles représentations aux vo- » lontés suprêmes du Sultan mon maî- » tre ». AN. de J. C.

Souleiman entra volontiers dans les raisons de son favori, & nomma au gouvernement général de l'Egypte Ahmed-Pacha, qui se sentit flatté de cette dis-

tinction, & ſe rendit avec autant de
AN. de J. C. joie que de diligence au Caire. Il y
1524. arriva dans le mois de Sefer de l'an 930. Peu de temps après le Sultan, dont il encourut l'indignation pour des raiſons que nous ignorons, envoya, à l'inſtigation du même Ibrahim-Pacha, un ordre aux Beys de l'Egypte de ſe défaire de ce Viſir; mais ce Hatchérif ayant été intercepté par Ahmed-Pacha lui-même, ſans que les Beys en euſſent connoiſſance, ne put avoir ſon effet. Ce Gouverneur ſoupçonnant que la main qui lui portoit le coup étoit conduite par Ibrahim-Pacha, qu'il regardoit toujours comme ſon ennemi, réſolut de le faire tourner à la perte de ce Grand-Viſir, en embraſſant le parti de la révolte, dont les ſuites, dangereuſes pour l'État, ne manqueroient pas d'être imputées par le Sultan aux conſeils violens de ce Miniſtre.

« Tiens-toi ſans ceſſe en garde (dit » un Poëte) contre l'ennemi qui conſer- » ve le ſouvenir de l'offenſe que tu lui « a faites; ne te flattes point qu'elle ſe ſoit » effacée de ſa mémoire : c'eſt un ſer- » pent qui, ſous une peau veloutée &

» des

» des replis tortueux, cache un venin » mortel ».

AN. de J. C.

Ahmed-Pacha, qui étoit ce ſerpent à l'égard du Viſir Ibrahim, arbora hautement l'étendard de la rébellion, fit battre monnoie en ſon nom, & ordonna, comme on l'a déjà vu plus haut, que l'on fît mention de lui dans toutes les chaires où l'on récitoit le Hutbé. Ayant enſuite convoqué les quatre Muftis & le repréſentant des Califes (1), il ſe fit proclamer Soudan par ces Chefs de la Loi, qui n'oſèrent refuſer de ſe prêter à ſes volontés dans cette occaſion, de crainte qu'il ne les traitât avec la dernière rigueur. L'événement juſtifia leur timidité; car cet uſurpateur ſe fut à

(1) Ce repréſentant, ou fantôme des Califes, étoit Moutavekkel-billah, ſecond du nom, que Sultan Sélim I avoit fait priſonnier dans la bataille qu'il gagna contre Cauſoné Gavry, près d'Alep. Ayant été mis quelques années après en liberté, il revint après la mort de Sultan Sélim en Egypte, où il vécut juſqu'à l'année 945 de l'Hégyre, jouiſſant 1538.
d'une penſion de ſoixante drachmes d'argent par jour, qu'il tenoit des bienfaits de cet Empereur. Il laiſſa à ſa mort deux enfans qui n'ont point eu de poſtérité.

peine emparé de la ſouveraine puiſſance,
AN. de J. C. qu'il fit mourir le célèbre Cara-Mouſſa, Commandant des Janiſſaires, auſſi bien que pluſieurs perſonnes des plus conſidérées dans cette Milice. Les Grands qui refuſèrent de le reconnoître eurent le même ſort. Il faiſoit alors ſon ſéjour dans le Bourg de Dgiza. Sa ſûreté demandant qu'il allât réſider dans le château, il s'y rendit; mais lorſqu'il étoit ſur le point d'y entrer, les Janiſſaires lui en fermèrent les portes. Ahmed-Pacha crut bientôt les forcer à les ouvrir, en poſtant ſur la montagne qui domine le château, un corps de troupes qui, par un feu continuel, les inquiétoient beaucoup; mais ce fut en vain. Les Janiſſaires trouvèrent le moyen de ſe dérober à la violence de cette attaque, & s'étant ſéparés en trois bataillons, ils allèrent s'emparer des portes des Azaps, de l'Arab-Iſſar, & de la partie du château qui eſt adoſſée à la montagne: ils étoient pourvus abondamment de poudre & d'autres munitions de guerre. Ahmed-Pacha au contraire, ayant bientôt épuiſé les ſiennes, crut qu'il ne pouvoit les réduire qu'en leur livrant un aſſaut vers la porte de Selſelé: il fut des plus vifs;

mais les Janissaires qui y étoient accourus en grand nombre, se défendirent avec valeur; & ayant composé un artifice du poids de deux quintaux de poudre, ils y mirent le feu & le jetèrent du haut des murailles sur l'Emir-Remzak-Nachef, qui commandoit l'attaque de la porte, & en fut embrasé avec les gens qui combattoient autour de lui. Ahmed-Pacha courut lui-même un grand danger, l'effet de cette machine infernale ayant éclaté près de lui. Désespérant désormais d'entrer à force ouverte dans le château, il eut recours à un stratagème qui lui réussit, & dont un certain Dgémal Eddin-Bevrab lui donna l'idée. Celui-ci ayant été appelé en sa présence, avec les autres personnes qu'Ahmed-Pacha avoit fait assembler pour leur demander s'il n'y avoit point quelque porte secrète par laquelle il pût s'introduire, lui répondit que sous les aquéducs du vieux Caire, les Sultans Curdes avoient fait construire jadis un canal (1) pour conduire les eaux du Nil jusqu'au puits de Joseph; que si on

AN. de J. C.

(1) L'aquéduc qui conduit l'eau du Nil au château du Caire, existe encore. Je n'ai rien pu apprendre de positif au sujet du canal souterrain que

AN. de J. C.

vouloit lui donner quelques hommes de bonne volonté, il ſeroit leur guide dans ce ſouterrain, & qu'il promettoit d'entrer à leur tête dans le château. Les Janiſſaires, ajouta-t-il, nous voyant paroître tout-à-coup, croiront que vous vous en êtes rendu maître, accourront vers nous, abandonneront leur poſte & leur artillerie; alors, Seigneur, vous livrerez l'aſſaut, & les portes ſans défenſe vous ſeront bientôt ouvertes.

Ahmed-Pacha goûtant ce projet, fit venir ſur le champ Hakim-Hattab, un des plus braves hommes de ſon armée, & lui dit : Je veux que tu me donnes aujourd'hui des preuves de ton intrépidité dans la commiſſion dont je vais te charger. Lui ayant enſuite ordonné de ſuivre Dgemal-Eddin, & expliqué ſes intentions à l'égard de la manière dont il vouloit qu'il conduiſît l'entrepriſe, Hakim-Hattab fit choix des plus déterminés de ſes camarades, &, à la ſuite de Dgemal-Eddin, ſe rendit avec ce petit corps de troupes au

---

l'Auteur fait aboutir au puits de Joſeph, dont tant de voyageurs ont donné une deſcription détaillée, ſans dire un mot de ce canal.

ſouterrain du vieux Caire. Perſonne n'y avoit oſé pénétrer depuis deux cents ans. AN. J. de C.
Les gens d'Ahmed-Pacha y furent à peine entrés que la mauvaiſe odeur que l'on reſpiroit dans ce canal, penſa les étouffer. Munis de tous les outils qui leur étoient néceſſaires, ils ſe firent jour à travers mille ordures ; &, après avoir travaillé depuis le coucher du ſoleil juſqu'au matin, ils arrivèrent enfin, après des peines incroyables, au puits de Joſeph. S'étant repoſés quelques momens pour reprendre haleine, ils montèrent enſuite en bon ordre juſqu'à l'ouverture du puits ; &, s'avançant avec une contenance hardie dans le château, frappèrent d'étonnement les Janiſſaires, qui crurent que les portes en avoient été rompues, & que toute l'armée du Pacha y étoit entrée. Une terreur panique s'étoit déjà emparée d'eux, lorſque s'étant apperçus que ce n'étoit qu'une poignée de gens & que tout étoit tranquille dans le château, ils reprirent courage, & réſolurent de leur faire payer chèrement leur témérité. Auſſi-tôt ils les enveloppent de toutes parts, & les attaquent avec la mouſqueterie. Le feu fut ſi vif qu'Hattab perdit cinquante hommes à la première décharge. Ahmed-Pacha

ayant bientôt appris qu'ils en étoient aux
AN. de J. C. mains, donna l'assaut, enfonça les portes qui étoient sans défense, & pénétra en peu de momens jusqu'au milieu du château, où il trouva le brave Hattab à la tête de quelques soldats qui lui restoient encore, combattant comme un lion & se défendant avec un courage digne de lui. A sa vue les Janissaires lâchent le pied, vont se retrancher dans la partie du château qui leur sert de logement, en ferment les portes & font feu de dessus les remparts sur les troupes d'Ahmed-Pacha. Celui ci avoit juré de les détruire. Il met leurs têtes à prix, & engage les siens, par l'espoir d'un riche salaire, à en faire un terrible carnage. Ce Visir, ou plutôt ce nouveau Soudan, maître désormais du château, dispose despotiquement des charges civiles & militaires, dépose les uns, place les autres, établit, détruit, arrange, bouleverse; rien ne lui résiste. Non-content d'exercer l'autorité suprême, il entreprend de faire sentir la pesanteur de son joug aux peuples. Le bien des marchands n'est point à l'abri de ses rapines. Il tyrannise les grands. Un d'entre eux, c'étoit l'Emir Djanum, ayant été mis en prison par ses ordres, alloit perdre la vie dans

les ſupplices, lorſqu'un événement préparé par la Providence, changea tout-à-coup la face des affaires. AN. de J. C.

Ahmed-Pacha étant deſcendu un jour dans la ville pour prendre les bains, ſe rendit dans celui qui eſt ſitué dans le quartier de Meramné. Méhémed-Bey, qui à l'extérieur avoit toujours été un de ſes plus empreſſés courtiſans, mais qui dans le fond du cœur lui portoit une haine implacable, en ayant été informé, ſaiſit cette occaſion pour remplir ſes vues. Le Pacha n'étoit accompagné que par quelques eſclaves de confiance, Méhémed-Bey en prit au contraire un grand nombre avec lui, auxquels il joignit pluſieurs domeſtiques armés, & ſe rendit avec ce cortége au bain où ſe trouvoit le Viſir, criant à haute voix lui-même, par-tout où il paſſoit: « Que quiconque eſt fidèle ſujet de Sultan » Seuléiman, ſe range ſous mon éten» dard. » Arrivé à la Roumeileh (1), il planta ſon étendard au milieu de cette place, s'y arrêta quelques momens pour donner à une grande multitude de

(1) Grande place qui eſt entre le château du Caire & la ville.

peuple qui le ſuivoit, le temps de ſe réu-
AN. de J. C. nir autour de lui, & ayant enſuite continué ſa marche, entra dans cet ordre au bain où Ahmed-Pacha, retiré dans l'appartement des étuves, venant d'apprendre ce qui ſe paſſoit, eut à peine le temps de ſe dérober par les terraſſes à la pourſuite de ſon ennemi. Ayant apperçu une iſſue vers le foyer, il y deſcendit & y trouva quelques-uns de ſes eſclaves qui le mirent tout nud ſur un cheval, piquèrent des deux avec lui vers la porte la plus voiſine du château, & étant entrés, la fermèrent précipitamment ſur eux. Ahmed-Pacha s'y croyoit en ſûreté; mais le lendemain ſe voyant bloqué par une populace mutinée & armée, & pour ſurcroît de malheur abandonné des ſiens, il prit le parti de fuir ſecrètement du côté d'Arab-Ikar avec quelques eſclaves qui lui étoient encore fidèles, emportant avec lui la plus grande partie de ſes tréſors. Son deſſein étoit de ramaſſer à la hâte de nouvelles troupes, de ſe faire un nouveau parti, & de s'aller retrancher à Mahallet-el-Kubéra (1). Dans cette vue il diſtribua de

(1) Gros bourg ſitué ſur le bras du Nil qui va ſe jeter dans la Méditerranée ſous Damiette.

grandes ſommes d'argent ; mais ce fut à des gens qui, pour avoir part à ſes largeſſes, promirent de le ſuivre & ne lui tinrent pas parole. Réduit à la foible eſcorte de quelques eſclaves, & l'eſprit preſqu'aliéné par tant de diſgraces, il dirigea ſa route vers Alexandrie. Le repentir de ſa révolte, les fatales ſuites qu'il preſſentoit qu'elle alloit avoir pour lui, le choix difficile des moyens capables de l'y ſouſtraire, tout cela le plongeoit dans une profonde réflexion où il étoit encore le ſecond jour de ſon départ, lorſqu'il apperçut de grand matin un corps de cavalerie qui s'étendoit fort au loin dans la campagne & s'avançoit à toute bride vers lui. C'étoient ſes ennemis. Ceux-ci raſſemblés, comme nous l'avons dit, deux jours auparavant ſous l'étendard de Méhémed-Bey, étoient venus bloquer le château ; & s'en étant fait ouvrir les portes, avoient, ſur la nouvelle fuite du Pacha, fait tourner bride ſur le champ à un détachement de leur cavalerie pour le pourſuivre. Après s'être emparé du château, ils avoient élargi l'Emir Djanum-Hamzari & les autres priſonniers, victimes de la tyrannie d'Ahmed-Pacha. Cet Emir s'étoit vanté hautement que le premier uſage

AN. de J. C.

qu'il feroit de ſa liberté, ſeroit de leur
AN. de J. C. apporter ſa tête, & c'étoit lui-même qui s'avançoit avec un détachement pour exécuter ce projet de vengeance. Ayant bientôt atteint le Viſir, ſa troupe, qui le trouva ſans défenſe, le perça de mille coups. Djanum lui en porta un, lui trancha la tête & la fit porter en triomphe au bout d'une pique juſqu'à la porte de Zuveileh, où elle reſta expoſée pendant trois jours, après leſquels elle fut envoyée à Sultan Seuleiman par le Gouvernement, qui la fit accompagner par cinq Tchaouchs (1) des Odgiaks. Telle fut la fin de cet uſurpateur, qui ne régna qu'un an.

Ibrahim-Pacha, Grand Viſir, fut fait Vice-Roi de l'Egypte (2) en ſa place, & y fit ſon entrée dans le commencement de l'année
1524. 931. Le Sultan, à la nouvelle de la révolte d'Ahmed-Pacha, paroiſſant déterminé à aller en perſonne réduire les rébelles, il

(1) Ces Tchaouchs militaires ſont à-peu-près les mêmes fonctions que les Majors de nos régimens.

(2) On verra plus bas qu'avec la permiſſion du Grand-Sultan, il diſpoſa de cette vice-royauté en faveur du Pacha de Damas.

l'en avoit détourné & s'étoit fait pourvoir de cette charge pour aller venger, disoit-il, un crime dont il étoit la cause, puisqu'il avoit donné lieu à la nomination de ce Pacha au Gouvernement de l'Egypte. Ibrahim-Pacha, toujours revêtu du titre de Grand-Visir, partit avec une forte armée; &, marchant à grandes journées, étoit déjà arrivé à la moitié du chemin, lorsqu'on vint lui dire que cinq Tchaouchs, députés par les Egyptiens, lui demandoient audience, & lui apportoient la tête d'Ahmed-Pacha. Il reçut cette nouvelle avec joie, fit un bon accueil aux Tchaouchs & continua avec la même diligence son voyage, pensant que sa présence en Egypte étoit plus nécessaire que jamais pour y établir le bon ordre, & prendre tous les moyens que l'autorité absolue dont il étoit muni lui permettoit pour parvenir à cette fin. Damas étoit sur son passage. Il s'y arrêta très-peu de temps pour y voir Suleiman-Pacha, Gouverneur de Syrie. Celui-ci étant venu au-devant du Grand Visir, en fut reçu fort obligeamment. Ibrahim-Pacha reconnoissant en lui des talens & de l'habileté, résolut de lui confier le Gouvernement de l'Egypte. « Le » Sultan mon maître, lui dit-il, me per- AN. de J. C.

AN. de J. C.

» met par un Hatchérif, dont je ſuis » dépoſitaire, de diſpoſer de cette place » en faveur de celui qui m'en paroîtra le » plus capable. J'ai jeté avec juſtice les » yeux ſur vous, & je vous revêts dès ce » moment de ce poſte important. » Seuleiman-Pacha, pénétré de reconnoiſſance, quitta Damas & le ſuivit juſqu'au Caire, où il eut le bonheur de faire ſon entrée ſous les auſpices les plus heureuſes, & par l'événement le plus rare, avec le Vicaire de l'Empire (1). Ce Miniſtre y rétablit bientôt les affaires & la tranquillité; fit élever dans le château des fortifications qui dominoient le lieu où étoit ſitué le palais du Pacha, & y plaça une forte artillerie, dans la vue de pouvoir réduire aiſément à l'avenir tout Gouverneur qui oſeroit ſuivre l'exemple d'Ahmed-Pacha. Il établit les Kharatches dans l'Egypte, & en appliqua les revenus à l'entretien des Ulémas (2) & des Gens-de-Lettres; &, après avoir fait mourir Emir-Ahmed-Ibn-Bakar, un des pricipaux boute-feux de la révolte, il repartit pour Conſtantinople.

(1) Le Grand-Viſir.

(2) C'eſt le nom générique des Gens de Loi.

dans le mois de Chaban de la même année, emmenant avec lui l'Emir-Djanum-Hamzary pour le préſenter au Sultan, & laiſſant à Seuleiman-Pacha un Gouvernement également vaſte & paiſible. AN. de J. C. 1524.

Ce fut ſous ce nouveau Gouverneur que les archives de l'Egypte furent conſumées dans un incendie qui arriva l'an 933. Kivan-Beg fut chargé, pour remédier à ce malheur, de faire un cadaſtre détaillé de tous les villages de ce Royaume, & un dénombrement exact des terreins, champs en friche ou labourés, & autres biens ſitués dans toute ſon étendue, ſoit de ceux qui appartenoient au domaine du Sultan, ſoit de ceux qui relevoient des Vakoufs, ſoit enfin de ceux qui étoient tenus en propriété par les particuliers. Les fermes, les douanes, & d'autres articles ſemblables devoient également y être mentionnés; les originaux de ces nouvelles archives furent dépoſés dans le greffe du Divan du Caire: ce ſont les mêmes que l'on conſulte & qu'on y voit encore aujourd'hui ſous le titre de *Defater-Terbïe*, avec la date de l'année où ils ont été rédigés. Seuleiman-Pacha éleva pendant ſon ſéjour en Egypte divers édifices publics; fonda une moſquée à Boulak, & fit bâtir; 1526.

dans ſon voiſinage des khans (1), des
AN. de J. C. marchés, & des maiſons vaſtes pour loger les pauvres familles. On doit à ſa magnificence une très-belle moſquée, qui fait l'ornement du château du Caire. La ville de Roſsete, & pluſieurs autres moins conſidérables, lui ſont également redevables de la fondation de pluſieurs vekiales qui les embelliſſent. Ce fut par ces beaux traits qu'il illuſtra un ſéjour de neuf ans, un mois & ſix jours en Egypte, d'où il ſe rendit par ordre du Sultan au Yémen, dont ce Prince lui avoit donné le gouvernement.

Huſrev-Pacha, ſon ſucceſſeur, le rem-
plaça le premier jour de Ramazan de
1534. l'année 941. Les commencemens de ſon gouvernement ſont remarquables par la conſtruction d'une ſuperbe citerne qu'il fit faire dans le Bein-el-Kaſrein pour la commodité du peuple. Il penſa enſuite à recueillir le tribut que l'Egypte envoie annuellement au Grand-Seigneur. Il fut exigé avec tant d'exactitude, que des

(1) Ces khans ſont de grands bâtimens quarrés, conſtruits comme des cloîtres, pour la commodité des voyageurs. Ils y trouvent une chambre pour eux & une écurie pour leurs chevaux.

ſommes qui le compoſoient, on chargea douze chameaux, tandis que Seuleiman-Pacha, ſon prédéceſſeur, étoit à peine parvenu à en charger huit (1). Cette différence trop ſenſible frappa tellement Sultan Seuleiman, que ce Prince, ennemi de l'oppreſſion, & craignant qu'une augmentation ſi exceſſive ne fût le fruit des vexations de Huſrev-Pacha, ordonna de laiſſer ces ſommes en dépôt à la porte de ſon Divan, juſqu'à ce que ce Viſir fût venu en perſonne lui rendre compte des moyens qu'il avoit pris pour lever ſur les Egyptiens un tribut ſi ſupérieur à celui qu'avoient levé ſes prédéceſſeurs. Huſrev-Pacha, mandé à Conſtantinople, s'y rendit en poſte, & s'étant préſenté devant le Sultan avec confiance : Prince, lui dit-il, votre eſclave Seuleiman-Pacha n'avoit d'autre défaut qu'un peu de molleſſe dans les affaires du gouvernement, molleſſe qui l'a empêché d'exiger avec une juſte rigueur, des peuples de l'Egypte, toutes les ſommes que les impôts mis ſur eux

AN. de J. C.

(1) Ce tour de phraſe eſt un peu Arabe; mais j'ai cru devoir le conſerver dans ma Traduction, parce qu'il eſt expreſſif.

permettoient légitimement de percevoir.
AN. de J. C. Plus ferme que lui, j'ai levé le tribut ſans aucune diminution, & l'ai remis en ſon entier à votre Hauteſſe. Fort bien, lui dit le Sultan, ſatisfait de cet éclairciſſement, je craignois que vous n'en euſſiez fait la levée avec tyrannie. Je perds ce ſoupçon qui vous étoit injurieux, & je permets que l'on tranſporte ces ſommes dans mon tréſor. Elles furent, dit-on, employées dans la ſuite, pour le ſoulagement des habitans de Conſtantinople, à la conſtruction d'un aquéduc qui tranſportoit l'eau d'un lieu fort éloigné juſqu'à cette ville.

Après avoir gouverné l'Egypte pendant un an, huit mois & ſix jours, Huſrev-Pacha eut pour ſucceſſeur ce même Seuleiman-Pacha qui l'avoit précédé. Il arriva du Yemen le premier de Rebgeb de l'an
1536. 943; & après un ſéjour d'un an, cinq mois & vingt jours au Caire, il fut remplacé par Davond-Pacha. Celui-ci fit ſon
1538. entrée le 7 de Muharrem de l'an 945. A l'exemple de ſes prédéceſſeurs, il bâtit un grand collége dans le quartier de Soukellalé, & fonda pour ſon entretien de riches vakoufs qui ſubſiſtent encore aujourd'hui. Ce Gouverneur, après avoir

réſidé dix ans en Egypte, y mourut le 13 de Rebiulwel de l'an 955, & fut enterré dans le Karrafé, auprès du *Saint Iman-Elleis, le bien-aimé de Dieu.* An. de J. C. 1548.

Saxaghan-Muſtapha-Pacha lui ſuccéda; ſon ſéjour dans ce gouvernement ne fut que de quatre mois & demi.

Son ſucceſſeur, Aly-Pacha, entra dans le Caire le 5 de Chaban de l'an 956, & gouverna l'Egypte juſqu'à la fin de la lune de Muharrem de l'an 961, c'eſt-à-dire, quatre ans, cinq mois & vingt-ſix jours. 1549. 1554. Ayant enſuite été appelé à Conſtantinople, il y fut revêtu du Grand-Viſiriat, & ſe comporta dans cette première place de l'Empire avec tant de prudence & d'habileté, qu'on parloit par-tout de lui avec éloge. Il joignoit à ces grandes qualités, la modeſtie dans ſes habillemens & ſes équipages, & la porta même ſi loin qu'il ne s'habilloit que d'étoffes de laine, & qu'il vouloit que les harnois de ſes chevaux de main, & même la ſelle, la bride & le poitrail de celui qu'il montoit ordinairement, n'euſſent pour tout ornement, au lieu de l'or ou de l'argent dont on les enrichiſſoit ordinairement, qu'une bigarrure bizarre de morceaux rapportés de drap bleu, verd & blanc.

Tokatlu-Méhémed-Pacha vint enſuite; il prit poſſeſſion de cette charge le premier de Sefar de l'an 961, & l'exerça pendant un an, deux mois & dix jours.

An. de J. C. 1554.

Iskender-Pacha le remplaça le premier de Dgmaziulewel de l'an 963, & gouverna pendant trois ans, trois mois & huit jours. Pendant ſon ſéjour au Caire, il fit bâtir dans le quartier de Babelhark, ſur le bord du canal, un medreſſé vis-à-vis duquel il plaça un téké (1), & une fontaine, ſur laquelle on grava en forme d'inſcription le chronogramme ſuivant, compoſé par un des meilleurs Poëtes de ſon temps :

1556.

« Dieu béniſſe les voiſins de cette fontaine, & ceux qui boivent de ſon eau. »

Les lettres qui compoſent ces mots, réduites en chiffres, donnent le nombre de 966, qui eſt celui de l'année où elle a été conſtruite. Iskender-Pacha établit pour l'entretien de toutes ces fondations, des vakoufs qui ont toujours été adminiſtrés avec beaucoup d'ordre.

(1) Couvent.

Aly-Pacha-Khadoum lui ſuccéda le 17 de Chaban de la même année, & commanda en Égypte juſqu'au 6 de Sefar de l'année 968 ; il eut pour ſucceſſeur Chahin-Pacha, qui gouverna ce Royaume depuis le 2 de Rebeulewel de la même année, juſqu'à la fin de Dgémaziulaqhir de l'an 971 : Sofi-Aly-Pacha, qui vint après lui, arriva le premier de Chewal de la même année, & fut continué pendant deux ans & trois mois dans le gouvernement de l'Egypte.

AN. de J. C.
1556.
1561.
1564.

Maktoul-Mahmoud-Pacha, nommé à ſa place, fit ſon entrée dans le Caire le Mercredi 19 de la lune de Ramazan l'an 973. Il y mourut dans un incendie où il fut étouffé ; le premier de Dgémaziulewel de l'année 975. Un Poëte fit ſur cet événement le Quatrain ſuivant.

1565.
1568.

« La mort de Mahmoud eſt la vie & » le ſalut des peuples ; le feu qui l'a con» ſumé eſt une lumière brillante pour eux, » & l'a précipité dans le ſéjour des plus » épaiſſes ténèbres. »

SULTAN SÉLIM II.

AN. de J. C. 1567. 1574.

SULTAN Sélim monta ſur le trône l'an 974, le 9 du mois de Rebiulewel, & régna huit ans & ſept mois, ſa mort étant arrivée le 7 de Ramazan de l'année 982.

Trois jours après s'être fait reconnoître dans ſa Capitale, ce Sultan partit pour aller ſe mettre à la tête de ſon armée victorieuſe, qui étoit encore devant Zighet. Le Grand-Viſir qui étoit venu à ſa rencontre, le trouva à Serm (1), où ce Prince s'étoit rendu à petites journées. Il lui fit obſerver que la ſaiſon étant avancée, il ne convenoit pas qu'il allât plus loin, & le ſupplia de permettre à ſon armée de ſe retirer, & aux Viſirs, auſſi-bien qu'aux grands Officiers de l'Empire, de venir lui rendre leur hommage en ce lieu, d'où ils continueroient à ſa ſuite leur route vers Conſtantinople. Sélim y ayant conſenti, donna audience à Serm à tous les

(1) C'eſt la ville de Sirmich, ſituée dans l'Eſclavonie.

Grands, qui après avoir été admis à baiſer l'étrier de ſa Hauteſſe, & à le complimenter ſur ſon avénement au trône, partirent avec elle pour la Capitale, témoignant ſur la route, par mille fêtes, la joie qu'ils avoient de poſſéder un tel Empereur. La nouvelle du retour de Sultan Sélim s'étant bientôt répandue par-tout, il trouva ſur ſon paſſage des députés de toutes les villes de ſon obéiſſance, qui lui apportoient des préſens & venoient le féliciter. Tout le monde fut bien reçu par ce bon Prince, qui ne reſpiroit que le bonheur de ſes ſujets, & la deſtruction *des Infidèles, ſes opiniâtres ennemis.* Une de ſes premières & de ſes plus importantes conquêtes, fut celle de l'Iſle de Chypre. Elle avoit jadis ſubi le joug de Malik-el-Echraf Berſébaï (1) ; mais après lui avoir payé long-temps un tribut onéreux, les Cypriots s'en étoient affranchis par la révolte, & n'avoient ceſſé depuis ce temps d'armer des vaiſſeaux qui croiſoient ſur les parages de l'Iſle, troubloient ſous des pavillons maſqués la navigation des Muſulmans, & favoriſoient les déprédations de leurs

AN. de J. C.

(1) Soudan d'Egypte.

ennemis. Sélim, irrité de la mauvaiſe foi
AN. de J. C. de ces Inſulaires, demanda au grand Mufti un fetfa pour leur déclarer la guerre ; ce Chef de la Religion le lui donna ſur le champ. Il portoit que *leurs infractions manifeſtes aux traités conclus jadis entre la Porte & eux, autoriſoit Sultan Sélim à leur faire la guerre.* Ce Prince ſe hâtant de ſe conformer à cette déciſion légale, fit marcher contre les Cypriots une nombreuſe armée, dont il donna le commandement à Muſtapha-Pacha. Ce Général fit de grandes actions; & après pluſieurs combats ſanglans, ſoumit entièrement l'Iſle de Cypre. On raconte que dans cette expédition, ce Viſir ayant fait priſonnier Sagredo, Commandant-Général de l'Iſle, il le mit au nombre de ſes Palfreniers ; & qu'après l'avoir fait marcher à pied devant ſon cheval pendant quelque-temps, il ordonna qu'on lui tranchât la tête Un Poëte fit ſur la réduction de Cypre les vers ſuivans :

« Aucun ennemi ne ſauroit ſe ſouſtraire
» à la vengeance de l'heureux Sélim ; ſes
» armes ont conquis Cypre ; ſa gloire
» s'accroît tous les jours, & n'a jamais
» eſſuyé de revers. Lorſqu'il monta ſur le

» trône, je prévis la conquête de cette » Isle. »

AN. de J. C.

Sélim, après celle-ci, pensa à reprendre le Yémen, dont les Arabes rébelles s'étoient emparé du vivant de Seuleiman son père. Sinan-Pacha commanda cette expédition. Également heureux & habile, il parvint enfin, après une longue guerre & plusieurs siéges opiniâtres, à faire rentrer cette précieuse portion de l'Empire sous l'obéissance de Sultan Sélim. La prise de la Goulette & de Tunis suivirent de près ce succès. Les Chrétiens en étoient les maîtres depuis qu'ayant profité de la dissention des Princes de la famille de Hafez, à qui le Royaume de Tunis appartenoit, & dont quelques-uns même les avoit appelés à leur secours, ils s'étoient fait céder ces deux forteresses par ces derniers qui avoient été les vainqueurs. Dès qu'ils en avoient été mis en possession, ils avoient tâché de les rendre imprenables, en joignant aux anciennes fortifications de nouveaux ouvrages. Ils s'étoient ensuite répandus dans le Royaume de Tunis, l'avoient ravagé, & avoient passé au fil de l'épée la plus grande partie des habitans, sans distinction d'âge ni de

sexe. C'étoit pour venger tant de cruautés,
AN. de J. C. & enlever ce Royaume à ces maîtres barbares, que Sultan-Sélim envoya une armée choisie, sous le commandement de Sinan & de Kilidge-Pacha. Après des exploits héroïques & sans nombre, ces Généraux victorieux par-tout, ajoutèrent cette nouvelle conquête à tant d'autres qui illustroient déjà le règne du Sultan. Il périt dans cette guerre dix mille Musulmans, les uns dans les siéges, & les autres dans les divers combats que les deux partis se donnèrent. La dernière place qui se rendit, fut une nouvelle forteresse, presque inexpugnable, que les Chrétiens n'avoient achevée qu'après quarante-trois ans de travaux. Les Musulmans la prirent au bout de quarante-trois jours, & Sinan-Pacha la fit démolir de fond en comble, de même que les autres places fortes du Royaume de Tunis. Tant d'heureux succès firent naître à Sultan-Sélim l'envie de réunir l'Espagne à son Empire, & tout étoit déja prêt pour faire l'année suivante une descente en Andalousie, lorsque la mort l'empêcha d'exécuter ce projet. La reconstruction du temple de la Mecque, les denrées destinées chaque année aux pauvres des deux *saintes villes*, augmentées

tées de sept mille ardeps de bled (1), & plusieurs autres pieuses fondations de cette importance, semblent réclamer la miséricorde de Dieu en faveur de ce Prince, & nous n'avons aucun lieu de douter que son ame n'ait été reçue dans le paradis le plus élevé (2). AN. de J. C.

Gouverneurs de l'Égypte, sous le règne de Sultan Sélim II

SINAN-Pacha fut pourvu du Gouvernement de l'Egypte le treizième jour de Chaban de l'an 975, & le quitta le treizième de Dgemaziulewel de l'année suivante, pour aller reprendre le Yémen, qui depuis quelque-temps étoit entre les mains des Princes Arabes qui s'en étoient emparé par la voie de la révolte. Il conquit cette Province, soutenu des troupes des Beys de l'Egypte qu'il avoit forcés de le suivre dans cette expédition, où ils périrent tous, aussi-bien que Mahmoud-Pacha, Chef des rébelles du Yémen, que Sinan-Pacha tua de sa propre main. Les révoltés ayant été chassés, leur puissance terrassée, & cette Province remise sous 1567.

(1) L'ardep pèse 300 livres.
(2) Les Turcs prétendent qu'il y en a sept.

l'obéiſſance légitime, Koutby, fameux
An. de J. C. Auteur de ce temps-là, fit une relation détaillée de cette expédition, qu'il intitula le *foudre Ottoman, dompteur du Yémen*, livre écrit avec autant d'élégance que d'exactitude, & dont les phraſes ſont autant de perles rangées dans un bel ordre qui charme l'œil du Lecteur. Il renferme ſur-tout un petit Poëme qui mérite l'éloge de tous les connoiſſeurs.

Iskender-Pacha, après avoir ſuccédé à Sinan-Pacha le 4 de Dgemaziulaghir de
1569. l'an 978, & avoir gouverné l'Egypte deux ans & ſept mois, fut remplacé par ce Viſir, qui après la réduction du Yémen, fut de nouveau revêtu de ce Gouvernement, & en prit poſſeſ-
1570. ſion le premier de Sefar de l'an 979; ce fut alors qu'il éleva des monumens qui ont immortaliſé ſa charité & ſa piété dans l'Egypte, la Syrie & l'Anatolie même: il bâtit des Moſquées magnifiques, des oratoires, des couvens, des ports, des villes même; jamais Viſir ne l'a ſurpaſſé ni même égalé par d'auſſi grandes fondations. Son reſpect pour la religion lui donnoit une vénération infinie pour ceux qui en faiſoient l'ornement; auſſi ne manqua-t-il pas de viſiter pendant ſon ſéjour en Egypte

le tombeau du *Bienheureux Seid-Ahmed-Bedevy* (1), perſonnage dont la vie avoit été le modèle de la vertu la plus parfaite. Ce fut dans ce pélerinage qu'il apprit que Manſour-Bey-Iben-Bagdad, qui commandoit dans la Province de Manouſie, incapable par ſa jeuneſſe & ſa diſſipation de donner une attention ſérieuſe aux affaires de ſon gouvernement, en avoit abandonné le ſoin à une poignée de gens ſans mœurs qui diſpoſoient de tout, tandis qu'enſeveli dans la plus honteuſe débauche, & retiré dans le plus reculé de ſes appartemens, il retraçoit les débordemens du Grand-Viſir Siaouche-Pacha, dont il s'étoit fait un modèle, & qu'il avoit ſervi autrefois. Sinan-Pacha, craignant avec raiſon que la conduite de ce Bey n'entraînât la perte des deniers publics dont il étoit dépoſitaire, & la ré- AN. de J. C.

(1) C'eſt à Tenta, petite ville ſituée ſur le Delta, que repoſent les cendres de ce Santon. Elles ſont renfermées dans un tombeau magnifique entouré d'une baluſtrade d'argent, dont Aly-Bey l'a décoré. Ce tombeau eſt l'objet d'un pélerinage qui y attire beaucoup de monde, & occaſionne à Tenta deux célèbres foires qu'on y tient en deux différentes ſaiſons de l'année.

volte des peuples du Manoufie, le dé-
AN. de J. C. posséda de sa charge, & mit en sa place,
1571. le 13 de Zilkadé de cette année, Ilam-Bey-Ibnn-Bagdad, & empriſonna Manſour-Bey dans la tour du château du
1580. Caire, d'où il ne fut élargi que l'an 988, par Haſſan-Pacha-Khadoum, qui le rétablit dans le gouvernement de ſa Province. La priſon l'en avoit privé pendant dix ans; & par un événement ſingulier, il le poſſéda pendant un pareil nombre d'années, c'eſt-à-dire, deux ans avant ſa diſgrâce, & huit ans depuis ſon rétabliſſement, après leſquels Weis-Pacha lui donna un ſucceſſeur. Sinan-Pacha, après avoir adminiſtré cette ſeconde fois le Gouvernement général de l'Egypte pendant deux ans, fut appelé à la Porte, où il fut élevé
1573. le premier de Zelhidgé de l'an 981, au Grand-Viſirat.

Huſſein-Pacha le remplaça, & prit poſſeſſion de ce Gouvernement le 16 de Muharrem de la même année; il le conſerva juſqu'à la fin de Dgémaziulaghir de
1574. l'année 982. De ſon temps l'Egypte fut affligée d'une affreuſe famine (1), qui ré-

(1) Depuis cette époque ce fléau ne s'eſt point

duiſit ſes habitans à ſe nourrir de graines de lin ; fléau qui fut ſuivi d'un autre encore plus terrible, & qui en fit périr un grand nombre ; c'étoit une mort ſubite, dont les hommes, les femmes, les enfans même étoient frappés. Dans le temps qu'ils agiſſoient, on les voyoit, ſans aucun ſymptôme avant-coureur, tomber tout-à coup ſans vie. Cette mortalité dura long-temps.

SULTAN MURAD III.

MURAD ſuccéda à ſon père Sélim le 10 de Ramazan l'an 982. Ce Prince étoit vaillant, & le bonheur l'accompagna dans toutes ſes entrepriſes pendant un règne de vingt-un ans. Il ſe ſignala, à l'exemple de ſes ancêtres, par un grand nombre d'édifices publics & de fondations. Une des plus remarquables eſt le Couvent qu'il bâtit dans Médine, & la donation à perpétuité des revenus de pluſieurs villages

An de J. C. 1574.

ſait ſentir en Egypte. Il n'y a pas même eu de véritable diſette, mais ſeulement des récoltes moins exceſſivement abondantes les unes que les autres.

de l'Egypte aux habitans de cette ville (1).
AN. de J. C. Depuis ce tems on charge tous les ans à Suès, sur des navires destinés à cet usage, deux mille ardeps de grains recueillis dans ces villages, que l'on transporte à Jembou, d'où on les voiture par terre à Médine, où le partage s'en fait entre les Religieux de ce Couvent & le reste des habitans. Par une suite de cette fondation, l'Emir-Hadge de l'Egypte leur porte aussi tous les ans dix-sept bourses d'argent (2), dont il leur fait la distribution.

Les Chrétiens ayant déclaré la guerre à Sultan Murad, ce Prince mit sur pied une nombreuse armée, remporta sur eux de grands avantages, dont le détail trop long ne peut avoir place dans cet abrégé; il prit plusieurs villes fortes, & prouva partout *à ces infatigables ennemis la supériorité des armes Ottomanes.* Il mourut l'an
1593. 1003, le dix-sept de Dgemuziulaqhir, c'est-à-dire, vingt-un ans, neuf mois & six jours après son avénement au trône.

(1) C'est ce qu'on appelle les grands Vakoufs ou les Vakoufs Impériaux. J'ai déjà dit dans une note ce que c'étoit que les Vakoufs en général.

(2) La bourse d'argent, à Constantinople, est de 500 écus; mais au Caire elle est d'environ 625 écus.

Gouverneurs de l'Égypte ſous le règne de Sultan Murad III.

Khadoum-Meſſih-Pacha fut le premier. Il prit poſſeſſion de cette charge l'an 982, au commencement de la lune de Chewal. AN. de J. C. 1574.

Ce Viſir joignoit à une phyſionomie qui imprimoit le reſpect, une fermeté & une intégrité également rigides & incorruptibles. Il aimoit à répandre le ſang des rébelles & des malfaiteurs, en faiſoit faire une recherche ſévère dans tout le diſtrict de ſon gouvernement; & après avoir fait briſer par le bourreau les bras & les jambes de ceux qu'on lui amenoit, il les faiſoit expoſer dans les grands chemins, où une mort lente finiſſoit leur ſupplice. Ces exécutions fréquentes le firent ſurnommer le Briſeur-d'os. L'Egypte ſe vit bientôt purgée par ce moyen des brigands qui l'infeſtoient. Ceux qui eurent le bonheur de ſe dérober à la juſtice diſparurent, & le bon ordre, la ſûreté & la tranquillité publiques ſuccédèrent à tant de troubles. Les peuples ne craignant plus pour leurs perſonnes, ni pour leurs biens, virent avec joie la crainte de mal faire s'empa-

rer des cœurs des Kiachefs & autres per-
AN. de J. C. ſonnes en place qui les commandoient; la terreur du nom de ce Gouverneur devenir un frein à leurs extorſions & aux autres injuſtices qu'ils ne ceſſoient de commettre auparavant. Ce Viſir fit dreſſer dans la place de Romeilé, à Boulak & au vieux Caire, des fourches patibulaires, auxquelles étoient attachés des crocs deſtinés à y ſuſpendre les corps des malheureux qui oſeroient troubler le repos public. C'eſt ainſi que Meſſih-Pacha veilloit au bonheur des peuples par la deſtruction de ceux qui étoient capables de l'altérer; lorqu'il arriva un événement dont le récit fera connoître que les bons ne tremblolent pas moins devant lui que les méchans, & que perſonne n'oſoit lutter contre ſon deſpotiſme.

Le Cady-Muſtibeddin-el-Cahiri, Secrétaire du gouvernement en Egyyte, faiſant travailler aux fondemens d'une ſalle dont il vouloit embellir ſa maiſon du Caire, ſituée près de Babelſalahié, découvrit un appartement ſouterrein, très vaſte, au milieu duquel étoit un dôme d'une forme curieuſe, bâti à chaux & à ciment. Sous ce dôme on avoit placé un coffre

qui renfermoit une fiole de la capacité d'environ deux rottes d'huile (1), & trois autres vaſes de verre d'un plus grand volume. La curioſité l'ayant porté à ouvrir la fiole, il y trouva une matière graſſe & onctueuſe, dont il ne put deviner ni le nom, ni les propriétés. Pluſieurs de ſes amis, auxquels il fit part de cette découverte, n'ayant pu lui en donner les moindres éclairciſſemens, lui conſeilloient d'admettre dans ce ſecret le Cheikh-Sirieddin-el-Saig, le premier Médecin de l'Egypte. Celui-ci fut appelé, & ayant examiné attentivement la fiole & les vaſes, il connut bientôt, à l'aide de la ſcience des adeptes, dans laquelle il étoit très-verſé, la matière précieuſe qu'ils renfermoient; mais feignant le contraire, & prétextant que ſans le ſecours de ſes livres il ne pouvoit la connoître, & qu'il alloit les conſulter, il ſortit précipitamment, & courut informer Meſſih-Pacha qu'il avoit découvert un tréſor ineſtimable, & qu'il lui demandoit pour récompenſe de l'avis, une penſion viagère payable ſur les dé- AN. de J. C.

(1) Le rotte d'huile, en Egypte, pèſe 142 drachmes.

niers du Kharatche. Le Pacha la lui ayant
AN. de J. C. accordée, Sirieddin lui déclara que le Cady Muhieddin avoit trouvé dans les ruines d'un ſouterrein un vaſe rempli d'une compoſition chimique, dont une drachme ſuffiſoit pour tranſmuer un quintal d'étain, de plomb, ou de tout autre métal en or. Meſſih-Pacha à cette nouvelle manda Muhieddin, & lui ordonna de lui remettre ſur le champ la fiole qui contenoit cette miraculeuſe liqueur. Muhieddin la lui ayant préſentée, ce Viſir en fit l'ouverture en préſence d'une nombreuſe aſſemblée, compoſée des principaux Ulémas & des Grands de ſon Gouvernement; puis l'ayant refermée & ſcellée, il l'envoya au tréſor de Sultan Murad par un homme de confiance qu'il dépêcha à cet effet. Muhieddin, privé d'une choſe d'un ſi grand prix, vit ſans la moindre réſiſtance le Pacha en diſpoſer, & eut même la prudente politique de n'en point témoigner le moindre reſſentiment au Cheikh-Sirieddin ſon délateur, de crainte ſans doute de s'attirer celui du Pacha: telle étoit la terreur que ce Viſir imprimoit dans tous les eſprits.

Il fit bâtir dans le quartier de Carrafé, un Medreſſé & un Mauſolée dans

lequel il comptoit ſe faire inhumer ; mais l'Alcoran nous apprend que *l'homme ne ſait ni le profit qu'il doit faire le lendemain, ni quelle terre recevra ſon corps après ſa mort.* Meſſih-Pacha partit de l'Egypte l'an 988, le 12 de Djemaziulowel, après l'avoir gouvernée cinq ans ſept mois & demi. Un Poëte de ſon temps nous a laiſſé le quatrain ſuivant, qui fait alluſion à la dépoſition de ce Viſir, & à l'arrivée de Haſſan-Pacha, ſon ſucceſſeur. AN. de J. C. 1580.

« Que les qualités de Haſſan (1) puiſ-» ſent répondre à ſon nom ; que ſa pré-» ſence répande la joie dans les cœurs » & en baniſſe la triſteſſe. Ceux qui me » demandent un chronogramme ſur cet » événement, le trouveront dans ces » mots : *prenez Meſſih, & laiſſez-nous* » *Haſſan* » (2).

Haſſan-Pacha-Khadoum ne reſſembla

(1) Haſſan, en Arabe, ſignifie beau, bon.

(2) Les lettres qui compoſent les mots Arabes, dont ces mots ſoulignés ſont la traduction, donnent le nombre de 988 ; qui eſt celui de l'année de l'hégyre où Muſſih-Pacha fut remplacé par Haſſan-Pacha en Egypte.

AN. de J. C. pas à ſon prédéceſſeur du côté du déſintéreſſement; il aima l'argent, & fit revivre l'injuſtice pour en amaſſer. Les grands & les riches de l'Egypte furent les victimes de ſa cupidité; les Juifs & les Chrétiens ne furent pas moins l'objet de ſa tyrannie: il força les premiers de quitter le turban jaune, leur coëffure ordinaire, pour porter une tartour noir, (1) & contraignit les derniers à ſe coëffer d'un bonnet de cette couleur, au lieu d'un turban bleu qui les avoit diſtingués de tous les temps. Le ſeul bien que fit ce Viſir, fut d'orner Boulak d'un vekialé & d'une citerne, ſur laquelle il bâtit une école publique pour l'inſtruction des orphelins. Il avoit auſſi deſſein de détruire l'Arſenal, & d'élever ſur ſes ruines une Moſquée; mais il rencontra dans ce projet des obſtacles que ſon deſpotiſme ne put ſurmonter. Après avoir réſidé en Egypte deux ans, onze mois & dix-huit jours, il quitta cette place pour ſe rendre à Conſtantinople, où, après avoir eſſuyé bien des diſgraces

(1) Sorte de coëffure que portent encore aujourd'hui les Juifs.

& des mortifications, il fut, par un retour de fortune inespéré, mais peu durable, élevé à la dignité de Grand-Visir; mais ce ne fut que pour mourir peu de mois après ignominieusement, & chargé de la haine & du mépris public. AN. de J. C.

Ibrahim-Pacha, son successeur, fit son entrée au Caire le 14 de Rebiulaqhir de l'année 991; elle fut des plus magnifiques, & le peuple qui venoit d'être délivré d'un tyran, témoigna, par des acclamations réitérées, la joie qu'il avoit de voir un nouveau Gouverneur dont la réputation lui promettoit un sort plus heureux. Ce Visir étoit muni d'un ordre impérial qui lui enjoignoit de se saisir de la personne de Hassan-Pacha. Il en croyoit l'exécution aisée; mais ce dernier trompa sa vigilance, & lui échappa adroitement. Son Procureur fut cité en justice pour répondre en son nom aux chefs d'accusation qu'on produisoit contre lui. La vérité lui ferma la bouche, & il ne put infirmer les preuves multipliées que l'on donna des extorsions de ce Pacha. Ibrahim-Pacha ayant bientôt terminé cette enquête criminelle, résolut de faire la visite de son Gouvernement. Il com- 1583.

mença par le Said (1), où il alla voir
AN. de J. C. le puits des émeraudes, mine jadis ſi vantée; delà il alla examiner les pyramides dont la célébrité avoit excité ſa curioſité. Pluſieurs perſonnes qui entrèrent par ſon ordre dans la plus grande, lui rapportèrent qu'ils n'y avoient rien vu qui répondît à ce qu'en publioit la renommée (2). Il paſſa enſuite à Damiette, d'où il ſe tranſporta au Mahallet-el-Kubera; il y renverſa une Egliſe qui ſubſiſtoit encore, & fit bâtir ſur ſes ruines une Moſquée qu'il fit appeler Vezirié. Il viſita enſuite le tombeau du vénérable Saint-Thuikh-Ahmed-Bedevy, & retourna au Caire par le Mahallet el-Kubera. Son ſéjour dans cette Capitale ne fut que d'un an & dix-neuf jours,
1584. il la quitta dans l'année 992, pour ſe rendre à la ſublime Porte où il étoit appelé, & fut remplacé par Defterdar-Sinan-Pacha, le 13 de Chewal de la même année. Après deux ans & demi, on donna à celui-ci pour ſucceſſeur Weis-

(1) C'eſt la Haute-Egypte.

(2) Ils s'imaginoient ſans doute y trouver des tréſors.

Pacha. Dès qu'il apprit ſon arrivée, il quitta le Palais du Gouvernement, & alla ſe retirer à Choubra, près de Boulak, d'où il envoya au nouveau Gouverneur un cheval blanc, dont la beauté étoit relevée par un harnois couvert de pierreries : préſent digne de celui qui le faiſoit. Il étoit deſtiné à porter Weis-Pacha, & Sinan-Pacha ſe flattoit qu'il le monteroit pour ſe rendre de Boulak au Palais qu'on lui avoit préparé hors de la ville. Il fut trompé dans ſon attente ; Weis le reçut avec indifférence, & monta un cheval hongre de la même couleur, qu'il avoit acheté dans la Natolie, & qu'il avoit fait embarquer ſur ſon vaiſſeau. Sinan-Pacha lui-même ayant été de Choubra à ſa rencontre vers le coucher du ſoleil, en fut reçu avec froideur. La colère peinte ſur le viſage de Weis-Pacha ne lui faiſant rien préſager que de funeſte pour lui, il réſolut de ſe dérober par la fuite au coup qui le menaçoit, & l'on ne ſut ce qu'il étoit devenu que lorſqu'il fut arrivé dans la Natolie. Peu de temps après, s'étant rendu mépriſable par ſa conduite aux troupes qui l'avoient accompagné dans cet aſyle, elles ſe ſoulevèrent contre lui

AN. de J. C.

& le massacrèrent : événement inouï jusAN. de J. C. qu'alors, les soldats Egyptiens n'ayant jamais osé auparavant attenter à la personne des Visirs (1).

1585. Weis-Pacha entra en charge le treize de Dgemaziulaqhir, l'an 995 : la rivalité des milices Egyptiennes occasionna de son temps une guerre civile. Elles se livrèrent plusieurs combats, où il périt un grand nombre de soldats des deux partis ; c'est depuis ce tems que les Arabes ne peuvent être reçus dans ces Milices, ni être vêtus, ni armés comme ceux dont elles sont composées. On eut beaucoup de peine à appaiser ces dissentions domestiques. Quelques Historiens prétendent que ce feu avoit été allumé par Weis-Pacha lui-même ; mais ces conjectures ne sont appuyées nulle part d'aucune preuve qui puisse les convertir en certitude.

1586. L'an 996, le Dimanche quatrième de

(1) On a cependant vu plus haut qu'ils avoient répandu le sang du rebelle Ahmed-Pacha ; mais c'étoit d'après un ordre de la Porte, qui demandoit au Gouvernement d'Egypte la tête de ce Visir.

Rebiulewel, un tremblement de terre ſe fit ſentir dans toute l'Egypte vers l'heure de midi : ſes ſecouſſes durèrent une minute, & furent ſi violentes, que dans l'eſpace de dix ſecondes, des maiſons, de vaſtes édifices publics, des villes entières même en furent renverſées ; l'on voyoit ſortir des réſervoirs des bains & des moſquées, l'eau qu'ils renfermoient. Le fort Akabetaile (1) fut détruit de fond en comble, & les proviſions immenſes deſtinées pour la caravanne de la Mecque, dont il étoit l'entrepôt, devinrent la proie des Arabes du déſert. Des rochers entiers ſe détachèrent des montagnes qui ſont ſur le chemin de la Mecque : jamais ébranlement ſemblable ne ſe fit dans la nature. AN. de J. C.

» Le dernier jour approche : (dit à » ce ſujet un Poëte de ce temps-là) amende-toi, coupable mortel, & profite des » avis terribles que te donne la Toute-» puiſſance divine : la terre tremblante » t'avertit de trembler toi-même ».

(1) Ce fort a été rebâti. Il eſt ſitué ſur la route de la Mecque, au milieu du déſert, à environ 50 ou 60 lieues du Caire.

AN. de J. C. 1586. Ce phénomène épouvantable ſe renouvela le Jeudi 10 de Dgemaziulewel de la même année, au lever du ſoleil. Pendant le peu de temps qu'il dura, la partie de la montagne de Mokattan (1), qui regarde les jardins potagers, s'entrouvrit dans trois endroits, & il ſortit de chaque ouverture une quantité prodigieuſe d'eau blanche comme le lait & douceâtre, qui couloit avec une rapidité & une abondance ſi ſurprenantes, que les ſpectateurs s'écrièrent qu'il n'y avoit que la main d'un Dieu irrité qui pût opérer un pareil prodige.

Un autre fait arrivé ſous Weis-Pacha au Caire, ne ſurprendra guères moins le Lecteur. Le Cheikh-Huſſein-Dirmouny étoit débiteur au fiſc de trente mille dinars d'or (2) : forcé par le Pacha d'acquitter promptement ſa dette, il lui répondit qu'il n'avoit point d'argent comptant, mais qu'il poſſédoit une quantité de cannes de ſucre, dont la vente ſeroit ſuffiſante pour le liquider. Ce Viſir

(1) Cette montagne domine le château du Caire.

(2) C'eſt-à-dire, trente mille ſequins Vénitiens.

ne voyant nulle vraiſemblance dans une propoſition ſi chimérique en apparence, ne voulut point s'y prêter, & le fit mettre en priſon. Les amis du Cheikh-Huſſein, perſonnes de la première conſidération, & qui connoiſſoient la poſſibilité de ce que Huſſein avoit oſé avancer, demandèrent ſon élargiſſement au Pacha, ſous les conditions que ce débiteur du Gouvernement payeroit la ſomme de trente mille dinars dans le terme de trente jours. Weis-Pacha, toujours plus incrédule, & toujours plus importuné par leurs ſollicitations, leur dit: « Peut-on, » ſans que l'imagination ſe révolte, ſup- » poſer qu'une vente de cannes de ſucre, » quelque conſidérable qu'elle ſoit, puiſſe » procurer à cet homme une ſomme de » mille dinars par jour? » Oui, Seigneur, lui répondirent avec aſſurance les protecteurs de Huſſein, & nous eſpérons que par ce ſeul moyen il parviendra à s'acquitter de ce qu'il doit au fiſc dans l'eſpace du terme que nous vous demandons. Weis, gagné enfin par leurs prières & leurs promeſſes, le fit élargir, lui laiſſa la liberté d'agir ſous la garde du Tréſorier des Finances. Huſſein, ſans perdre de temps, donna, dès

AN. de J. C.

qu'il fut libre, ordre à ſes gens de faire
AN. de J. C. tranſporter ſes cannes de ſucre dans la grande plaine de Boulak, les vendit, & paya avant le terme preſcrit les trente mille dinars dont il étoit redevable au fiſc. Le Pacha lui ayant témoigné ſa joie & ſon étonnement de la promptitude de cette vente, tandis qu'il n'avoit pas même pu croire qu'il ſe fît chaque jour, dans le Caire & ſes environs, une conſommation de cannes de ſucre pour la valeur de mille dinars: Seigneur, lui dit Huſſein, qui vouloit augmenter ſa ſurpriſe, je ne ſuis pas le ſeul entrepreneur qui débite journellement au peuple cette denrée, & ce que je lui ai vendu n'eſt qu'une petite partie de la quantité dont il s'en pourvoit ailleurs.

Telle eſt l'abondance de l'Egypte & la richeſſe de ſes habitans, qui ſe ſont toujours diſtingués par un uſage également libéral & charitable de leurs biens. La canne de ſucre, au reſte, eſt un des tréſors que Dieu a donnés à ce Royaume. Son ſuc doux & agréable a de grandes propriétés. L'Imam Chafi, qui les connoiſſoit par expérience, avoit coutume de dire qu'elles l'avoient engagé à préférer le ſéjour du Caire à tout autre

Le ſucre non préparé (1) eſt d'une chaleur tempérée : on en tire une matière en conſiſtance de gomme, très-ſalutaire pour les maux des yeux, pectorale, diurétique, mais peu flatueuſe ; pour lui ôter cette défectuoſité, il faut dépouiller les cannes de leur première écorce, & les laver enſuite avec de l'eau chaude. AN. de J. C.

Il parut ſous Weis-Pacha une choſe fort curieuſe en Egypte, que l'on y conſerve encore, & que j'ai vérifiée de mes propres yeux. L'an 996, Emir-Seuleiman Ibnn-Ahmed, ſurnommé le muet, 1587. Circaſſien d'origine, & un des principaux Officiers de la Milice du Caire, ſe rendit au Mehkémé de Manouf, & montra aux gens de Loi aſſemblés, un grain de riz ſur lequel étoient gravés diſtinctement le Souret Gevſer, le Souret Aſir, & le Souret Akhles. Ces trois Chapitres de l'Alcoran y étoient précédés de ces mots : *Biſmillah-el-Rahman-el-Rahim*, & fermés par ceux-ci : Mehemed a écrit ces paroles l'an 994 de l'hégyre. Le Cadi, après l'avoir examiné curieuſement, en fit une deſcription détaillée, qu'il dreſſa

(1) En cannes

AN. de J. C. en forme de verbal, & l'authentiqua du témoignage des assistans. Celui de tous les habitans du Manoufié que la curiosité fait accourir encore tous les jours pour voir cette rare bagatelle, n'est pas d'un moindre poids pour constater son existence; pour moi, je l'ai examiné avec beaucoup d'attention, & ce qui m'a paru de plus surprenant, c'est la netteté des caractères, & leur juste proportion si bien observée dans un si petit espace. Le *Sin* (1) allongé du Bizmillah si souvent répété, la longueur des *Elifs*, l'étendue des *Kiafs* répandus dans les trois Chapitres de l'Alcoran, si remarquables & si artistement distribués, le nom du Graveur & la date en chiffres rouges, arrangés avec tant de grace, font de cette miniature un chef-d'œuvre. Revenons à Weis Pacha.

Ce Visir, après avoir gouverné l'Egypte pendant quatre ans, un mois & huit jours, mourut d'une attaque d'apoplexie, (2) au Caire, le 6 de Redgeb, l'an

(1) Le *sin*, l'*élif* & le *kiaf* sont des lettres de l'alphabet Arabe.

(2) Cette terrible maladie est très-rare en Egypte.

999, & fut enterré dans le Karrafé.

Hafiz-Ahmed-Pacha-Khadoum, le remplaça le 17 de Ramazan de la même année. Plein de vénération pour les gens de Loi, charitable envers les pauvres, habile dans les affaires du Gouvernement, il couronna tant de bonnes qualités par des fondations pieuſes. Il embellit Boulak d'un grand & d'un petit Vékialé (1), d'un marché, de pluſieurs maiſons deſtinées à ſervir de retraite aux pauvres familles, de Cafés & de Palais qu'il fit élever dans le quartier des Chantiers. Le grand Vékialé fut orné d'un petit oratoire placé ſur le bord du Nil, en faveur duquel il aſſigna des penſions à ceux qui étoient prépoſés pour le déſervir. Cet oratoire fait encore aujourd'hui l'honneur du Muſulmaniſme. Roſſette ſe reſſentit auſſi de la magnificence d'Ahmed-Pacha : ſes libéralités y élevèrent des vekialés, de vaſtes cafés, & des maiſons de retraite pour les pauvres. Les pélerins de la Mecque y eurent auſſi part :

AN. de J. C.

(1) Un Vékialé eſt un vaſte édifice quarré, deſtiné au logement des étrangers, marchands ou autres qui voyagent en Egypte, ou qui s'y établiſſent.

il fonda un Séhabet (1) pour ſoulager
AN. de J. C. dans leur voyage les pélerins indigens qui vont viſiter les *Saintes Villes*.

Lorſque ce Viſir quitta l'Egypte, il ſe rendit à Conſtantinople, où le Tout-puiſſant ne permit pas que ſon mérite fut long-temps ſans récompenſe. Le Sultan l'éleva peu de jours après ſon arrivée, au Grand-Viſiriat. Ce choix fut applaudi par les peuples, qui ne ceſſèrent d'avoir lieu de faire l'éloge de ſon miniſtère. Quelque temps après ce grand homme demanda ſa retraite, & alla avec la permiſſion de ſa Hauteſſe faire le pélerinage de la Mecque. Il ſe rendit dans cette vue par mer en Egypte, où les Grands de ce Royaume vinrent à ſa rencontre, & le comblèrent d'honneurs & de préſens. De retour de ce voyage, il alla viſiter le tombeau d'Abraham à Jéruſalem, d'où il ſe retira dans la Natolie : il y finit tranquillement ſes jours. Ce Viſir avoit gouverné l'Egypte pendant trois ans, deux mois & dix jours,
1594. y ayant réſidé juſqu'à l'année 1003.

(1) Le Séhabet eſt un legs dont le revenu eſt employé à fournir annuellement aux pauvres qui font le pélerinage de la Mecque, les chameaux, les proviſions, & en général tout ce qui eſt néceſſaire pour ce voyage.

SULTAN

SULTAN MÉHÉMED III.

SULTAN-MÉHÉMED, fils de Sultan Murad, fut élevé à l'Empire l'an 1003, le vendredi 17 de Dgemaziulaqhir. Les Poëtes célébrèrent à l'envi ſon avénement au trône. Je me contenterai de rapporter deux quatrains qui ſe firent à cette occaſion. AN. de J. C. 1594.

Premier Quatrain.

« Murad eſt l'ornement des cieux ; » Méhémed, ſon fils, eſt celui du trône » ſur lequel il eſt monté : il nous retrace » les vertus du Héros auquel il ſuccéde. » Oui, l'on doit s'écrier : Méhémed gou- » verne aujourd'hui en père un Empire » que Murad chériſſoit comme ſes » yeux (1) ».

Second Quatrain.

« L'élévation de Méhémed a fait tré-

(1) La poëſie de ce Quatrain & du ſuivant eſt très-élégante dans le Turc ; c'eſt à regret que je me vois dans l'impoſſibilité d'en rendre les beautés dans ma Traduction.

AN. de J. C. » ſaillir de joie tous les peuples de la » domination Ottomane ; l'allégreſſe diſ- » ſipe devant elle le chagrin, & l'on » bénit l'heureux deſtin d'avoir un Sul- » tan qui eſt la gloire de ſon Empire ».

Immédiatement après ſon élévation, il fit mourir dix-ſept de ſes frères. Après ce maſſacre, que la politique lui dictoit, il alla ſe mettre à la tête de l'armée Ottomane qui étoit en Hongrie, & fut attaqué pluſieurs fois par *les Infidèles* avec avantage ; mais la campagne ſuivante, ayant renouvellé ſes troupes & fait de grands préparatifs, il tomba ſur l'ennemi, le mit en déroute, & lui prit la ville d'Egra. Cette victoire fut célébrée par un Poëte chronographe en ces termes.

Les Proſélites de l'Iſlamiſme ont défait les Nazaréens : victoire qui les immortaliſe. La combinaiſon des lettres qui compoſent les mots de ce dernier vers, donne le nombre de 1005 : c'eſt l'année où Sultan Méhémed vit ſi heureuſement proſpérer ſes armes. J'ennuierois mes Lecteurs ſi je rapportois tout ce que les Poëtes Turcs & Perſans ont dit à ce ſujet. Ce Prince alla jouir de ſon triomphe à Conſtantinople, & augmenta, en

reconnoiſſance de tant de ſuccès, la do- AN. de J. C.
nation de grains qu'avoient faite ſes pré-
déceſſeurs aux habitans de la Mecque,
annexant aux Vakoufs (1) déjà établis,
pluſieurs villages pour ſubvenir à cette
augmentation & à leur tranſport.

Sous ſon règne les mécontens répandus dans les pays circonvoiſins d'Alep, ne ceſsèrent de ſuſciter des troubles dans le Gouvernement. Djan-Polad, leur Chef, oſa prétendre à l'Empire, mit à feu & à ſang Hams (2), Hama & Damas. Sultan Méhémed voulant arrêter ce débordement dans ſon principe, ſe préparoit à les châtier, lorſqu'une trop prompte mort l'enleva de ce monde le 7 de Redgeb de l'an 1012, après un 1603.
règne de neuf ans & dix jours.

Gouverneurs de l'Égypte ſous le règne de Sultan Méhémed.

Le premier fut Kurd-Pacha, homme mou, voluptueux, incapable de la

(1) J'ai déjà donné, dans l'article de Sélim I, une définition des Vakoufs. J'ajouterai que plus d'un tiers des terres de l'Egypte eſt vakouf.

(2) C'eſt l'ancienne Emeſe.

moindre application aux affaires, & de
AN. de J. C. profiter de l'occaſion qu'il avoit dans ce Gouvernement de s'enrichir. Il en prit
1594. poſſeſſion l'an 1003, le 13 de Ramazan. On raconte de lui ce trait ſingulier.

Etant aſſis un jour dans le kiochk le plus élevé de ſon Palais, il apperçut dans le quartier d'Arab-Hiſſar, un Arabe qui, peu délicat ſur le choix, faiſoit d'une ânesſe l'inſtrument de ſes plaiſirs. Ce crime, qui eût pénétré d'horreur tout autre que Kurd-Pacha, fit ſur ce Viſir dépravé un effet tout contraire : il éclata d'un rire ſi exceſſif, qu'il tomba preſque pamé ſur ſon ſopha ; puis appelant deux de ſes gens : vous voyez, leur dit-il, l'attitude plaiſante de cet homme ; je ne veux point cependant que vous lui faſſiez le moindre mal ; courez ſeulement vers lui, & engagez-le par de bonnes manières à venir ſe préſenter devant moi. Les deux domeſtiques du Pacha s'étant rendus à Arab-Hiſſar, s'approchèrent avec indifférence de cet homme, & feignant d'ignorer le chemin qui mène au Château, le prièrent de les y conduire, & lui donnèrent quelques pièces d'argent pour reconnoître, lui diſoient-ils, la peine qu'il alloit prendre. L'Arabe ſans

méfiance prend l'argent & marche avec eux juſqu'à la porte du château, où étant arrivés, ils lui avouèrent qu'ils avoient ordre de le mener à ce Gouverneur, & lui promirent qu'il n'en ſeroit point maltraité. L'effroi ſaiſit ce miſérable; mais réfléchiſſant qu'il tenteroit inutilement de leur échapper par la fuite, il obéit, & les ſuivit tout tremblant chez ce Viſir. D'où es-tu, lui demanda Kurd-Pacha, lorſqu'il fut en ſa préſence? Seigneur, lui répondit-il, je ſuis du quartier d'Arab-Hiſſar. Es-tu libre ou marié? Parle-moi ſans détour ajouta le Pacha. Je n'ai jamais pris femme, Seigneur, reprit l'Arabe, j'en jure par le Dieu vivant. Eh bien, dit ce Viſir, le crime que tu as commis ſous mes yeux eſt pardonnable. Ah, Seigneur! s'écria ce miſérable en ſe jetant aux pieds du Pacha, & reſtant immobile la tête contre terre ... La honte l'empêcha de proférer d'autres paroles. Relève-toi, lui dit le Pacha avec bonté; & ayant fait appeler une de ſes eſclaves blanches: Je te fais ce préſent (1), ajouta-t-il, en la

AN. de J. C.

(1) Ces préſens ſont aſſez fréquens chez les

lui montrant, épouſe-la dès aujourd'hui,
AN. de J. C. & quitte déſormais tes habitudes infâmes. Oui, Seigneur, répondit ingénuement l'Arabe, confus de honte & de reconnoiſſance; je promets à votre Excellence de faire déſormais divorce avec les quadrupèdes : paroles qui excitèrent de nouveau le rire de Kurd-Pacha, & attirèrent de ſa part à l'Arabe un don de cent dinars d'or, & un taïn journalier, qui pourvut le reſte de ſa vie à ſa ſubſiſtance & même à la nourriture de ſes bêtes de charge. Ainſi congédié, il ſe retira avec ſon eſclave & ſon argent, béniſſant la main bienfaiſante qui l'avoit rendu ſi heureux.

Kurd-Pacha quitta l'Egypte le 17 de
1595. Redgeb de l'an 1004, après y avoir réſidé dix mois & dix jours. Dans cette même année moururent Cheikh-Méhé-

---

Turcs. Souvent l'eſclave d'un Grand paſſe de ſes bras dans ceux d'un Officier de ſa Maiſon auquel il en fait un cadeau. Ce Grand la dote & l'envoie, avec un riche trouſſeau, chez cet Officier qui, bien loin d'avoir la délicateſſe de la refuſer, la reçoit avec reconnoiſſance. Ces eſclaves blanches ſont la plupart Géorgiennes ou Circaſſiennes.

med el-Ramlu, Mufti des Chafis, & Cheickh Aly-el-Koudſi, Mufti des Ha- AN. de J. C.
nifis. Un des beaux eſprits de ce temps leur fit cette épitaphe.

» Lorſque la mort enleva Ramlu, ce » ſavant écrivain du parti Chafien, & » Koudſi, cet héritier des ſublimes connoiſ- » ſances des amis du Prophéte & de leur » diſciple, je me ſuis écrié : nous avons » perdu Abou-Jouſſef (1) & Rafié (2) ! »

Le nom d'Abou-Jouſſef me rapelle une anecdote ſingulière que l'on rapporte de lui. Le Calife Aaroun-el-Réchid entrant un jour, à l'heure de midi, dans ſon Harem (3), pour prendre un peu de repos, apperçut ſur ſon lit quelques gouttes d'une matière qui reſſembloit au ſperme humain. Surpris, frémiſſant, hors de lui-même, il fait venir Zubeidéh, ſon épouſe, & jetant ſur elle un regard que la colère altéroit : voyez, lui dit-il, ce que je viens de

(1) Abou-Jouſſef eſt le plus fameux perſonnage de la ſecte Hanbelite.

(2) Rafié eſt le plus ſavant homme de la ſecte Chafiene.

(3) C'eſt l'appartement des femmes.

trouver ſur le lit de votre époux. Chef
AN. de J. C. des vrais Croyans, lui répondit Zubeidéh, auſſi étonnée que lui, on ne ſauroit douter que ce ne ſoit.... Eh bien, lui dit Aaroun-el Réchid, en l'interrompant, je veux que vous ne me déguiſiez point la vérité, & que vous me diſiez avec ingénuité quel eſt le cas qui a occaſionné une choſe ſi extraordinaire. Pour moi, Seigneur, répartit Zubeidéh, Dieu ſeul le ſait, j'en jure par lui, je ſuis innocente de ce que vos ſoupçons injurieux m'imputent. Le Calife, dont cette réponſe ne tranquilliſoit pas entièrement la jalouſie, réſolut de conſulter là-deſſus le vénérable Abou-Jouſſef. Il ordonna à Zubeidéh de ſe placer derrière un rideau, & faiſant venir enſuite ce Cheikh dans le même appartement, il lui dit qu'il l'établiſſoit juge d'un procès qu'il avoit avec ſon épouſe, & lui en montra le ſujet, qui ſembloit vérifier ſes alarmes & la condamner. Abou-Jouſſef, après avoir examiné long-temps & avec une grande attention ce qui ſembloit une preuve évidente de l'infidélité de Zubeidéh, leva tout-à-coup les yeux vers le plafond de l'appartement, & y apperçut une chauve-ſouris. Raſſurez-vous,

Chef des vrais Croyans, s'écria-t-il auſſi-tôt, avec joie, en ſe tournant vers Aaroun-el-Réchid, Zubeidéh n'eſt point coupable. Le ſperme de la chauve-ſouris eſt ſemblable au ſperme-humain. Cet oiſeau perché perpendiculairement ſur votre lit y a laiſſé tomber cette matière qui fait naître vos ſoupçons. Je vais achever de les détruire par la conviction ; en même temps il prit une branche de palmier qui ſe trouvoit dans un coin de l'appartement (1), s'en ſervit pour chaſſer la chauve-ſouris, qui en quittant le lieu où elle s'étoit arrêtée, laiſſa tomber ſur le lit du Calife une matière ſemblable à celle qu'il y avoit trouvée. Il n'en fallut pas davantage pour tranquilliſer l'eſprit d'Aaroun ; il reconnut hautement l'innocence de Zubeidéh. Celle-ci ne pouvant alors ſe contenir, éclata en cris d'allégreſſe derrière le rideau ; & après avoir envoyé une ſomme d'argent à Abou-Jouſſef en reconnoiſſance de la juſtification qu'elle lui devoit, elle lui dit elle-mê-

AN. de J. C.

(1) On ſe ſert en Egypte & en Syrie des branches de palmier garnies de leurs feuilles, pour ôter la pouſſière des plafonds.

me : Je vous ai préparé deux plats de
AN. de J. C. confitures, l'un de ferrouzé & l'autre de palouzé (1); je voudrois ſavoir lequel eſt le plus de votre goût. Princeſſe, répondit Abou-Jouſſef, notre religion ne nous permet pas de nous décider ſur ce que nous ne voyons pas. Zubeidéh ſourit à cette réponſe, & lui envoya les deux plats. Le Cheikh mangea abondamment de l'un & de l'autre. Vous pouvez à préſent décider, lui dit la Princeſſe, en bonne humeur : en vérité, répartit galamment Abou-Jouſſef, ils ſont ſi excellens tous les deux, que je le puis moins que jamais. Cette répartie fit rire le Calife, qui joignit de nouveaux préſens à ceux de Zubeidéh, & congédia Abou-Jouſſef avec toutes les marques de la plus grande vénération.

1595. Le 13 de Chewal de l'année 1004, Chérif-Méhémed-Pacha ſuccéda à Kurd-Pacha. C'étoit un Viſir qui joignoit à des traits mâles & impoſans, un courage

(1) Le palouzé eſt une gelée de riz, & le ferrouzé une gelée d'amandes, ou autres fruits, à laquelle on a donné une couleur de bleu turquin. Ces deux mets ſont ordinairement préparés à l'ambre ou à l'eau roſe, & extrêmement épicés.

& une prudence qui ſembloient le mettre au-deſſus des événemens. Il ſignala ſon arrivée par le ſupplice de Keuſſé-Haſſan-Chahird & d'Ahmed-Muſulmani, accuſés & convaincus d'avoir malverſé dans le maniement des finances & l'adminiſtration des munitions de l'Egypte. Ils furent étranglés l'un & l'autre par ſon ordre. Un Poëte de ce temps-là fait mention de cette cataſtrophe en ces termes : AN. de J.

« La Juſtice divine a éclaté contre les » ennemis des gens de bien ; les traîtres » Keuſſé-Haſſan & Muſulmani, ont fini » leurs jours au gibet ».

Méhémed-Pacha, non-content d'avoir répandu le ſang coupable, vouloit encore ſe défaire ſecrètement de quelques perſonnages accrédités dans le Caire, & dont la puiſſance ſans doute lui faiſoit ombrage ; mais ſes deſſeins ayant été reconnus, & ayant même occaſionnés quelques ſoulèvemens, il eut la mortification de ſe voir forcé de les abandonner. « C'eſt ainſi, dit le Poëte, que » l'homme s'écrie témérairement : je » veux illuſtrer mes jours par une ac» tion dont les ſiècles paſſés ne don-

» nent point d'exemples ; mais qui ſe
AN. de J. C. » peut flatter de voir réuſſir tous ſes pro-
» jets ? & les vents contraires & obſtinés
» ne rendent-ils pas ſouvent inutile la
» ſcience du plus habile Pilote ? »

Ce Viſir s'étant propoſé ſur ces entrefaites de ſortir du Château & d'aller camper dans la plaine, des perſonnes ſages tentèrent inutilement de l'en détourner. Il ne les écouta pas, & abandonnant à la Providence l'iſſue de cette démarche, il fit ſonner le boute-ſelle & partit. Il eut bientôt lieu de s'en repentir ; ayant été contraint par tous les corps de Milices qui s'étoient mis ſous les armes, de rentrer dans la ville avec le peu de troupes qui lui reſtoient ; car les Seimens (1) & la plupart de ſes gens avoient pris la fuite à la vue de ces mêmes corps de Milices réunis dont le grand nombre les effrayoit. Ceux-ci arrivés à la place de Romeilés, ſe rendirent au Médreſſé de Sultan-Haſſan (2),

(1) Les Seimens ſont Janiſſaires, & ont un chef particulier ; mais ce chef relève du grand Janiſſaire Aga de Conſtantinople.

(2) C'eſt une des plus belles & des plus ancien-

& y citèrent en juſtice Méhémed-Pacha, qui feignant de déférer avec reſpect à cet ajournement, ſembloit s'avancer pour s'y rendre, lorſque tout-à-coup, pouſſant ſon cheval à toute bride vers la porte du château, il y entra & la fit fermer ſur les corps de Milices, qui, furieux d'être la dupe de cette ruſe, ſe jetèrent ſur pluſieurs créatures du Pacha qui n'avoient pas oſé le ſuivre, & les maſſacrèrent. Cet événement porta coup à l'autorité de ce Gouverneur, qui depuis ce temps ſe tint retranché dans le château, & n'eut plus que très-peu de part à la direction des affaires du Gouvernement de l'Egypte. Il en fut dépoſſédé peu de temps après, & en partit le 15 de Zilhidgé de l'année 1006, après l'avoir adminiſtré deux ans, deux mois & trois jours. AN. de J. C. 1597.

Son ſéjour au Caire eſt mémorable par le renouvellement qu'il fit à ſes dépens des cloiſons de la célèbre Moſquée Djamielazhar (1), qui n'étoient formées

nes Moſquées du Caire. Son portail eſt d'une architecture hardie & majeſtueuſe, mais un peu différente de la nôtre. Je ne ſais pourquoi aucun voyageur n'en a donné le deſſin.

(1) Cette Moſquée eſt annexée à un vaſte Col-

jadis que par de ſimples nattes, auxquel-
AN. de J. C. les il ſubſtitua des bois de charpente. Il rétablit auſſi les plafonds de ce vaſte édifice, & en releva la beauté par une peinture verte, dont il décora également les cloiſons. Il créa une rente, applicable à l'achat annuel des lentilles néceſſaires pour la nourriture des pauvres innombrables qui ſont logés & entretenus dans le cloître immenſe de cette Moſquée. Cette fondation ſubſiſte encore aujourd'hui ſans aucune altération (1). Sa charité envers les pauvres étoit ſi grande, que pluſieurs Poëtes en ont fait le ſujet de leurs ouvrages. Il ſortit du Caire avec pompe, coëffé d'un turban

---

lége où les perſonnes deſtinées à être Gens de Loix vont étudier le Droit civil & canonique, la Théologie, &c. Il y a dans cette eſpèce d'Univerſité des Profeſſeurs qui y enſeignent auſſi les Mathématiques, la Logique d'Ariſtote, l'Aſtronomie, & ſur-tout l'Aſtrologie judiciaire, pour laquelle tous les Orientaux ont encore la crédulité la plus aveugle.

(1) Cette fondation remonte plus haut, comme je l'ai dit dans un autre Ouvrage. Méhémed-Pacha ſans doute l'augmenta, ou établit ſeulement, peut-être dans une meilleure forme, l'adminiſtration des revenus qui y ſont appliqués.

verd (1), & ayant à ſa ſuite les troupes qui étoient à ſa ſolde. Arrivé à peine à Conſtantinople, le Sultan l'envoya commander en Perſe, où dans un combat il fut fait priſonnier, & mourut peu de temps après. AN. de J. C.

Hidir-Pacha le remplaça en Egypte le 19 de Zilhidgé de l'an 1006, & gouverna pendant trois ans & vingt-cinq jours, c'eſt-à-dire, juſqu'au 15 de Muharrem de l'année 1010. Il eut à eſſuyer, comme ſon ſucceſſeur, l'indocilité des Milices, qui firent mourir ſon Kiahia & ſon interprête, qu'elles accuſoient de manœuvres contraires au bien public. Elles ne s'en tinrent pas-là, elles firent périr encore pluſieurs Officiers conſidérables du Gouvernement. 1597. 1601.

Aly-Pacha, ſurnommé le tigre, lui ſuccéda ſur ces entrefaites. Il entra au Caire le 9 de Sefar de l'an 1010; c'étoit un Seigneur brave, généreux, mais ſanguinaire. A peine eut-il mis le pied en Egypte, que ſur diverſes accuſations intentées contre le corps des Kiachefs,

(1) Privilége excluſif en faveur de ceux qui ſe diſent de la famille de Mahomet.

& ſur-tout contre Bevriz, Kiachef du
AN. de J. C. Manoufié, il fit comparoître ce dernier, & ſans l'écouter le condamna à mort ſur le champ. Emir-Méhémed-Nedgar, qui commandoit dans le Hararié, eut le même ſort : il fut la victime des plaintes que portèrent contre lui les habitans du village de Kefalhafra, lieu de ſon ſupplice. Cet acte de ſévérité épouvanta tellement les Commandans Kiachefs & autres perſonnes en place qui devoient ſe trouver ſur ſon paſſage, qu'ils prirent tous la fuite. Aly-Pacha, déjà redouté & abſolu, fit ſon entrée au Caire, où le peuple informé par ces exemples de ſon penchant à répandre le ſang, le ſurnomma le Tigre. Peu de jours après ſon arrivée en cette Capitale, il fit ſuſpendre un arc ſur la porte de Zuveileh, ſituée dans le lieu deſtiné à l'exercice de cette arme, & y attacha un billet ſur lequel étoient écrites ces paroles : *Quiconque pourra tendre cet arc, recevra une grande récompenſe.* Bien des gens lurent ce billet; mais aucun n'oſa tenter de bander l'arc. Il reſta long-temps à la même place, comme un talifman que perſonne n'avoit la hardieſſe de toucher. L'objet d'Aly-Pacha étoit de faire ſervir

l'expoſition de cette arme à des deſſeins cruels, dont la connoiſſance ne nous eſt pas parvenue, & que nous ſavons ſeulement, par les Hiſtoriens de ce temps-là, qu'il fut dans l'impoſſibilité d'exécuter. C'eſt à ces deſſeins que font alluſion deux vers d'Ibnn-Seyd-el-Muharrebi. AN. de J. C.

« Que n'a-t on pas à craindre, (dit il) » du regard ténébreux du mal intentionné ! » Il vaudroit mieux pour lui qu'il fût » privé de la vue ».

Ce Viſir, pendant ſon ſéjour en Egypte, alla viſiter le tombeau du Cheich-Ahmed-Bedevy dans le village de Tenta, & fit de grandes aumônes aux pauvres de ce lieu. Ayant voulu retourner enſuite au Caire, les corps de Milices s'y oppoſèrent. La Cavalerie & l'Infanterie, rangées en bon ordre, & armées de lances, de javelots & des autres armes qui leur ſont propres, s'avancèrent & lui firent pluſieurs demandes, qu'il n'avoit jamais voulu écouter juſqu'alors, mais que le moment critique où il ſe trouvoit vis-à-vis tant de forces réunies, lui fit accorder. Il n'en falloit pas davantage pour calmer les troupes, qui ſur le champ ſe retirèrent & laiſsèrent pai-

siblement rentrer Aly-Pacha dans le châ-
AN. de J. C. teau du Caire. Mais ce Gouverneur, toujours despotique jusqu'alors, consterné de l'affront qu'il venoit de recevoir, en tomba malade, & demanda son rappel à la Porte, qui le lui accorda le 12 de Rebriulaqhir. C'est ce Visir qui introduisit en Egypte l'usage de fumer; usage nuisible à la santé, qui dessèche & énerve le corps. Malgré sa sévérité, quelquefois cruelle, on ne sauroit s'empêcher de rendre justice à son intégrité, à sa capacité dans les affaires, & à la science des détails qu'il possédoit parfaitement. Pendant son gouvernement, l'Egypte fut affligée de deux grands fléaux: une famine si horrible la désola, qu'elle fit monter le prix du *Veibé* de bled, à quarante médins (1), somme exorbitante alors pour l'achat de cette quantité de denrée. Une affreuse peste vint mettre le comble à ce désastre. On raconte qu'elle faisoit des ravages si grands & si prompts, que les habitans de l'Egypte avoient la précaution de porter à leur

(1) Le médin vaut environ six liards de notre monnoie.

col un écriteau, en gros caractères, qui apprenoit leur nom, leur demeure & leur qualité, afin que venant à mourir ſubitement dans les rues ou dans les chemins, ce qui n'arrivoit que trop fréquemment, on pût connoître qui ils étoient. AN. de J. C.

Aly-Pacha avoit gouverné l'Egypte deux ans, ſix mois & vingt jours. A peine fut-il de retour à Conſtantinople que le Sultan le revêtit du Grand Viſiriat, au contentement des peuples de cette Capitale de l'Empire, qui connoiſſoient ſes talens pour le miniſtère. Peu de temps après étant allé ſe mettre à la tête de l'armée qui étoit en Hongrie, il y eut de nouvelles atteintes de la maladie que lui avoit cauſée les chagrins qu'il avoit eſſuyés au Caire, & qui mirent fin à ſes jours. Piri-Beg lui avoit ſuccédé par *interim* dans le Gouvernement de l'Egypte, en qualité de Kaïmakam (1). La Porte l'avoit honoré de cette importante commiſſion à la re-

(1) C'eſt-à-dire, Lieutenant du Grand-Seigneur. Dans les autres Provinces de l'Empire Ottoman, ceux qui les gouvernent en l'abſence des Pachas, n'ont que le titre de Muſſellein.

AN. de J. C. commandation d'Aly-Pacha. Il en jouit peu de temps, la mort l'ayant enlevé de ce monde le mardi 16 de la lune de Cha-
1603. ban de l'an 1012. Sa place fut remplie par Oſman-Beg-Cheikelbeled (1), Seigneur d'un rang diſtingué & d'un mérite éminent, doux, juſte, ayant d'ailleurs un talent ſupérieur pour la verſification. On dit qu'il joignit beaucoup de vers de ſa compoſition à ceux du Bourdé. Je m'étends avec plaiſir ſur l'éloge d'un perſonnage doué de ſi grandes qualités, & mon cœur, ma langue & ma plume ſemblent ſe diſputer le plaiſir de faire ſon panégyrique. Parmi tant de traits qui parlent à ſon avantage, je me contenterai de citer ces deux-ci qui le caractériſent ſuffiſamment.

Lorſqu'il n'étoit encore que Bey de Girgé (2), un mendiant s'approchant un jour de lui, s'écria : « Ce que Dieu me » deſtine me ſera donné par Oſman, » & le ſuivit en répétant continuellement ces mots juſqu'à la porte de ſon palais, où Oſman-Beg étant deſcendu de cheval, fut de nouveau abordé par ce miſérable

(1) C'eſt le Bey Commandant général de l'Egypte.

(2) Capitale de la Haute-Egypte.

qui, s'avançant vers lui, lui redit encore plusieurs fois les mêmes paroles. Elles firent impression sur ce cœur charitable. Il appelle son Secrétaire, & lui ordonne d'écrire à l'instant, en faveur du mendiant, une assignation de mille médins sur son Trésorier. Il attendoit debout qu'elle fût dressée, lorsque son Secrétaire la lui ayant remise, il y lut avec étonnement au lieu de cette somme celle de mille piastres (1) du Caire, c'est-à-dire, trente mille médins. Pourquoi, lui dit-il avec quelque surprise, avez-vous fait une erreur si considérable? Seigneur, lui répondit le Secrétaire, je n'ai écrit que ce que vous avez ordonné. Eh bien soit, reprit le Bey après quelques momens de silence, & du ton d'un homme à qui quelque mystère venoit d'être révélé, je reconnois ici la main de Dieu. Oui, c'est lui qui a réglé ce don, & nous ne sommes que les foibles instrumens de ses volontés. Qu'on paie la somme de mille piastres au plus tôt à cet hom-

AN. de J. C.

(1) Il y a dans le commerce du Caire des piastres imaginaires de 30, 40 & 70 médins. Les négocians s'en servent dans l'achat ou la vente de certaines marchandises pour lesquelles on ne peut stipuler qu'en cette monnoie de calcul.

me. A ces mots il apposa son cachet sur
AN. de J. C. l'assignation, & la remit au mendiant qui se retira en souhaitant que la terre possédât toujours des Osman-Beys.

L'autre trait est relatif aux talens de ce Bey pour la poésie. Il avoit acheté un esclave d'une grande beauté, & l'avoit fait élever avec soin. Ce jeune enfant devenu grand, & confondu désormais avec les autres esclaves de son âge, ayant été longtemps sans paroître devant son maître, Osman-Bey s'en ressouvint un jour; &, ayant commandé au Hazinédar (1) de le lui amener, il ne l'eut pas plutôt apperçu qu'il fit cet impromptu en s'adressant à lui :

« Jeune homme, dont un léger duvet » orne les joues vermeilles ; toi dont » la vue altère la tranquillité de mon cœur, » te comparerai-je au myrthe ou à la rose, » au musc ou à l'assemblage des plus suaves parfums, à la violette ou aux charmes d'une longue chevelure négligemment flottante sur le cou d'une belle, à » l'émeraude ou à la fourmi qui semble

(1) C'est le Trésorier & la seconde personne de la Maison d'un Bey.

» orner la terre ſur laquelle elle ram-
» pe (1) ? »

AN. de J. C.

Il a compoſé d'autres poéſies, dont l'énumération ne peut tenir place dans cet Abrégé. Tel étoit celui que le Divan de l'Egypte avoit élu unanimement pour ſuccéder à Piri-Beg, dans la charge de Kaimakam, juſqu'à ce que la Porte eut diſpoſé du Gouvernement de ce Royaume. Il y commanda en cette qualité pendant trois mois & vingt jours avec la réputation d'un homme ſage & habile, ſoutenant ſon rang avec dignité, ſe faiſant craindre & reſpecter par-tout, & méritant des louanges pour ſa fermeté & ſa juſtice, que l'on n'admiroit pas moins que ſa ſcience & ſon écriture qui auroit fait honneur à un Ecrivain de profeſſion.

(1) On trouve beaucoup de poëſies dans ce genre chez les Turcs. Ce goût que la Nature & nos mœurs réprouvent, eſt très-commun chez eux.

SULTAN AHMED I.

SULTAN-AHMED, fils de Sultan Méhé-
AN. de J. C. med, monta ſur le Trône à l'âge de dix-
1603. huit ans, le 3 de Redgeb de l'an 1012. Il joignoit à des traits majeſtueux une force ſurprenante & rare dans une perſonne de ſon rang, un courage qui lui faiſoit tenter & conduire avec ardeur les entrepriſes les plus dangereuſes, & une réputation acquiſe par mille belles actions qui l'ont mis au rang des plus grands Princes. Il n'épargnoit pas le ſang de ſes Miniſtres. Vingt-quatre Grands Viſirs furent étranglés pendant le cours de ſon règne. Le célèbre Raſſouh-Pacha fut du nombre. Ce Viſir, énorgueilli du crédit que lui donnoit auprès de Sa Hauteſſe le miniſtère ſuprême, augmenta ſa Maiſon d'une ſi nombreuſe quantité d'Officiers & d'eſclaves, que, lorſqu'il paroiſſoit en public, ſon cortége reſſembloit plutôt à celui d'un Souverain qu'à celui d'un ſujet. Cet excès de ſomptuoſité donna de juſtes ombrages au Sultan. Les plaiſirs d'un ſonge agréable ne nous laiſſent à notre réveil qu'une fauſ-

ſeté

ſet chagrinante. Tel fut le ſort de Naſſouh-Pacha. Sa grandeur s'évanouit, & il diſparut de ce monde, où Dieu ſeul eſt éternel. AN. de J. C.

La colère de Sultan-Ahmed ſe fit ſentir auſſi aux Perſans & aux autres hétérodoxes de la Loi Muſulmane qui ſe trouvoient répandus dans les Provinces de l'Empire Ottoman. Il en purgea ſes Etats en les faiſant tous paſſer au fil de l'épée. Après cette expédition dans l'intérieur de ſon Royaume, il marcha vers Alep, la reprit ſur Ibn-Djan-Boulad & le fit priſonnier. Il envoya enſuite Aly-Pacha-le-Tigre, dont nous avons parlé plus haut, en Hongrie, à la tête d'une armée formidable; mais ce Général étant mort peu de jours après ſon arrivée au camp, il donna le commandement à Murad-Pacha, lequel conclut une trêve de vingt ans entre les Hongrois & la Porte.

Parmi les monumens célèbres que ce Prince a laiſſés à la poſtérité, celui de la Moſquée qui porte ſon nom dans Conſtantinople, eſt le plus remarquable. Il n'eſt point d'édifice qu'on puiſſe y comparer pour la grandeur, la ſolidité & la régularité du deſſin (1). Je n'oſe en en-

(1) Cette hyperbole eſt d'autant plus déplacée

treprendre la deſcription, qui eſt au-deſſus
AN. de J. C. des forces des plus éloquens Ecrivains. Je me contenterai de dire qu'elle fit tant d'honneur à Sultan Ahmed, que les Princes de l'Europe envoyèrent à l'envi des préſens pour ſervir à l'orner. Des lampes d'or, & d'autres choſes extrêmement riches & rares y furent ſuſpendues. On y voyoit entre autres une phiole de cryſtal de roche, dont l'orifice artiſtement travaillé offroit une exacte repréſentation de la Moſquée, où l'on diſtinguoit nettement, non-ſeulement les colonnes & les autres marbres qui l'embelliſſent, mais même la chaire, le mihrab (1), les peintures & les moſaïques les plus imperceptibles.

Ce Sultan envoya à-peu-près dans le même temps un diamant de la valeur de douze mille dinars d'or au tombeau du Prophête, & ordonna qu'il fut enchâſſé

que la beauté de ſainte Sophie efface celle de la Moſquée de Sultan Ahmed & de toutes les autres qui font l'ornement de Conſtantinople.

(1) Le mihrab eſt une niche ou quelquefois un ſimple ouvrage de menuiſerie orné de peintures & placé dans un lieu évident de la Moſquée, pour déſigner le midi, vers lequel tout Muſulman doit ſe tourner pour faire ſa prière.

au-deſſus de celui que l'on nomme l'étoile brillante. Il orna auſſi ce ſuperbe Mauſolée d'une grille de vermeil. Ayant appris que les murs du Temple de la Mecque menaçoient ruine, il envoya des colonnes de bronze revêtues de vermeil, pour ſoutenir *ce ſaint édifice*. Elles furent placées autour de ſon enceinte, & en empêchèrent la chûte. Il fit mettre auſſi ſur le toit de ce Temple une gouttière d'argent doré à la place de celle que l'on y voyoit auparavant. Celle-ci fut portée avec reſpect ſur un tahtrévan (1), & remiſe à l'Emir Hadge de Damas, qui la fit couvrir de l'ancien mahmel (2), & la tranſporta en grande pompe hors de la Mecque, la faiſant eſcorter par l'armée de la Caravanne, & marchant à la tête au ſon des inſtrumens militaires & les étendards déployés. A ſon arrivée à Damas, il l'envoya au Tréſor du Grand-Seigneur, où l'on conſerve encore *ce monument précieux*. Sultan Ahmed joignit à ces dépenſes vraiment AN. de J. C.

(1) Eſpèce de litière à la Turque.

(2) Riche pavillon qui couvre le Temple de la Mecque, & que l'on renouvelle tous les ans. L'Emir Hadge de Damas eſt le Pacha de Damas lui-même.

AN. de J. C. dignes de lui, une fondation pour le ſoulagement des pauvres pelérins de l'Egypte. Les revenus de pluſieurs villages furent appliqués par ſon ordre à l'entretien d'un certain nombre de chameaux & de domeſtiques, uniquement deſtinés à leur fournir de l'eau abondamment pendant leur route & leur ſéjour à la Mecque ; charité d'une grande reſſource pour eux, & qui s'exerce encore aujourd'hui à leur égard ſans aucune diminution.

On peut dire à ſa louange que le quart des vakoufs qu'il fonda pendant ſon règne, fut établi en faveur des deux *Sanctuaires* de la Mecque & de Médine, & pour l'entretien de ceux qui les déſervent. Cela forme une rente perpétuelle de douze bourſes (1) que l'Emir Hadge du Caire acquitte exactement tous les ans.

Les perſonnes qui ont eu la curioſité de faire le dénombrement des fondations & autres monumens de la piété charitable de la Maiſon Ottomane, ſont ſurpriſes de cet excès de libéralité & de magnificence qui en fait le caractère général ;

(1) La bourſe d'Egypte eſt de 625 écus de notre monnoie.

mais rien n'excite plus leur admiration que les aumônes innombrables dont elle comble les deux *ſaintes Villes*, & les préſens également fréquens & ſomptueux qu'elle n'a ceſſé de leur envoyer juſqu'à ce jour. Voici ce que j'ai recueilli ſur ce Chapitre dans Méhémed, fils d'Ishak, qui écrivoit d'après les exactes informations qu'il en avoit priſes des Adminiſtrateurs généraux & particuliers des deniers & autres effets conſacrés à ce louable uſage. AN. de J. C.

Le Sultan envoie tous les ans de l'Égypte à la Mecque & à Médine les ſommes ſuivantes :

164 bourſes pour ce qu'on appelle le ſouré.

64 bourſes pour l'achat & tranſport des grains deſtinés à la ſubſiſtance des habitans de ces deux villes.

17 *idem* pour leur entretien, fondation perpétuelle de Sultan Murad.

12 *id.* pour le même objet, fondation de Sultan Méhémet.

12 *id.* fondation de Sultan Ahmed.

10 *id.* pour les Vakoufs Haſſekiés (1).

(1) Ce ſont les fondations faites par les Sultans.

AN. de J. C. 12 *id.* uniquement appliquées au maintien & réparations des deux Sanctuaires.

La Mecque & Médine jouiſſent encore des revenus ſuivans :

De dix mille médins, provenans des Vakoufs des Chérifs ;

De douze mille *id.*, légués par Ruſtem-Pacha ;

De dix mille *id.*, légués par Iskender-Pacha ;

De vingt mille *id.*, légués par Sinan-Pacha ;

De trente-deux mille médins, légués par Aly-Pacha.

Outre ces ſommes en argent comptant, la Mecque & Médine reçoivent tous les ans quarante-huit mille huit cent quatre-vingt ardeps de légumes (1). Ces immenſes charités ſont indépendantes de celles que leur procurent différentes fondations diſperſées dans la Natolie, la Romélie, la Syrie & les autres pays de la dépendance Ottomane : abondance merveilleuſe de biens qui eſt l'effet des bénédictions que le Prophète Abraham a attirées ſur le

(1) L'ardep de légumes pèſe, comme celui du bled, 300 livres.

territoire de la Mecque, comme nous l'apprend l'*Alcoran*. « Seigneur, s'écrie Abraham dans ce Livre *ineffable*, » je me » ſuis établi avec mes deſcendans dans » une terre déſerte & ſtérile, pour ne point » m'éloigner de votre Maiſon ſacrée; inſ- » pirez donc à mes enfans une grande » ferveur pour la Prière, afin qu'ils méri- » tent que vous les béniſſiez & que vous » leur envoyiez une nourriture ſi abon- » dante qu'ils ne ceſſent de vous rendre » de très-humbles actions de grâces. » Seid-Beidavy, Commentateur de l'Alcoran, donne un texte un peu différent à ce paſſage. Le voici: « Seigneur, (fait-il dire à Abraham) » touchez le cœur des habi- » tans de Roum & de Perſe en faveur de » mes enfans (1); car les Juifs & les Chré- » tiens ont refuſé de pourvoir à leur ſub- » ſiſtance. » Sultan Ahmed mourut le 11 du mois de Zilkadé de l'année 1027, après un règne glorieux de quatorze ans, quatre mois & dix jours. AN de J. C. 1617.

(1) C'eſt-à-dire, de mes deſcendans.

AN. de J. C. *VISIRS qui ont gouverné l'Egypte sous son Règne.*

MAKTOUL-IBRAHIM-PACHA, qui fut le premier, fit son entrée au Caire le samedi 12 de la lune de Zilhidgé de l'année
1603. 1012 : c'étoit un homme entier dans son sentiment, obstiné & incapable de prêter l'oreille aux bons conseils; savant d'ailleurs, mais rempli d'idées & de projets peu sensés. Il ne connoissoit point, pour me servir de l'expression du Poëte, le prix de la politique, & combien elle est nécessaire pour commander avec succès. Abouseid & Bouthery disent à ce sujet :

« Tenter l'impossible, entreprendre ce » qui ne peut réussir qu'à notre détriment, » s'en faire accroire & s'applaudir avec » orgueil de ce qu'on a projeté; égare- » mens déplorables de l'humanité que » tout homme sage doit éviter; joie passa- » gère d'un jour à laquelle succèdent des » années de chagrin ! »

Nous lisons aussi ces mots dans le Livre des Apophtegmes : « Ce que la plume du » destin a écrit, tout l'art des hommes ne

» peut l'effacer (1). Dieu ſeul eſt au-deſſus » de tout. »

An. de J. C.

Les projets inſenſés d'Ibrahim-Pacha commencèrent à ſe développer par des recherches concernant les corps de milice, d'une nature à leur faire ombrage, affectant de vouloir être inſtruit de ce qui ſe paſſoit dans leurs aſſemblées, dans leurs maiſons & même dans leurs parties de plaiſir. Envain des gens prudens le prièrent-ils d'abandonner ce plan de conduite, & lui repréſentèrent qu'il ne pouvoit en réſulter que des ſuites très-funeſtes & même un ſoulevement général de cette même milice; il reçut ce conſeil avec mépris, & porta les choſes à une telle extrémité que, *monté ſur le courſier de l'orgueil qui l'emporta où les décrets du Tout-Puiſſant avoient marqué ſa ruine*, il vérifia l'oracle qui dit : *Dieu donne le commandement au méchant dont il veut hâter le ſupplice* (2). Un jour que pluſieurs Officiers des corps de la milice s'étoient rendus pour ſe récréer dans un jardin ſitué vers le ſeptième pont du canal, ce

(1) Tous les Turcs croient à la prédeſtination.
(2) C'eſt un paſſage de l'Alcoran.

Gouverneur en ayant été informé, ſe leva
AN. de J. C. tout d'un coup, & ſe traveſtiſſant à la hâte, courut avec trois de ſes confidens vers cet endroit pour les ſurprendre. Ces Officiers le voyant paroître, prirent la fuite ; mais ſi au lieu de cette terreur panique, perdant dans la chaleur d'une débauche qui commençoit à altérer leur raiſon, tout reſpect pour ce Viſir, ils ſe fuſſent jetés ſur lui & ſur ſes trois confidens, c'en étoit fait de lui & d'eux ; « car, comme dit le Livre » des Conſeils, un homme ſans armes, » un plaideur ſans pièces juſtificatives & » un inſolent ſans force, qui attaquent un » adverſaire que les armes, le bon droit » & la vigueur du corps mettent en état » de les faire repentir de leur témérité, » ſont dans le danger évident de leur » perte. » Il dit encore ailleurs : « de mê» me qu'un grain ſemé dans la terre eſt » capable de produire un grand arbre, » ſouvent il naît d'une petite étincelle un » grand incendie. » C'eſt ce qui arriva à l'égard d'Ibrahim-Pacha.

Ce Viſir ayant eu la fantaiſie d'aller aſſiſter à la cérémonie de *la coupe* (1) *du*

(1) La coupe du canal, expreſſion Arabe. C'eſt

canal d'Abilmunedgia, cérémonie fatale pour lui, les Grands du Caire qui en furent avertis, lui firent repréſenter que jamais ſes prédéceſſeurs ne l'avoient honorée de leur préſence; que ce ſoin étoit & devoit être abandonné au Sous-Bachi (1) de cette ville, qui même, pour peu qu'il fût occupé ailleurs, y envoyoit un de ſes gens à ſa place. Un Aſtrologue, pour l'en détourner, vint auſſi lui prédire le vendredi, avant qu'il ſe rendît à la Prière du midi, que le jour ſuivant où il devoit aller voir la coupe du canal, ſeroit un jour funeſte par la conjonction de Saturne & de Mars; & qu'on liſoit dans les Ephémérides qu'il ſeroit l'époque d'une révolution & d'une grande effuſion de ſang. Vaines remontrances! Ce Gouverneur lui répondit avec un ſourire mépriſant, qu'il n'en arriveroit que ce que les deſtinées lui réſervoient. L'homme, dit un Poëte, qui, ſelon le cours ordinaire de la Nature, devoit finir ſes jours dans ſon pays AN. de J. C.

ainſi que les Egyptiens appellent la cérémonie dans laquelle on renverſe la digue & l'on introduit la nouvelle eau dans les grands canaux de l'Egypte.

(1) Les fonctions de Sous-Bachi ſont à-peu-près celles du Commandant du Guet à Paris.

réjaillit ſur la table & inonde les plats ;
AN. de J. C. &, après l'avoir achevé, lui tranche la tête qui, de même que celle de l'infortuné Méhémed-Bey, eſt miſe au bout d'une pique & portée en triomphe par les rebelles, dans un tumulte affreux, à la porte de Zuveileh. Toutes celles du Caire ſont à l'inſtant fermées, & l'on vit en ce jour déſaſtreux ce qui n'étoit encore jamais arrivé, la tête d'un Viſir expoſée comme celle d'un criminel, parce qu'il avoit refuſé d'autoriſer les extorſions & d'autres déſordres commis par les rébelles dans les villages circonvoiſins de cette Capitale. Sur la cataſtrophe de ce Gouverneur, dont trop de ſécurité avoit été la perte, on fit ce Quatrain :

« Ibrahim-Pacha eut de bonnes intentions. Je comptois faire des vers à ſa » louange ; mais il me faut pleurer ſa mort. »

Il n'avoit commandé en Egypte que quatre mois & huit jours. Muſtapha-Effendy-Azmyzadé fut chargé de remplir ſa place par *interim*, & gouverna depuis le commencement de Djemazulwel de l'an 1013 juſqu'au 6 de Redgeb de la
1604. même année, ce qui comprend l'eſpace

de deux mois & treize jours. C'eſt alors que mourut le fameux Salih-el-Bulkeim, Mufty de l'Egypte, dont voici l'Epitaphe : AN. de J. C.

Le Cheikh-Salih a été abreuvé du fiel de la mort ; mais quoi ! il eſt délivré des ſoins d'ici-bas. C'eſt nous qu'il faut plaindre ; nous avons perdu le juſte du ſiècle & le Salih (1) des fidèles.

Gurdgi-Méhémed-Pacha fut envoyé en Egypte à la place d'Ibrahim. Les vents contraires l'obligèrent d'aller mouiller à Damiette, où il débarqua le 6 de Redgeb. Dès qu'il fut au Caire, il fit de très-ſévères perquiſitions au ſujet du maſſacre de ſon prédéceſſeur ; & s'étant fait inſtruire de toutes les circonſtances les plus ſecrètes qui avoient rapport à cette révolution ſurprenante, ceux qui en étoient les auteurs ou qui y avoient eu quelque part, en furent intimidés & ſe retirèrent dans leur pays, où ils ſe tinrent cachés. Mais Méhémed-Pacha vint bientôt à bout, par le

(1) Salih, en Arabe, ſignifie juſte ; c'eſt à quoi le Poëte fait alluſion, & ce qu'on ne peut rendre qu'imparfaitement en François.

moyen de ſes eſpions qu'il diſperſa par-
An. de J. C. tout, d'en découvrir la plus grande partie, qui furent traînés de leurs retraites au ſupplice. D'autres périrent par la lance des Arabes que le Pacha avoit envoyés pour les pourſuivre. On détruiſit ainſi près de deux cents rébelles. Le bon ordre que ce Gouverneur rétablit partout, auroit remis la tranquillité dans le Royaume de l'Egypte, s'il y eût commandé plus long-temps, & il ſeroit parvenu à arracher la racine du mal; mais ſa dépoſition, arrivée le 11 de Rebiulewel de
1605. l'année 1014, l'empêcha de mettre la dernière main à ce grand ouvrage. Il avoit réſidé en Egypte ſept mois & dix-ſept jours. Après divers événemens qui ne ſont point de cet Abrégé, il fut revêtu du Grand-Viſiriat ſous Sultan Muſtapha, charge qu'il exerça peu de jours; il en fut dépoſſédé & envoyé en exil; mais il fut bientôt rappelé à Conſtantinople, où il finit tranquillement ſes jours.

Peu de temps après ſon départ du Caire, Viſir-Haſſan-Pacha qui venoit du Yémen, ayant profité du retour de la Caravanne de la Mecque pour ſe rendre en Egypte, vint deſcendre au palais de Davoud-Pacha, près la Moſquée de Kouſ-

ſoun. Un bel eſprit fit ce Quatrain ſur ſon arrivée : AN. de J. C.

« Le Viſir par excellence, le bonheur » de l'Egypte vient de paroître. Dieu faſſe » proſpérer ſes deſſeins. Ce ſont les vœux » du chétif Jouſſef pour le grand Haſſan- » Pacha. »

Ce Viſir étoit d'un abord facile & obligeant. Le peuple, les Grands, le pauvre, le riche, tous étoient également admis avec bonté à ſon audience. Sa converſation étoit agréable & éloquente. Ses mœurs douces & pures ; &, pour tout dire en un mot, il poſſédoit toutes les qualités qui font chérir univerſellement une perſonne de ce rang. On deſiroit ardemment qu'il remplaçât Gurdgi-Méhémed-Pacha, ne doutant point que tout ce qu'entreprendroit un homme d'un mérite ſi éminent, ne fût ſuivi des ſuccès qu'il méritoit. Leurs ſouhaits furent accomplis ; & un Officier de la Porte, arrivé le 13 de Dzemaziulewel de la même année, apporta à Haſſan-Pacha l'ordre de prendre en main les rênes du Gouvernement de l'Egypte. Le Poëte Haſſan-Chamy, ſelon l'uſage du temps, fit ce Quatrain à ſon entrée :

AN. de J. C. « Voici le fleuve de juſtice qui va arro-
» ſer la terre d'Egypte. Il prend ſa ſource
» dans l'Yémen, dirige ſon cours par la
» Mecque, d'où il va porter l'embelliſſe-
» ment & la fértilité par-tout. »

Trompeuſes apparences ! A peine Haſſan-Pacha eut-il été initié dans les affaires du Gouvernement, qu'on reconnut dans lui un homme mou, dont la préſence n'apporteroit aucun remède au triſte état où elles étoient, & incapable d'entreprendre un coup d'autorité propre à remettre le bon ordre. Ce n'étoit plus cet obſervateur vigilant, cet explorateur curieux qui, à ſon arrivée & n'étant encore muni d'aucun pouvoir, vouloit être informé de tout. Il ſembloit au contraire, depuis qu'il eut le commandement en main, qu'il fût devenu tout-à-coup indifférent pour tout ce qui ſe paſſoit en Egypte. Il eſt aiſé de préſumer les malheurs qu'entraîna une pareille conduite. Les déſordres augmentèrent ; les plaintes des opprimés ne furent point écoutées, & les choſes ne ceſsèrent d'empirer juſqu'au départ de ce Viſir, qui fut mandé à Conſtantinople, & ſe mit en marche pour s'y rendre le mercredi 4 de Sefar de l'année

1016, emportant avec lui les tréſors qu'il avoit amaſſés dans l'Yémen, dont il avoit été Viceroi pour le Sultan pendant vingt & un ans. Ces tréſors conſiſtoient ſur-tout en pierres précieuſes, dont il avoit une très grande quantité. Peu de temps après ſon arrivée dans la Capitale de l'Empire, il y mourut, ne laiſſant ni parens ni héritiers. Ses biens furent dévolus au Fiſc qui s'empara de cette immenſe ſucceſſion. Il y a lieu de croire que l'ame de Haſſan-Pacha *trouva grâce devant Dieu*, en conſidération du rétabliſſement des murs de Djami-el-Azhar (1), & de la fondation également pieuſe & magnifique qu'il fit dans le cloître de cette célèbre Moſquée: elle conſiſte en une galletie très-vaſte qu'il y fit élever, & qu'il deſtina à loger les étudians du Yémen. AN. de J. C. 1607.

Méhémed Pacha, ſurnommé Katil-el-Djund qui lui ſuccéda, fit ſon entrée le lendemain du départ de ſon prédéceſſeur, jour marqué par la triſte époque de la mort du fameux Cheikh-Salem, Mufti de l'Egypte. On lui fit cette Epitaphe:

(1) Un Chrétien eſt obligé de deſcendre de ſa monture, & d'aller reſpectueuſement à pied lorſqu'il paſſe devant les murs de cette Moſquée.

AN. de J. C. « Celui qui avoit la ſcience en partage » n'eſt plus. Salem, ce prodige du ſiècle, » a diſparu. Eſt-il honteux de pleurer ce- » lui que toute l'Egypte regrette ? »

Les plaintes qui n'avoient pas été écoutées ſous le gouvernement précédent furent renouvellées ſous celui de Katil-el-Djund. Il en reçut de tous côtés à ſondé barquement à Alexandrie, & dans ſon voyage au Caire; mais moins acceſſible que ſon prédéceſſeur, il fut pendant quelque temps auſſi indifférent que lui ſur le remède qui pouvoit les faire ceſſer. Les plaignans ne reçurent aucune réponſe, & les vexations des rébelles augmentèrent de plus en plus par l'impunité. Les choſes furent portées à une extrémité qui faiſoit craindre les derniers malheurs, lorſque tout-à-coup Méhémed Pacha paroiſſant ſe réveiller de ſon aſſoupiſſement, fit arrêter Seuleiman-Ibn-Derghout, Kiachef de Manoufié, Perviz-Nedgiar, qui commandoit avec le même titre dans le Garbié, & Keuſſé-Aly, Kiachef du Behaïré, & les fit étrangler. La mort de ces trois chefs de la rébellion fut un ſacrifice agréable à Dieu, & rendit la paix aux peuples. Le Pacha mit en leur place des perſonnes auxquelles

il recommanda le bonheur & la tranquillité de ceux qu'ils alloient gouverner. AN. de J. C.
Halvadgi, un de ces nouveaux Kiachefs, & auquel le Garbié étoit échu en partage, s'étant rendu à Boulak pour y terminer une affaire qui le regardoit, y fut abordé par pluſieurs militaires qui venoient l'entretenir ſur celles des rébelles, & tenter de l'engager dans leur parti; mais ce Kiachef leur ayant répondu généreuſement & avec mépris qu'il abhorroit une pareille propoſition, fut attaqué bruſquement par ces forcenés qui, perdant tout reſpect, le bleſsèrent d'un coup de ſabre. Halvadgi ſe voyant ſur le point d'être maſſacré, crut éviter la mort en ſe jetant dans le Nil; mais le poids de ſes habits l'ayant empêché de nager, il s'y noya. Cet événement tragique fit comprendre à Méhémed-Pacha que le feu de la rébellion n'étoit pas entièrement éteint. A la nouvelle qu'il en reçut, il aſſemble incontinent les Beys & tous les Officiers généraux & ſubalternes des ſept Odgiaks (1), dans la place de Romeilé, y fait planter un grand étendard au milieu d'eux, & ordonne qu'un Héraut-d'armes crie à haute voix, *que qui-*

(1) C'eſt-à-dire, des ſept Corps de milice.

AN. de J. C. *conque aime Dieu, le Prophète & le Sultan, vienne ſe ranger ſous ce drapeau.* Pluſieurs Grands y étant accourus avec des troupes pour témoigner leur ſoumiſſion au Souverain, & aux ordres de celui qui étoit en Egypte le dépoſitaire de ſon pouvoir, il ſe forma une petite armée qui établit pendant trois jours ſon camp dans cet endroit, & qui proteſta que perſonne ne s'en ſépareroit qu'on n'eût puni & anéanti les rébelles. Ils furent pourſuivis. On en ſaiſit un grand nombre, dont les uns furent exécutés en public, & les autres, par rapport à des ménagemens que la politique demandoit qu'on gardât, périrent ſecrètement. Leur ſupplice donna lieu à ces vers :

« Les rébelles ont été renverſés. Le » glaive du Dieu vengeur les a détruits. » Où ſont ces cruels qui ont porté en » triomphe la tête d'Ibrahim-Pacha, & » qui ſe ſont abreuvés du ſang de Hal» vadgi que leur fureur a précipité dans » le Nil ? Leur projet avoit pour baſe la » méchanceté. Leur juſte ſupplice a fait » écrouler cet édifice d'iniquité juſques » aux fondemens. »

Ainſi fut amorti un feu qui menaçoit

d'embrâſer l'Egypte. Quelques rébelles que la fuite avoit dérobés au glaive de la Juſtice, tentèrent de le rallumer le premier de Zilkadé de la même année. Leur troupe fut bientôt groſſie de gens de leur parti qui vinrent de tous côtés ſe réunir à eux, & compoſèrent une petite armée qui vint camper au Mur-gel-zial, d'où, après avoir juré de ne plus ſe ſéparer, elle commença ſes hoſtilités. Méhémed-Pacha, informé de ces nouveaux troubles, crut devoir prendre dans cette conjoncture la voie de la négociation, & leur députa les principaux des Odgiaks, tous perſonnes prudentes & conſidérées dans leur corps. La harangue de ceux-ci fut courte. Ils repréſentoient aux rébelles combien leur défection étoit criminelle; quelles ſuites funeſtes il en réſulteroit pour eux; & que le Tout-Puiſſant ſe plaiſoit à tourner contre leur auteur les deſſeins de ceux qui s'élèvent contre la domination des Maîtres qu'il leur a donnés. Ils avoient affaire à des cœurs endurcis. On ne les écouta point. Dieu le permettoit ainſi afin qu'ils couruſſent à leur perte. En effet le Pacha ayant appris leur obſtination, ordonna la prompte réunion de divers corps de troupes répandues dans

An. de J. C.

les Provinces de l'Egypte, auxquelles il
AN. de J. C. joignit un nombre conſidérable d'Arabes commandés par leur Chef particulier, & bien armés, & donna le commandement de cette armée à Muſtapha-Bey, qui marcha droit aux mutins, *précédé de la victoire qui voloit devant lui.* Son approche les fit changer de contenance. La peur s'empara de leur cœur; & ils ne purent voir les troupes de Muſtapha-Bey rangées en bataille à Burketelhadge, où elles s'étoient avancées, ſans reconnoître leur foibleſſe, ils ne virent plus ſalut à eſpérer que dans la clémence de ce Général. La plupart mirent bas leurs armes & demandèrent quartier. Le Bey le leur ayant accordé, fit entrer auſſi-tôt ſes ſoldats dans leurs rangs, & leur ordonna de mettre des chaînes aux mains & au cou des rébelles. Quelques-uns de ceux-ci voulant éviter la captivité, trouvèrent dans la fuite une prompte mort, & périrent dans des tourmens cruels que leur firent ſouffrir les Arabes, commandés à la pourſuite des fuyards. Un très-petit nombre échappa au glaive ou à l'eſclavage. Après cette prompte & peu fatigante expédition, Muſtapha-Bey reprit le chemin du Caire, traînant après lui ſes captifs qui étoient à pied & marchoient

marchoient les yeux & la tête baissés, chargés de chaînes & environnés des têtes de leurs camarades que les Arabes avoient mises au bout de leurs piques. Il fit son entrée par la porte de Babelnasr, traversa le quartier de Kasbé pour donner plus long-temps ce spectacle au peuple, & se rendit au château où le Pacha l'attendoit, & où ce Gouverneur fit sur le champ trancher la tête en sa présence à une partie des captifs. Quelques-uns, par considération pour des personnes en place auxquelles ils appartenoient, furent exécutés la nuit secrètement & jetés dans le Nil : le reste fut envoyé en exil dans l'Yémen ; & ce Visir pour laisser un plus long souvenir de cet événement dans l'esprit des peuples, fit creuser, de la profondeur d'un pic d'architecture (1), la terre de toutes les rues & places par où avoient été promenés ces misérables. Cheikh-Abdoullah-Denouchéry en a aussi voulu conserver la mémoire par ce Quatrain :

« Célébrons le Visir Méhémed, qui a » exterminé les rébelles. Puisse-t-il triom-

(1). Le pic d'architecture est d'environ un pied trois pouces.

AN. de J. C. » pher à jamais des méchans par ce même » bras qui a anéanti la révolte ! »

Depuis ce temps-là Méhémed-Pacha craint, reſpecté, n'éprouva plus de contradiction dans ſes volontés. Ses ordres furent toujours exécutés ponctuellement, & perſonne n'oſa tenter de les enfreindre. Il quitta le Gouvernement de l'Egypte pour ſe rendre à Conſtantinople le 12 de Dgemaziulaqhir. Sa ſortie fut auſſi brillante que ſon entrée. Il avoit commandé dans ce Royaume pendant l'eſpace de quatre ans & dix jours. Ce fut pendant ce long ſéjour qu'il fit bâtir à Roſſette un Khan également vaſte & commode ; pluſieurs hanouts ou piſcines pour laver les morts ; un café ; un bazar pour les orfévres, & d'autres édifices publics. Il fonda auſſi un Séhabé (1), à l'entretien duquel il appliqua les revenus annuels de pluſieurs iſlotes ſituées vis-à-vis Roſſette, d'un terrein qui fait partie du Manoufié, & d'un autre près du village de Giza, qu'il avoit achetés dans cette vue. Il fut reçu à ſon arrivée à Conſtantinople avec les éloges & la

(1) On a déjà vu dans une de mes notes précédentes, ce que c'eſt que le Séhabé.

conſidération que méritoient les ſuccès de ſon adminiſtration en Egypte, & fut élevé au Grand-Viſiriat en récompenſe de ſes ſervices. Revêtu de cette première dignité de l'Empire avec un applaudiſſement général, il crut pouvoir faire encore plus dans cette place qu'il n'avoit fait au Caire. La guerre de Perſe fut l'occaſion qu'il ſaiſit avec avidité pour ſe diſtinguer; mais l'événement ne répondit pas à ſes eſpérances. Rien de ce qu'il entreprit ne réuſſit. Il eut au contraire le chagrin de voir ſon armée ſoulevée, & d'être forcé par elle de retourner à Conſtantinople, ſans gloire, en bute aux clameurs du peuple qui lui imputoit le mauvais ſuccès de cette guerre. Pour ſurcroît de malheur, le Sultan le dépoſa & le relégua à Alep, dont il eut le gouvernement. Ne pouvant ſupporter cette diſgrace, il y mourut de chagrin, victime des amertumes dont les grandeurs du ſiècle ſont ordinairement ſuivies. AN. de J. C.

Hadgi-Pacha, ſon ſucceſſeur dans le Gouvernement de l'Egypte, obtint de lui ce poſte dans le temps qu'il étoit Grand-Viſir. Ce fut à Bilbis qu'il quitta Méhémed-Pacha, qui étoit déja en marche pour ſe rendre à l'armée de Perſe, & qu'il ſe mit en route pour le Caire le 3 de

Redgeb (1) de l'année 1020. Il ne jouit
AN. de J. C. de ce Gouvernement qu'un mois & dix-
1611. ſept jours, & reprit le chemin de Conſtantinople le 20 de Chaban. Peu de temps après il fut pourvu de la Viceroyauté du Yémen, où il porta la cupidité & le deſpotiſme au point de s'emparer du négoce des épiceries, du café & de toutes les autres marchandiſes précieuſes de ce pays, & de ne faire part que du rebut aux Marchands, qui étoient auparavant en poſſeſſion d'en faire ſeuls le trafic. Il amaſſa bientôt des ſommes immenſes, qui jointes à un nombre prodigieux de bijoux, d'étoffes riches, & d'autres préſens qu'il remporta du Yémen, en firent un des plus opulens Seigneurs de l'Empire Ottoman. Lorſqu'il quitta ſon Gouvernement, il prit la route par la Mecque, accompagné de ſon tréſor. Obligé de s'arrêter dans cette ville, où il avoit reçu ordre du Sultan de réparer les fontaines qui fourniſſent de l'eau à ſes habitans, il y fut attaqué d'une maladie violente, qui en peu de jours le mit au

(1) C'eſt le ſeptième mois lunaire chez les Turcs & les Arabes.

tombeau, & le fruſtra de l'eſpoir qu'il avoit de gouverner de nouveau l'Egypte. Sa mort arriva l'an 1021, & occaſionna une guerre civile entre les Chérifs (1) de la Mecque, qui ſe diſputent depuis ce temps ſa riche ſucceſſion. Cette grande affaire n'a encore pu ſe terminer. AN. de J. C. 1612.

A Hadgi-Pacha ſuccéda Sofi-Méhémed-Pacha le 13 de Chaban (2) de l'an 1020 : l'année ſuivante, dans le mois de Rebiula-qhir (3), quatre mille hommes de troupes arrivées, diſoit-on, de la Romélie, vinrent augmenter le nombre de celles qui défendoient l'Egypte, mais elles y firent peu de ſéjour ; la Porte ayant dépêché à Sofi-Pacha un ordre qui portoit qu'elle les avoit éloignées de la Capitale, parce qu'elles étoient à la veille d'y cauſer de

(1) La Mecque étoit apparemment gouvernée alors par pluſieurs Chérifs, & ce Gouvernement ariſtocratique ſubſiſtoit encore du temps de l'Hiſtorien de cet abrégé ; à moins que cet Auteur n'entende ici par Chérifs les parens du Prophète, & que ceux-ci ne prétendiſſent être en droit de s'approprier à ce titre la ſucceſſion de Hadgi-Pacha.

(2) Huitième mois lunaire des Turcs.

(3) Quatrième mois lunaire.

grands troubles, & que ne les ayant exi-
AN. de J. C. lées proviſionnellement au Caire que dans la vue de les transférer de-là avec plus de facilité dans le Yémen, il eût à les y envoyer ſans délai. Cet expédient avoit été ſuggéré par Méhémed-Pacha-Katil-el-Djund, alors Grand-Viſir, qui trouvant du danger à employer la force ouverte, & voulant cependant ſe débarraſſer de ces rébelles, leur avoit fait inſinuer adroitement qu'un exil en Egypte n'étoit autre choſe qu'un avantageux établiſſement pour eux, & étoit parvenu enfin à les faire conſentir à s'y rendre ſans la moindre oppoſition. Il n'en fut pas de même lorſqu'on leur annonça leur tranſlation au Yémen. Ils entrèrent en fureur, & répondirent à ceux qui la leur ſignifioient, qu'ils n'obéiroient point à de pareils ordres.

Cependant Sofi-Méhémed-Pacha preſſoit leur départ. Déja il leur avoit diſtribué une paye qui montoit à trente-une bourſes, & il avoit nommé le Serdar (1) qui devoit les conduire juſqu'à Suès (2);

(1) Le Général.

(2) Petite ville, qui n'eſt remarquable que par ſon port ſur la Mer Rouge.

c'étoit Foudoukbey, qui dès le lendemain, 13 de Rebiulaqhir, ſe prépara à partir. AN. de J. C.
Ses équipages étoient déja en marche, lorſqu'étant arrivés à la porte de Babelnaſr, voiſine des caſernes où étoient logés les rébelles, ceux-ci ſe jetèrent ſur les chameaux qui les portoient, renverſèrent les tentes & les autres bagages dont ces animaux étoient chargés, & proteſtèrent qu'ils ne ſouffriroient pas qu'on les tranſportât hors de la Ville. Le Gouverneur, réſolu de ſe faire obéir, aſſembla à la hâte toutes les troupes qui ſe trouvoient alors dans le Caire, & fit avancer Fondoukbey à leur tête vers le Ridanié, faiſant crier par toute la ville que les ſoldats nouvellement venus de Conſtantinople euſſent à ſe rendre hors du Caire ſous les drapeaux de ce Général, & qu'on fit main-baſſe ſur quiconque refuſeroit de ſe ſoumettre à cet ordre. Les rébelles de leur côté fermèrent les portes de Babelnaſr & de Babelfutouh (1), en défendirent les approches par des monceaux de pierres entaſſées derrière elles, ſe retranchèrent dans leur quartier, & firent rebrouſſer chemin à

(1) Ce ſont les deux plus belles portes du Caire.

leurs Officiers, qui prenoient celui du
AN. de J. C. Ridanié pour ſe rendre au Divan qu'on y devoit tenir. Ils ouvrirent dans la rue qui aboutiſſoit à leurs caſernes un large foſſé, qui avoit de profondeur environ la hauteur & demi d'un homme, pour empêcher le paſſage de la cavalerie & des canons du Pacha, & s'étant fortifiés par de bons retranchemens, ils s'armèrent de toutes pièces, & allèrent occuper les khans, les moſquées, & autres édifices publics, voiſins de leur logement. Méhémed-Pacha, informé de toutes ces diſpoſitions, & de l'air déterminé avec lequel les mutins ſembloient affronter la mort, ne croyant pas pouvoir venir à bout de les forcer avec les troupes qu'il avoit envoyées contre eux, fit marcher tous les Beys & les Kiachefs qui ſe trouvèrent dans le Caire. Entre ces derniers étoit le fameux Ibnukhabir (1), ſuivi des Kallaviens & des habitans de Hafra. Le rendez-vous de cette ſeconde armée ayant été

(1) J'ai vu au Caire les deſcendans de ce Chef Arabe. Ils ſont Seigneurs de quelques villages, & conſidérés par le Gouvernement, qui cependant ne laiſſe échapper aucune occaſion de diminuer leurs petits domaines.

dans la Romeilé, elle s'avança de là vers le quartier des rébelles, qui ne se sentant plus en état de résister à tant de troupes réunies, comblèrent leur fossé, détruisirent leurs retranchemens, ouvrirent les portes dont ils s'étoient emparés, & se rendirent à la discrétion du Pacha. Ce repentir n'étoit pas sincère, aussi fut-il de peu de durée. L'armée envoyée par ce Gouverneur étoit à peine congédiée, qu'ils se mutinèrent de nouveau, blessèrent à coups de cimeterre les chameaux qui portoient les bagages de leur Général, & refermèrent les portes après s'être fortifiés avec plus de précaution, & d'une manière à n'être plus forcés, & avoir mis à mort tous ceux de leurs Officiers qui ne vouloient pas s'associer à leur révolte. Méhémed-Pacha, las de se voir dupé par les rébelles, remit sur pied la même armée, qu'il grossit des troupes des Emirs Cassim, Joussef Gartas, Issa, Moustapha, Ahmed, Murad, Salih, Jounouf, ancien Soubachy, Abdin, Kiachef de Kalioubié, & Emir-Aly, Soubachy actuel, auxquelles se joignirent les *Limaniens*, les *Kallaviens* & les *Feraliens* (1). La réunion de AN. de J. C.

(1) Ce sont trois hordes d'Arabes répandues dans l'Egypte.

AN. de J. C. ces différens corps ayant été promptement faite, on s'avança fièrement, les uns le ſabre nud d'une main & le bouclier de l'autre, les autres armés d'un javelot & d'un arc, vers les retranchemens des mutins. Emir-Jouſſef-Gattas commandoit l'avant-garde, & ſe faiſoit précéder de pluſieurs pièces de groſſe artillerie chargées à mitrailles. Après avoir ordonné que les bourgeois ſe retiraſſent dans leurs maiſons, & qu'on fermât toutes celles qui étoient dans le voiſinage du lieu où l'on devoit faire l'attaque, il en donna le ſignal. Les rébelles, préparés de tous côtés à les recevoir, s'étoient logés ſur les terraſſes, & juſques dans les minarets (1). Il leur fut aiſé de voir de ces endroits élevés toute l'étendue des forces qui venoient les écraſer. Le déſeſpoir leur tenant lieu de courage, ils firent ſur ces troupes nombreuſes une décharge de toute leur mouſqueterie, qu'ils accompagnèrent d'une grêle de pierres & de flèches, qui continua juſqu'à ce qu'elles

(1) Ce ſont des clochers en forme d'aiguilles, bâtis avec beaucoup de hardieſſe & très-élevés, ſur leſquels les Muezzins ou crieurs eccléſiaſtiques montent cinq fois le jour pour annoncer l'heure de la Prière aux Muſulmans.

fuſſent arrivées ſous les murs du Khem-Batih. Les Emir-Kaſſem & Abdin s'étant alors détachés, prirent un chemin détourné, & vinrent ſurprendre par-derrière les rébelles, entrèrent dans leurs caſernes, & paſsèrent au fil de l'épée tout ce qui ſe trouva ſur leur paſſage. Bloqués de tout côté, & hors d'état de ſoutenir davantage cette eſpèce de ſiège, les rébelles prirent enfin le parti de la ſoumiſſion, & ſortirent tous à l'inſtant de la ville pour prendre le chemin de Suès, ſous la conduite du Serdar que le Pacha leur avoit donné. Ainſi finit cette révolte, que le Tout-Puiſſant appaiſa pour le bonheur de l'Egypte. Ce Royaume fut affligé peu de temps après d'un grand tremblement de terre, auquel ſuccéda une fertilité ſi abondante, que l'ardep de bled ne valoit que 25 médins; celui des lentilles & autres légumes ſemblables, 18 médins; l'ardep de riz, 96 médins; le quintal de fromage, 20 médins; le grand quintal de ſucre, 68 médins; les viandes & autres comeſtibles à proportion. A peine même trouvoit on des acheteurs à ce prix, tant les largeſſes de la divine Providence avoient rendu exceſſivement abondantes toutes les choſes néceſſaires à AN. de J. C.

la vie. Le vendredi 5 de Rébiulewel (1) de cette année 1024, mourut Chkéih-Noureddin-el-Ziady, Mufty de la ſecte des Chafiens. Le mercredi 10 du même mois, arriva un commandement du Sultan, qui portoit la dépoſition de Soſi-Méhémed-Pacha, événement qui réjouit les peuples de l'Égypte, dont il n'étoit pas aimé.

AN. de J. C. 1615.

Deftedar-Ahmed-Pacha le remplaça le premier de Rébiulewel de la même année: Viſir d'une capacité ſupérieure pour le gouvernement, habile dans le maniement des affaires, dont il avoit le talent d'applanir toutes les difficultés, prévenant, d'un abord facile & gracieux. Le 2 de Rébiulaqhir, il fit ſelon l'uſage ſon entrée dans le Caire, précédé de tous les corps de Milices; ſa coëffure étoit ornée de deux aigrettes eſtimées deux mille ſequins (2). Il avoit déjà traverſé avec ce cortége une

(1) C'eſt le troiſième mois de l'année lunaire.

(2) Sans doute que la Porte l'avoit autoriſé à cette diſtinction, dont ſes ſucceſſeurs n'oſeroient pas ſe décorer aujourd'hui. Quelques Grands-Viſirs, à leur départ pour l'armée, ont été honorés de l'aigrette par le Sultan.

partie de la ville, & ſe trouvoit alors dans le quartier de Gavrié, vers le Vekialé des Drapiers, lorſqu'une pierre, jetée d'une maiſon voiſine ſituée dans le Vekialé des Tailleurs, tomba ſur ſon turban, renverſa une des aigrettes, & déchira une partie de la mouſſeline qui formoit ſa coëffure. Le Pacha s'arrêta, & voulut ſavoir dans le moment d'où partoit le coup : on en découvrit aiſément l'auteur ; c'étoit un des parens d'un Officier des anciens rébelles, nommé Ibrahim. Il le ſaiſit, & après avoir fait peſer la pierre, qui fut trouvée être du poids de cinq rottes (1), le Pacha indigné de cet attentat, condamna le criminel, quoiqu'il paſsât depuis long-temps pour imbécille parmi le peuple, à être pendu ; ce qui ayant été exécuté ſous ſes yeux, ce Viſir continua ſa marche, qui ne fut point troublée, non plus que le reſte du temps de ſa réſidence en Egypte, par aucun autre incident chagrinant. Son autorité & ſes volontés ne ceſsèrent d'y être reſpectées juſqu'à ſa deſtitution, qui arriva le jeudi troiſième jour du mois de Séfar de l'an 1027. Il avoit gouverné l'Egypte

An. de J. C.

1618.

(1) Le rotte eſt de 142 drachmes.

pendant l'eſpace de deux ans & onze mois
AN. de J. C. avec un applaudiſſement général, & s'y étoit fait chérir par les pauvres & les gens de loi, dont il emporta les regrets.

Fin de la première Partie.

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE

DE L'HISTOIRE

DE LA MAISON OTTOMANE

& du Gouvernement de l'Egypte.

SECONDE PARTIE.

SULTAN MUSTAPHA,

SULTAN-MUSTAPHA ſuccéda à ſon frère Ahmed l'an 1026, le 13 de Zilkadé. Pendant le règne de celui-ci, il avoit toujours vécu enfermé dans l'appartement le plus retiré du Palais Impérial (1), privé de toute liberté & même AN. de J. C. 1617.

(1) Les Princes de la Maiſon Ottomane ſont

de celle d'entretenir perſonne, à l'excep-
AN. de J. C. tion de quelques Itchoglans, qu'on lui avoit donnés pour le ſervir. Dévot ſans ambition, ce Prince voyoit ſans jalouſie la couronne Impériale ſur la tête de Sultan-Ahmed, & témoignoit même de l'averſion pour un rang où il faudroit ſacrifier ſon repos aux ſoins du trône. Il en parloit ſans ceſſe ſur ce ton à ſon frère, lorſque celui-ci lui offroit d'abdiquer & de lui remettre le ſceptre : offre qui n'étoit point ſincère, & que Sultan Admed ne faiſoit à ſon frère que pour ſonder ſes vues. Convaincu que celles de ce Prince ne tendoient nullement à le détrôner, il perdit tous les ſoupçons ombrageux qu'il en avoit conçus, & le laiſſa vivre. Sultan-Muſtapha

renfermés & gardés dans leurs appartemens, d'où ils ne peuvent ſortir ſans la permiſſion du Grand-Seigneur. Quelquefois, mais rarement, ils paroiſſent en public à ſa ſuite. Le Peuple appelle leur demeure *kaffas*, c'eſt-à-dire, la cage. Privés de la liberté, ils le ſont auſſi du plaiſir d'être pères. On ne leur donne que des eſclaves ſtériles ou avancées en âge. On ſe trompe quelquefois : une de ces femmes, dont la ſtérilité paroiſſoit indubitable, donna, il y a quelques années, un fils à Sultan Bajazeth.

ayant enſuite ſuccédé paiſiblement à ſon frère, gouverna l'Empire, pendant [illegible] peu de temps qu'il en tint les rênes, avec beaucoup de ſageſſe & d'équité ; mais ayant été dépoſé peu de mois après ſon avénement, il fut de nouveau renfermé dans le ſérail, & mis dans une eſpèce de cachot bâti à l'entrée du Palais, dont on mura la porte, & où on lui deſcendoit ſa nourriture par un ſoupirail qu'on y avoit pratiqué pour cet effet. Ce malheureux Prince n'avoit régné que trois mois & dix jours. On remarqua dans ſon élévation à l'Empire, comme dans ſa dépoſition, trois choſes qui n'avoient point encore eu d'exemple dans la Maiſon Ottomane. Premièrement, la ſucceſſion au trône s'y étoit maintenue juſqu'alors en ligne directe ; elle paſſa dans la ligne collatérale en la perſonne de Sultan-Muſtapha, qui ſuccéda, non à ſon père, mais à ſon frère. 2°. Jamais Sultan juſqu'alors n'avoit été dépoſé, & ne s'étoit vu donner un ſucceſſeur de ſon vivant : Muſtapha fut le premier qui eſſuya cette diſgrace. 3°. Les Sultans, ſes prédéceſſeurs, n'avoient jamais régné moins de huit ans. Celui-ci deſcendit du trône trois mois après y être monté.

AN. de J. C Ce fut lui qui pourvut du gouvernement de l'Egypte, Selihtar-Muſtapha-Pacha, le 13 de Séfar (1) de l'année ſuivante. Ce Viſir ne fit ſon entrée au Caire qu'après la dépoſition de Sultan-Muſtapha, & ſous le règne de Sultan-Oſman, ſon ſucceſſeur, dont nous parlerons plus bas. Six mois après ſon arrivée, ce Gouverneur fut contraint de châtier la révolte de différens corps de Milices qui avoient oſé ſe mutiner contre ſes ordres, & attaquer, les armes à la main, les autres corps qui s'étoient rangés de ſon parti. Beaucoup de ſang répandu fut le dénouement de cette tragédie, qui finit par la fuite des plus coupables & par la mort de pluſieurs illuſtres perſonnages, dont les bienfaits, la généroſité & le rang diſtingué, méritoient un autre ſort. On peut appliquer à la déplorable cataſtrophe de ceux-ci, ces paroles remarquables de l'Alcoran : *Voyez les Grands de la terre : ils ont diſparu & quitté ces Palais enchantés, ces fontaines, ces plaines enrichies de l'émeraude du gazon, ces lieux pleins d'amé-*

(1) C'eſt le ſecond mois de l'année lunaire.

nité ; ils ne ſont déjà plus. Muſtapha-Pacha ceſſa de gouverner l'Egypte le 3 de Muharrem (1) de l'an 1028, & eut pour ſucceſſeur Diafer-Pacha, dont Salih-Beg fit les fonctions en qualité de Kaïmakam juſqu'à ſon arrivée. An de J.C. 1618.

SULTAN OSMAN.

CE Prince, qui étoit fils de Sultan-Ahmed, ſe vit ſur le trône dans un âge encore tendre. Il avoit à peine atteint celui de onze ans, lorſqu'il y monta le jeudi 3 de Rébiulewel de l'année 1027. Courageux juſqu'à l'héroïſme, ſes premières vues (2) ſe tournèrent vers la guerre. Il leva une armée nombreuſe, à la tête de laquelle il marcha en perſonne contre les habitans des provinces de Pologne, qui confinent à la Ruſſie (3): 1617.

(1) C'eſt le premier mois lunaire.

(2) Sans doute dès qu'il eut atteint l'âge de quinze ans, encore ai-je peine à croire que ce Prince ſe ſoit mis à cet âge à la tête de ſon armée.

(3) L'Auteur veut ſans doute parler des Coſaques.

elles étoient alors ſous la domination
AN. de J. C. Ottomane, & en avoient voulu ſecouer le joug. Ce fut pour les châtier que Sultan Oſman s'avança ſur leurs terres : elles furent ravagées par ſa Cavalerie & ſon Infanterie, qui mirent tout à feu & à ſang, firent beaucoup d'eſclaves, & obligèrent ces ſujets rébelles de payer à la Porte le tribut dont ils avoient tenté de s'affranchir. Après les avoir ainſi humiliés, il retourna triomphant à Conſtantinople. Peu de temps après, le bruit ſe répandit que ce Prince avoit réſolu d'entreprendre le pélerinage de la Mecque, & de faire à ſon retour quelque ſéjour en Egypte, pour prendre une connoiſſance exacte de l'état de ce Royaume. Arif-Mahmoud-Effendy, les Viſirs & d'autres grands Officiers de l'Empire, qui prévoyoient les dangereuſes conſéquences de ce voyage, n'oublièrent rien pour l'en détourner. Ils lui repréſentèrent qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoit haſardé de le faire, qu'il n'en pouvoit réſulter que des dépenſes onéreuſes pour les peuples, & des fatigues qui feroient périr la plus grande partie des troupes qui l'accompagneroient. Ces raiſons ne purent faire changer de deſſein au Sul-

tan. Dieu permettoit que ſon opiniâtreté l'aveuglât juſqu'à ce point, pour accélérer le triſte événement qui arriva le jeudi ſeptième de Redgeb de l'année 1031 : ce fut dans ce jour fatal que s'alluma, dans la capitale de l'Empire, le feu d'une ſédition, dont le ſeul motif fut ce même voyage que Sultan-Oſman projetoit de faire à la Mecque. Un mécontentement général ſouleva les eſprits : tout le monde fut en armes en un inſtant. La ville ſembla une place priſe d'aſſaut : la Milice fit main baſſe ſur tout ce qu'elle rencontra, ſans diſtinction de rang. Le Grand-Viſir Dilaver-Pacha & Seuleiman-Pacha, furent les premières victimes qu'elle immola à ſa furie. Le Sultan voulant dérober ſa tête à cette tempête, paſſa traveſti à Scutary, & alla trouver Mahmoud-Effendi, qui eut la dureté de ne vouloir pas le recevoir chez lui, piqué ſans doute de ce qu'il n'avoit pas écouté ſes conſeils. Ce Prince obligé de reprendre, à travers mille dangers, le chemin du ſérail, en trouva les portes fermées : n'oſant ſe faire connoître, il ne put les faire ouvrir. Dans cette détreſſe, il alla chercher un aſyle chez Huſſein-Pacha. Après y avoir paſſé une nuit plei-

AN. de J. C. 1621.

ne d'alarmes, il ſe rendit, à la pointe
AN. de J. C. du jour, toujours ſous le même déguiſement & avec ce Viſir, chez le Janiſſaire Aga, & les pria l'un & l'autre d'aller trouver ſur le champ les Janiſſaires, & de tâcher de les appaiſer par toutes ſortes de promeſſes & de libéralités, ajoutant qu'ils pouvoient puiſer à pleines mains dans ſes tréſors pour ramener au devoir cette ſoldateſque ſoulevée. « Sultan, lui répondit Huſſein-Pacha, il » n'en eſt plus temps : ils ont déjà tiré » Sultan Muſtapha de ſa priſon, & l'ont » remis ſur le trône, dont ils l'avoient » fait deſcendre pour vous y faire mon» ter. Oſman ne voyant dans cette réponſe d'Huſſein-Pacha, qu'un refus de s'expoſer pour ſon ſervice, ne perdit point encore tout eſpoir ; il ſe tourna vers le Janiſſaire Aga, & le pria d'entreprendre ſeul la dangereuſe commiſſion dont ce Viſir avoit refuſé de ſe charger. L'Aga obéit en ſoupirant, & ſe réſignant à la volonté *du Tout-Puiſſant, dont les décrets ſont immuables* ; il s'alla préſenter aux Janiſſaires, qui n'eurent pas plutôt entendu prononcer le nom d'Oſman, & les propoſitions qu'il leur faiſoit de ſa part, qu'ils ſe

jettèrent ſur lui & le maſſacrèrent : de-là courant à la maiſon de cet infortuné ils en arrachèrent Sultan-Oſman, le conduiſirent chez Sultan-Muſtapha : triſte entrevue, qui fit répandre bien des larmes à ces deux Princes, que les ſanglots empêchèrent de ſe parler, & où ſe paſsèrent bien des choſes, dont j'épargne le récit affligeant à mes Lecteurs. Ils transférèrent enſuite le premier aux ſept tours, où le fatal cordon termina ſa vie. Davoud-Pacha fit mettre ſur le champ le corps du Prince dans un bateau, & le conduiſit en pompe au ſérail, où après lui avoir fait des obsèques dignes de ſon rang, & récité la prière qui termine cette lugubre cérémonie, il le fit inhumer dans le mauſolée de Sultan Ahmed, ſon père, bâti près de la Moſquée qui porte ſon nom. Le peuple verſa des larmes au convoi de ce Prince : la Milice même, par une contradiction de ſentimens, ordinaire dans le cœur de l'homme, pleura la mort de celui qu'elle venoit de faire mourir. Elle fit plus ; les différens corps qui la compoſoient ſe reprochèrent mutuellement d'en être les auteurs, & tournant leur rage contre eux-mêmes, ſe livrèrent un combat ſan- AN. de J. C.

glant, qui finit cette affreuſe journée,
AN. de J. C. & en fit une nuit ténébreuſe. Les déſordres & les abominations qui s'y commirent, ſont telles que ma plume *frémit d'en faire la peinture.* Davoud-Pacha & pluſieurs Grands de la Porte, furent les dernières victimes que l'on immola à la haine publique dans cette cataſtrophe, plus terrible que toutes celles qui avoient ébranlé l'État ſous les prédéceſſeurs de Sultan Oſman.

On avoit vu, l'an 1027, un peu avant ſon avénement au trône, des préſages qui ſembloient annoncer les malheurs qui l'en firent deſcendre. Il avoit paru dans le Ciel, pendant une nuit, une colonne lumineuſe, de la longueur d'un minaret, qui le lendemain s'étoit transformée en une comète à longue queue, que les Aſtrologues regardèrent avec raiſon comme le pronoſtic de quelque funeſte événement (1). Les premières années du règne de Sultan-Oſman furent cependant heureuſes, comme on vient de le voir. Il s'en étoit à peine

(1) Les Turcs ſont de très-crédules partiſans de l'Aſtrologie.

écoulé

écoulé deux (1) depuis ſon élévation à l'Empire, lorſqu'il mit ſur pied une armée de deux cent mille hommes, marcha contre les Infidèles (2), & pénétra ſi avant dans leurs terres, qu'on ignora pendant ſept mois ce que leur Chef & eux étoient devenus. On étoit dans de grandes alarmes dans la Capitale, lorſqu'un courrier dépêché par le Sultan, y apporta la nouvelle d'une victoire ſignalée, remportée ſur les ennemis du Muſulmaniſme. Elle lui avoit coûté chèr; & le nombre des vainqueurs morts ſur le champ de bataille, égaloit celui des vaincus. Ce ſuccès l'ayant rendu maître de pluſieurs provinces ennemies, on en fit dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman de grandes réjouiſſances. Celles de l'Egypte furent mê- AN. de J. C

(1) Un Prince ne marche point à la tête de ſes armées à treize ans.

(2) L'Auteur veut ſans doute parler de ſon invaſion en Pologne. D'Herbelot prétend que le mauvais ſuccès de cette campagne, dont il eſt bien éloigné de lui attribuer l'avantage, fut la véritable cauſe de la ſédition des Janiſſaires & de ſa mort, que l'Auteur de cet Abrégé attribue, comme nous l'avons vu, à une autre cauſe.

lées de larmes : une peſte cruelle en
AN. de J. C. moiſſonnoit alors les habitans. Le nombre des morts étoit ſi grand, que cette quantité prodigieuſe de bières publiques dont ſont pourvues les Moſquées, ne ſuffiſoit pas pour le tranſport des cadavres. On étoit réduit à porter les corps des pauvres gens ſur les tavlas dont on ſe ſert pour le pain (1). Ce contraſte biſarre de joie & de triſteſſe dans ce Royaume, fait dire à l'Auteur dont j'ai tiré ces Mémoires, qu'il ſeroit à ſouhaiter que les réjouiſſances fuſſent auſſi inconnues que celui qui les a inventées. Sultan Oſman mourut, comme je l'ai déjà dit, le jeudi 7 du mois de
1621. Redgeb de l'an 1031, après un règne de quatre ans & quatre mois. Voici deux quatrains qu'on fit ſur ce lugubre ſujet.

« Ils ont tué Oſman ; ils ont trempé » leurs mains dans le ſang de leur Pon» tife (2). Cruels ! qui ne frémit de vo-

(1) Ce ſont une ou deux planches clouées enſemble, qui forment un quarré avec un rebord. On s'en ſert pour porter le pain au four.

(2) Les Empereurs Ottomans prennent, à l'exemple des Califes, le titre de premier Iman ou Chef ſpirituel des Muſulmans.

» tre révolte & de votre parricide ! »

AN. de J. C.

» Les gens de bien gémiſſent ſur la » mort innocente d'Oſman, & le met- » tent au rang des prédeſtinés. Que dis- » je ? ſon Panégyriſte le met avec juſti- » ce au rang des Martyrs ».

Gouverneurs de l'Égypte ſous Sultan OSMAN.

MUSTAPHA-PACHA, dont nous avons déjà parlé, fut le premier. Il avoit été nommé au gouvernement de l'Egypte par Sultan-Muſtapha. Sultan-Oſman l'y confirma. Son ſucceſſeur, Djafer-Pacha, entra au Caire le 10 de Rebiulewel, l'an 1028 : il s'étoit arrêté quatre ans auparavant, à ſon retour du Yémen, dans cette capitale de l'Egypte. Il y avoit été viſité pendant ſon ſéjour par beaucoup de perſonnes qui y étoient attirées par ſon affabilité & par ſa converſation également ſpirituelle & ſavante. Les gens de Loi admiroient ſon érudition dans les queſtions de droit ; ceux qui étoient le plus verſés dans les ſciences, trouvoient en lui un homme auſſi inſtruit qu'eux-mêmes. C'étoit un eſprit lumineux, ſolide, ami

1618.

AN. de J. C. des Savans & des Philoſophes, dans la claſſe deſquels il tenoit à grand honneur de ſe voir agrégé ; charitable d'ailleurs envers les pauvres ; indifférent pour les richeſſes, & voyant ſans jalouſie & ſans avidité celles d'autrui. Un Viſir de ce mérite ne pouvoit que rendre heureuſe l'Egypte. Il en demanda le Gouvernement, & avoit réſolu d'attendre au Caire les réponſes de la Porte ; mais cette démarche fut ſi peu ſecrète, que le peuple en fut bientôt informé. Il en témoigna une joie indiſcrète, & tint à ce ſujet des diſcours à l'avantage de Djafer-Pacha, qui donnèrent de l'ombrage à Ahmed-Pacha qui commandoit alors en Egypte, & lui firent craindre quelque révolution en faveur de ce concurrent. Impatient de s'en délivrer, il lui députa pluſieurs Grands de ce Royaume, pour l'engager à accélérer ſon départ. Djafer-Pacha les reçut avec politeſſe, ſe rendit à leur prière, & partit pour Conſtantinople, où il demeura juſqu'à l'an 1028, auquel le Sultan lui donna enfin le gouvernement de l'Egypte. Il y retourna par terre & par la même route qu'il avoit choiſie pour ſe rendre à cette capitale de l'Empire. Les gens de Loi, les Beys &

es autres Grands du Caire allèrent fort oin à ſa rencontre, & ornèrent ſon ortège à ſon entrée, qui fut des plus rillantes. Le peuple jeta des cris de joie en revoyant ce Viſir ; mais un fléau errible, dont Dieu frappa les Egyptiens, les replongea bientôt dans l'affliction la plus déſeſpérante. Une peſte affreuſe fit périr pendant deux mois un peuple innombrable : preſque tous les quartiers les plus peuplés du Caire, furent changés en déſert par la mort de leurs habitans. Les boutiques où ſe débitent les toiles d'enſeveliſſement étoient ſeules ouvertes, & l'étoient jour & nuit, tant étoit grande la mortalité. Djafer-Pacha les affranchit du droit d'enterrement, & de la formalité de ne pouvoir enſevelir les morts, ſans en informer le Gouvernement ; exemption qui obvia à bien des difficultés, & lui attira les bénédictions du peuple. « Je fus témoin, dit l'Au- » teur, d'après lequel j'écris ceci, d'un » trait de ce Gouverneur à cette occa- » ſion ; trait véritablement digne de ſon » déſintéreſſement. J'étois allé, ajoute-t'il, » cette année en pélerinage à la Mec- » que. Comme j'avois coutume de mar- » cher toujours avec l'avant-garde de la AN. de J. C.

AN. de J. C.

» Caravane, je rencontrai celle de Tekrour (1), & apperçus parmi les pélerins qui la compoſoient, un homme qu'on me dit être de la ville de Muvilah. Il étoit monté ſur un dromadaire, & entouré de huit domeſtiques qui marchoient ſans ceſſe à ſes côtés. J'eus la curioſité de ſavoir qui il étoit: on me dit que c'étoit le Chef de cette Caravane; qu'il étoit Muſulman; que comblé des biens de la fortune, il avoit épouſé quatre femmes, & poſſédoit au-delà de ſoixante eſclaves; qu'il avoit eu des unes & des autres quarante filles & quatre-vingt garçons; qu'étant tous parvenus à l'âge nubile, il les avoit mariés, & qu'il en étoit ſorti une nombreuſe poſtérité; que le pays qu'ils

(1) C'eſt le Royaume de Techort en Afrique, dans le Billedugerid; il fait partie de celui de Maroc, ſelon le nouveau Dictionnaire géographique. M. d'Herbelot parle, dans ſa Bibliothèque orientale, d'une ville de Tekrour, ſituée ſur la rive méridionale du Nil, & gouvernée par un Roi particulier. Pour la ville de Muvilah, il y a apparence qu'elle étoit ſituée dans le Royaume de Techort, mais elle eſt entièrement inconnue à nos Géographes.

» occupoient, confine aux places de
» l'Afrique habitées par les Chrétiens; An. de J. C.
» que tous les ans il armoit ſes enfans
» & ſes neveux, & faiſoit avec ce corps
» de troupes d'un nouveau genre, des
» incurſions ſur les terres de leurs voi-
» ſins, leur livroit des combats, leur
» tuoit beaucoup de monde, & s'en re-
» tournoit chez lui avec beaucoup d'eſ-
» claves & de butin. Ce Chef des Te-
» krouriens ayant à ſon retour ſuivi no-
» tre Caravane juſqu'aux environs du
» Caire, tomba malade dans le village
» de Manchat-el-Bekiari, voiſin de ce-
» lui de Giza, où il étoit campé. Son
» heure étoit venue: il y mourut. Le
» bruit s'étant répandu que cet homme
» poſſédoit des richeſſes immenſes, le
» tréſorier du Beitulmal accourut pour
» s'en emparer; mais il trouva de la ré-
» ſiſtance, & les enfans du mort, qui
» l'avoient tous accompagné dans ce
» voyage, jurèrent de faire main-baſſe
» ſur lui s'il oſoit mettre la main ſur
» les biens de leur père. Djafer-Pacha,
» à l'autorité duquel ils eurent recours,
» leur accorda ſa protection contre cet
» Officier; lui défendit expreſſément de
» procéder à la ſaiſie des effets du mort,

» & leur permit de remporter dans leur
AN. de J. C. » pays un héritage dont il eût pû aiſé-
» ment s'emparer ».

Après que la peſte eut ceſſé de ravager le Caire, ce Viſir ſe préparoit à y faire élever quelques monumens dignes de ſa piété, quand un ordre inattendu interrompit ſes projets, & l'appela en Romélie (1). Il s'y rendit par mer, étant dépourvu des équipages de terre néceſſaires pour un ſi long voyage. Sa prompte dépoſition conſterna les Egyptiens: Dieu l'avoit permiſe pour les punir.

Djafer-Pacha n'avoit reſidé que ſix mois & quelques jours en Egypte. Il mourut peu de temps après ſon arrivée en Romélie, après avoir fait ſon bonheur de celui des autres, abandonnant des biens qu'il mépriſoit, & des peuples qui le regretoient.

Eſkeklu-Muſtapha-Pacha, qui lui ſuccéda le 18 de Ramazan de l'année
1618. 1028, bien loin d'imiter ce rare modèle, prit une conduite toute oppoſée à la ſienne. Il perſécuta les riches, favoriſa

(1) C'eſt ainſi que l'on appelle communément la Turquie Européenne.

les délateurs, & ajoutant foi aux rapports & aux calomnies dont ceux-ci ne ceſſoient de l'entretenir, il ſatisfit ſon avidité & la leur, en ruinant, de concert avec eux, ceux qui avoient encouru leur inimitié. Les perſonnages les plus puiſſans & les particuliers les plus opulens, furent les moins épargnés; & ces peſtes publiques ſe prévalurent tellement contre eux de leur crédit auprès du Pacha, qu'après les avoir déférés à ce Gouverneur, ils les mettoient dans la triſte néceſſité d'avoir recours à leur médiation pour les reconcilier avec lui, & leur vendoient ſecrètement, ſouvent même publiquement, ce ſervice, qu'ils taxoient ſelon le caprice de leur avidité. Ceux qui avoient la prudence d'acheter leur tranquillité à ce prix, ſauvoient leur honneur & leurs biens: ceux qui au contraire dédaignoient d'implorer l'entremiſe des délateurs, étoient marqués d'infamie, & forcés de payer une ſomme beaucoup plus ruineuſe que celle à laquelle le Pacha les avoit condamnés. AN. de J. C.

Ce Gouverneur, au reſte, avoit de la fermeté & le talent de commander. Il tua de ſa propre main Batchélu-Muſtapha-Bey. Cette mort auroit excité

une rébellion ſous tout autre Gouver-
AN. de J. C. neur. La terreur du nom de celui-ci en impoſa, & la tranquillité publique n'en fut point troublée. Ayant mis le comble à ſon avarice, par des extorſions qui faiſoient faire au peuple de continuelles prières pour ſa dépoſition, Dieu voulut enfin les exaucer, & ſon rappel arriva le
1619. 3 de Ramazan 1029. Il avoit gouverné l'Egypte un an, un mois & trois jours.

Arnaoud-Huſſein-Pacha, ſon ſucceſſeur, fit ſon entrée dans le Caire le 13 du même mois. Jamais Gouverneur n'avoit fait plus de diligence; la nouvelle de ſa nomination n'ayant précédé que de dix jours ſon arrivée dans cette Capitale. Le premier uſage qu'il fit de ſon autorité, fut d'arrêter Muſtapha-Pacha, qui ſe préparoit à partir, & de lui donner pour priſon le palais bâti par Murad-Pacha, ſitué dans un endroit appelé le quartier *des Sept Selles*. Après lui avoir fait rendre compte de l'adminiſtration des deniers de l'Egypte, il l'obligea à reſtituer pluſieurs ſommes qu'il s'étoit appropriées injuſtement, & les envoya à la Porte : ce ne fut qu'à ce prix que Muſtapha-Pacha recouvra la liberté. Il partit & prit la route de Conſtantinople, ſuivi de tous ceux

qu'il avoit opprimés & dépouillés de leurs biens. Arrivés à cette Capitale de l'Empire, ceux-ci l'attaquèrent ſans ménagement au Tribunal de la Porte; & après lui avoir reproché amèrement, en plein Divan, ſes cruautés & ſes concuſſions, ils obtinrent, par ordre du Sultan, une entière reſtitution des ſommes qu'il leur avoit enlevées. AN. de J. C.

L'an 1030, ſous le Gouvernement d'Huſſein-Pacha, l'Egypte fut affligée d'une ſi grande ſtérilité, que l'ardep de bled ſe vendoit 100 médins (1), l'orge autant, & les autres denrées à proportion. Un débordement démeſuré du Nil, qui paſſant ſes bornes ordinaires, s'étoit élevé l'année précédente juſqu'à la hauteur de vingt-trois pics, en étoit la cauſe. Ce fleuve s'étoit de nouveau enflé ſi prodigieuſement cette année dans le temps où il doit décroître, qu'il avoit ſubmergé la plus grande partie des terres deſtinées à être enſemencées, & que le canal qui traverſe le Caire avoit été navigable pendant plus 1620.

(1) Que les temps ont changé! A peine cette denrée deſcend-elle à ce prix lorſqu'elle ſe vend au taux le plus bas.

de quatre mois (1) : choſe inouie, & qui
AN. de J. C. privant l'Egypte de ſa fertilité ordinaire, ne la réduiſit pas cependant à une famine déſolante. Les peuples manquant de bled, avoient d'autres alimens qui leur en tenoient lieu ; & ne penſant qu'à ſe réjouir de l'inondation du Nil, ne voyoient dans l'abondance de ſes eaux qu'une riche récolte de *durra* (2), dont la farine leur fournit du pain, & ſuffit non-ſeulement à la nourriture des Provinces de l'Egypte, mais même à celle des habitans des pays circonvoiſins. La peſte qui ſe fit ſentir quelque-temps après, ramena la triſteſſe dans ce Royaume, qu'elle dépeupla pendant trois mois. les pauvres & les étrangers furent ceux contre leſquels elle ſembla ſévir avec plus de cruauté : il en périt un grand nombre. Les Marchands & les autres Particuliers qu'elle épargna, eurent d'autres ſujets de chagrin ; ils ſe virent forcés dans toutes les villes de l'Egypte de prendre à un prix ruineux, fixé par le Gouvernement, une quantité conſidérable de na-

(1) Il ne l'eſt ordinairement que pendant trois mois.

(2) C'eſt le maïs ou bled de Turquie.

troun. En vain ſupplièrent-ils Huſſein-Pacha de les délivrer de ce nouveau genre d'oppreſſion ; leur prière ne fut point écoutée, & cette corvée onéreuſe ne ceſſa qu'à la dépoſition de ce Viſir ; elle eut lieu le 10 de Rébiulaqhir de l'an 1031 : il avoit gouverné l'Egypte un an, un mois, & quelques jours. AN. de J. C. 1621.

A ſon départ, Haſſan-Effendy fut élu par la Milice pour remplir les fonctions de Kaimakam. Huſſein-Pacha fut à peine arrivé à Conſtantinople, que s'éleva cette ſédition dont j'ai parlé plus haut, & qui ſe termina par le rétabliſſement de Sultan Muſtapha ſur le trône Ottoman. Une ſeconde émeute, qui cauſa la mort de bien des Grands qui furent ſacrifiés au bien de la paix, fut appaiſée par la nomination de Huſſein-Pacha au Grand-Viſiriat. Il fut revêtu de cette première dignité de l'Empire le premier de Dgémaziulewel de l'année 1032. Ce Miniſtre crut pouvoir goûter dans cette place les douceurs de la tranquillité ; mais il reconnut bientôt que les ſoucis en étoient le partage. Il eſt vrai qu'il fut lui-même l'auteur de ſes peines ; ſa conduite dans le miniſtère fut pleine de bizarrerie, d'ignorance & d'injuſtice ; la cupidité lui fit rechercher les richeſſes par 1622.

toutes ſortes de voies ; le peuple opprimé
An. de J.C. par ſon gouvernement tyrannique, gémit & l'abhorra. Ayant appris un jour que pluſieurs Mollas, & d'autres gens de Loi d'un rang inférieur, auſſi-bien que pluſieurs Officiers de la Milice aſſemblés dans la moſquée de Sultan Méhémed, s'exhaloient en imprécations contre lui & y faiſoient des prières pour ſa mort, il y envoya ſes confidens bien accompagnés, qui, ſelon l'ordre que leur en avoit donné ce Viſir, ſaiſirent cette troupe, mirent ſur le champ à mort les uns, & conduiſirent les autres en exil. Ce coup d'éclat acheva de le faire déteſter dans tout l'Empire. A la cruauté joignant une avarice démeſurée, il oſa s'aveugler au point de s'approprier la plus grande partie des revenus du Sultan. Les Grands de la Porte étoient les dépoſitaires volontaires ou forcés de ces ſommes, dont ils lui donnoient un reçu. L'abdication imprévue de Sultan Muſtapha en faveur de ſon neveu Sultan Murad, interrompit le cours de ces déprédations. Ce jeune Prince ſignala les premiers jours de ſon règne par le rappel des Mollas, que Huſſein-Pacha avoit exilés. A cet acte de juſtice, les Janiſſaires ſupplièrent l'Empereur d'en joindre un autre;

it de leur livrer ce Viſir. Huſſein-
a ne doutant point qu'on n'en voulût An. de J. C.
tête, & déſeſpérant de conjurer la
pête, prit la fuite & ſe cacha ; ſes
intimes confidens l'abandonnèrent ;
richeſſes diſperſées, & la perte d'un
heur paſſager, ne furent plus que le
eſpérant objet du juſte repentir d'en-
oir ſi mal uſé. Sur ces entrefaites, Muſ-
ha-Aga, chef des Eunuques, ayant
é rappelé avec les autres diſgraciés, il
: faire de ſi exactes perquiſitions, qu'il
int enfin à bout d'apprendre le lieu de
a retraite du Grand-Viſir. Cet ennemi
olitique, couvrant ſes deſſeins du voile
le l'amitié, fit dire à ce Miniſtre qu'à
ſa prière le Sultan lui accordoit le pardon
de ſes fautes, & lui permettoit de repa-
roître à ſa Cour. Huſſein-Pacha, peu clair-
voyant, donna dans le piége, & ſe rendit
auprès du Sultan Murad, qui le rétablit
avec de grands honneurs dans le Viſi-
riat : joie momentanée, qui fut bien-
tôt changée pour lui en déſeſpoir. Peu de
jours après, dans le temps que ce trop
crédule Viſir jouiſſoit ſans méfiance du
rétabliſſement de ſa fortune, il ſe vit tout
d'un coup arrêté par ordre du Sultan, qui
le fit venir en ſa préſence, & lui demanda

ce qu'étoient devenues pluſieurs ſommes
AN. de J. C. conſidérables du tréſor, dont il n'avoit jamais rendu compte. Huſſein-Pacha crut fléchir la colère de ſon maître en lui avouant ſon crime. Il répondit qu'il les avoit détournées à ſon profit ; mais cette confeſſion ne fit qu'accélérer ſon ſupplice. L'Empereur le fit étrangler, & ſon corps fut expoſé pendant trois jours dans l'endroit le plus fréquenté de la ville. Parmi les paſſans qui inſultoient à la fin tragique de ce Viſir, un de ceux qu'il avoit perſécutés s'approcha de ſon cadavre, & lui donna un coup de pied ſi violent dans le ventre, qu'il le lui ouvrit, & faiſant une cruelle alluſion à ſon avidité, il joignit à cette barbarie celle de le lui remplir de ſable. Ce malheureux Miniſtre fut enſuite détaché du gibet & inhumé, emportant au tombeau la haine & l'exécration des hommes, juſte châtiment de la tyrannie.

Après ſa mort, les perſonnes auxquelles il avoit confié les ſommes diverties du tréſor furent citées, obligées de les acquitter, & condamnées au dernier ſupplice, comme convaincues du crime de péculat (1). Chacun approuva la ſévérité des

(1) Ceux qui n'étoient que dépoſitaires forcés,

Juges, parce que ces fauteurs des malverſations du Viſir ne devoient point ignorer que la dilapidation des deniers de l'Empire doit tôt ou tard ſe manifeſter au détriment de ceux qui y ont eu part; c'eſt ce que dit ſi énergiquement le proverbe: *l'argent du Prince ne ſe perd jamais; & ſi on le jetoit dans la mer, il reviendroit ſur l'eau* (1). An. de J. C.

Méhémed-Pacha, ſurnommé le Boſtandgi, ſuccéda en Egypte à Huſſein-Pacha. Il y arriva le Lundi 11 de Rébiulahir de l'an 1031. Son ſéjour au Caire fut très-court. Après deux mois & dix jours de réſidence, il fut appelé ailleurs par le Sultan, & laiſſa le Gouvernement de l'Egypte entre les mains de Haſſan-Effendy, qui en avoit déjà joui pendant quatre mois & ſept jours. Revenons à Sultan Muſtapha. 1621.

Ce Prince étant remonté ſur le trône le jeudi 8 de Redgeb 1031, ſe vit forcé d'abdiquer, comme nous l'avons déjà dit,

& s'empreſsèrent de déclarer les ſommes que ce Viſir avoit miſes entre leurs mains, ne furent ſans doute pas traités de même.

(1) Proverbe fort uſité chez les Turcs.

en faveur de ſon neveu Sultan Murad, le
An. de J. C. Dimanche 14 de Zilkadé de l'année ſui-
1622. vante. Le ſoulèvement des Janiſſaires l'avoit déterminé à cette démarche, & contraint de céder l'Empire à ce jeune Prince. Il ne fut plus queſtion depuis de Sultan Muſtapha, Prince pacifique, ſage & religieux, ami des Sciences, ennemi des richeſſes, qu'il prodiguoit, jetant l'or & l'argent à pleines mains dans les rues de Conſtantinople lorſqu'il ſe montroit au peuple, & par-tout où il rencontroit l'occaſion de ſatisfaire ſon inclination libérale. A de ſi belles qualités il joignoit un grand amour pour la juſtice & pour ſes ſujets, qu'il chériſſoit comme ſes enfans.

Il avoit donné, lorſqu'il reprit les rênes de l'Empire, le Gouvernement de l'Egypte à Sélihtar-Ibrahim-Pacha, qui fit ſon entrée au Caire le premier de Rama-
1621. zan de l'an 1031. Cette même année la famine ayant déſolé la Syrie & l'Arabie-Pétrée, les habitans de ces deux Provinces, voiſines de l'Egypte, y accoururent pour s'y pourvoir de bled. Les riches, & ceux qui avoient de l'argent, en achetèrent la quantité qui leur étoit néceſſaire, & retournèrent dans leur pays; mais les pau-

vres, qui formoient le plus grand nombre, réduits à faire dépendre leur ſubſiſtance de la charité des paſſans, crurent en trouver une plus aſſurée dans ce Royaume que chez eux, & inondèrent le Caire, les autres villes & mêmes les villages de l'Egypte. L'exportation de durra, qui ſe fit en cette occaſion hors de Damiette, monta dans le court eſpace de trois mois à ſoixante mille ardeps ; les trois mois ſuivans elle fut encore plus forte. Je paſſe ſous ſilence la quantité exceſſive de bled, d'orge, de féves, & d'autres légumes & denrées qui furent tranſportées en même-temps. Roſſette, ville encore plus fréquentée que Damiette, reçut dans ſon ſein un très-grand nombre de Syriens & d'Arabes, qui s'y pourvurent d'une quantité encore plus conſidérable de grains & d'autres comeſtibles. Boulak & les autres villes & villages de l'Egypte leur en fournirent auſſi une proviſion ſi prodigieuſe, qu'on ne ſauroit en faire la ſupputation. Ce floriſſant Royaume, bien loin de ſe reſſentir de cette immenſe conſommation, vit toujours ſes habitans dans l'abondance, malgré le monopole odieux de divers Marchands auxquels l'appât du gain faiſoit faire des amas immenſes de grains : tant eſt grand An. de J. C.

le ſoin que la divine Providence prend
AN. de J. C. de ceux qui ont confiance en elle. Puiſſe-t-elle toujours conſerver à l'Egypte cette fécondité qui embellit ſes campagnes & enrichit ſes habitans ; & malheur à quiconque maudit un Royaume ſi néceſſaire à la ſubſiſtance des autres ! Sa conſervation & ſa ruine dépendent au reſte *de ce qu'en a écrit la main du Tout-Puiſſant dans le livre des deſtinées.*

Ibrahim-Pacha ne lui procura pas toute la tranquillité qui dépendoit de lui ; ſes Officiers faiſoient des extorſions, & ne mettoient point de bornes à leur avarice, dans les lieux où ce Gouverneur les envoyoit. Il leur en donnoit lui-même l'exemple, en forçant les Marchands & les Chefs des quartiers du Caire à accepter de lui des ſommes d'argent, & à les faire valoir dans le commerce à ſon profit. Ceux-ci accablés de ce fardeau ruineux, s'en plaignirent humblement à leur auteur, qui ne s'empreſſa point de les ſoulager ; ils eurent alors recours aux Grands, qui prirent leur cauſe en main, forcèrent le Pacha de mettre fin à ces vexations, traitèrent dès-lors ce Gouverneur avec ſi peu d'égards, qu'il perdit dans l'eſprit des peuples toute la conſidération qu'il avoit

eue juſqu'à ce temps. Sa dépoſition ſuivit de près cette diſgrace ; il quitta l'Egypte le 7 de Ramazan de l'année 1032. AN. de J. C. 1622.

SULTAN MURAD IV. (1).

CE Prince monta ſur le trône le 17 de Zilkadé de l'année 1032. On doit rendre juſtice à ſon courage & à cet air majeſtueux & impoſant qui faiſoit trembler les peuples, & ramenoit bientôt les plus mutins dans le devoir. Mais il aimoit à répandre le ſang ; celui des méchans ne fut pas épargné ſous ſon règne, & ſon Empire jouit ſous lui d'un repos que les vexations ne troublèrent point. Comparable en tout à Sultan Sélim, cet immortel conquérant de l'Egypte, & digne d'être chanté comme lui par pluſieurs Poëtes, qui ont fait à l'envi ſon éloge, il prit les rênes de l'Empire à l'âge de dix ans. Les premiers jours de ſon règne furent troublés par une révolte qui mit Conſtantinople en combuſtion, & ne put

(1) Il étoit fils de Sultan Ahmed.

s'appaiſer que par la mort de Redgeb-Pa-
An. de J. C. cha, qui fut mis en pièces par les rébelles. Le ſiége de Bagdad, dont il donna l'an
1629. 1039 la conduite à Huſrev-Pacha, mérite un détail dans lequel je vais entrer pour la ſatisfaction du Lecteur.

Ce Général, après avoir défait en pluſieurs rencontres les Perſans, dont il fit un carnage affreux, vint mettre le ſiége devant cette ville célèbre ; mais ayant battu inutilement la place pendant quarante jours, il le leva, & s'étant avancé dans la Perſe, il aſſiéga Chehrouz, Hamadan & Nertkezin, dont la priſe l'enhardit à retourner ſur ſes pas, & à recommencer le ſiége de Bagdad, quoique ſon armée fut fort diminuée par la déſertion, par les batailles qu'il avoit données, & par les fatigues qu'elle avoit eſſuyées ſous les ordres de ce Viſir, homme dur & prodigue du ſang de ſes ſoldats. Il fit dreſſer une batterie de gros canons, dont un ſeul pouvoit à peine être traîné par ſoixante chevaux, & renouvela ſes attaques avec violence : elles furent auſſi vaines que la première fois. Après avoir conſumé pendant plus d'un an ſon armée & ſes proviſions devant cette place, dont à peine il étoit parvenu à endommager

foiblement les fortifications, & avoir donné pluſieurs aſſauts ſans ſuccès, ce Général, irrité des murmures des Janiſſaires & de la retraite de pluſieurs d'entre eux qui ne vouloient plus ſervir, alléguant les approches de l'hiver, fit prendre les armes à tous les Palfreniers de l'armée & à ſes gens, & en forma un corps de troupes qu'il envoya à l'aſſaut. Son deſſein étoit de réveiller le courage des Janiſſaires, & il ſe flattoit que, honteux de voir marcher cette nouvelle Milice qu'il leur ſubſtituoit, ils la devanceroient à l'attaque : il fut trompé dans ſon eſpoir. Les Janiſſaires, & à leur exemple les Sipahis (1), qui avoient entraîné dans leur révolte le reſte de l'armée, pénétrant ſon deſſein, reſtèrent immobiles. « Quoi! di-» rent-ils, un repentir à contre-temps eſt » quelquefois plus honteux que la faute » même. Prétend-t-on nous piquer d'hon-» neur par cette démarche ? Et ſi la ville » eſt priſe, devons-nous craindre qu'on en » attribue l'honneur à cette poignée d'hom-» mes vils, ſi peu propres à porter les ar-» mes ? »

AN. de J. C.

(1) C'eſt le nom générique de tous les corps de cavalerie Turque.

AN. de J. C. Cependant cette nouvelle Milice étant montée à l'aſſaut vers le quartier de Sarradge-Khané, & ayant pénétré fort avant, fut bientôt enveloppée par les aſſiégés, qui la taillèrent toute en pièces. Pas un n'échappa, & Huſrev-Pacha ne retira de cette tentative malheureuſe que la confuſion & le chagrin de l'avoir faite. Ce fut après cette dernière attaque que l'armée, laſſe de ſouffrir, réduite à un petit nombre de ſoldats par les maladies, par la longueur & les travaux d'un ſiége meurtrier, & par la déſertion des meilleures troupes, renouvela ſes plaintes avec hauteur, & s'écria unanimement qu'il falloit lever le ſiége & reprendre la route de Conſtantinople. Envain ce Général lui repréſenta-t-il qu'il craignoit d'encourir la colère du Sultan, les troupes s'obſtinèrent à partir, & lui répondirent qu'elles faiſoient leur cauſe de la ſienne. Après avoir pris ſolennellement ces engagemens avec lui, elles décampèrent, ſe mirent en chemin pour la Capitale, & laiſsèrent la groſſe artillerie à Mouſſoul, où elles eurent beaucoup de peine à la tranſporter: elles craignoient qu'un détachement ennemi ne vînt s'en emparer, ſi elles l'avoient laiſſée dans une place moins forte. Le Roi de Perſe

ayant

ayant appris le départ de Huſrev-Pacha, réſolut de ſe délivrer pour toujours de ce Séraskier actif, dont la préſence avoit été ſi funeſte aux armes Perſanes pendant cette campagne. Il gagna dans cette vue des Officiers de l'intérieur du ſérail par de grands préſens, & les engagea de travailler de concert à ſa ruine auprès de Sultan Murad. La cabale de ces ames vénales eut tout le ſuccès qu'il deſiroit. L'Empereur trompé par mille rapports calomnieux contre Huſrev-Pacha, donna ordre de le faire mourir Morteza-Pacha, Gouverneur de Diarbekir, fut chargé de cette fatale commiſſion, & de le remplacer. Dès qu'il eut reçu le commandement de Sa Hauteſſe il partit, fit diligence, & atteignit à Tokat Huſrev-Pacha, qu'il y fit étrangler; après quoi il retourna à Diarbekir rejoindre le gros de l'armée dont il prit le commandement. La nouvelle de la mort tragique de ſon Général s'y étant bientôt répandue, les troupes ſe ſoulevèrent, & dirent qu'on avoit injuſtement fait à Huſrev-Pacha un crime de ſon retour, puiſqu'elles ſeules en étoient cauſe & qu'elles l'y avoient forcé; que ceux qui avoient contribué à ſa mort méritoient de l'expier par la leur, & qu'elles en feroient les

An. de J. C.

vengeurs. Les effets ſuivirent de près les
AN. de J. C. menaces. A peine furent-elles rentrées dans Conſtantinople qu'elles arborèrent l'étendard de la révolte, firent main-baſſe ſur pluſieurs grands Officiers de la Porte, & n'épargnèrent pas même dans leur fureur Hafiz-Pacha, Grand-Viſir, Haſſan-Calfa, Aga des Janiſſaires, & le Sélihtar du Sultan (1), trois victimes diſtinguées, dont le ſacrifice mit fin à cette ſanglante tragédie.

1633. L'an 1043, on vit émaner du trône de Sultan Murad, un ordre dont la bizarrerie ne fit guères moins répandre de ſang. Il portoit inhibition, ſous des peines très-ſévères, à toutes perſonnes, de quelque âge & condition qu'elles fuſſent, de fumer. On ne ſauroit croire combien de gens de tous rangs payèrent de leur vie leur opiniâtre indocilité à s'y ſoumettre.

1634. L'an 1044 fut marqué par des événemens plus glorieux. Sultan Murad prit en perſonne la ville de Revan (2), traita avec

(1) C'eſt le porte-glaive du Sultan. Le Sélihtar eſt le premier Officier de l'intérieur du Sérail. Les Eunuques blancs & noirs dont il eſt peuplé, forment une claſſe différente dont le grand Eunuque eſt le Chef.

(2) C'eſt Erivan.

douceur les Perſans qui la défendoient & qui s'étoient rendus à ſa diſcrétion, & s'empara ſans coup-férir de toute la Province dont elle eſt la Capitale. Il y étoit encore lorſque Béchir-Aga, dépêché par le Kaïmakan-Bairam-Pacha, vint l'informer que les Janiſſaires, mutinés de nouveau, vouloient le détrôner, & mettre Sultan Orkhan en ſa place. C'en fut aſſez pour déterminer Murad à envoyer étrangler ſecrètement ce Prince & ſon frère Ibrahim. Orkhan étoit le plus jeune des deux; il avoit une conception vive, & une ſagacité au-deſſus de ſon âge. Dès qu'il vit entrer dans ſon appartement les Miniſtres de la cruauté du Sultan ſon frère, cette pénétration à qui rien n'échappoit lui fit lire aiſément dans leurs yeux, & peut-être dans leur maintien triſte, l'objet de leur commiſſion. Il ne leur donna pas le temps de la lui apprendre, & s'élançant, pour ne pas tomber entre leurs mains, de la fenêtre d'un *Kiochk* (1) fort élevé, où il ſe trouvoit alors, il ſe caſſa la jambe, AN. de J. C.

(1) Cabinet en forme de pavillon où les Turcs prennent le frais. Ils ſont ordinairement octogones, quarrés ou ronds.

& expira dans le lieu même de ſa chûte,
AN. de J. C. martyr de la jalouſe cruauté de ſon frère. Sultan Ibrahim n'évita un pareil ſort qu'en ſe faiſant deſcendre, par le conſeil de ſes partiſans, dans un puits profond, où on le laiſſa quinze jours ſans nourriture. Il étoit écrit dans les décrets de Dieu que ſon eſprit en ſeroit altéré ; il le fut juſqu'à ce que le Tout-Puiſſant eut diſſipé les nuages qui l'environnoient. Sultan Murad, de retour à Conſtantinople, ſévit contre les principaux fauteurs de la rébellion, & mit fin, par leur châtiment exemplaire, aux troubles qui le faiſoient chanceler ſur le trône.

1638. Il s'immortaliſa, l'an 1048, par la priſe de Bagdad, qu'il emporta enfin après l'avoir inondée du ſang des Rafaziens (1). Alep étant le rendez-vous de l'armée ; il s'y rendit en perſonne. Ce fut pendant le ſéjour qu'il fut obligé de faire en cette ville pour attendre les troupes Egyptiennes, qu'il y perdit le Grand-Viſir Bairam-Pacha, Miniſtre dont il eut lieu de regretter le mérite & la fidélité. Les Egyp-

(1) Ce ſont les hérétiques du Muſulmaniſme. Les Turcs appellent ainſi par mépris les Perſans.

tiens étant enfin arrivés, il marcha vers Bagdad, & vint à la tête de toutes ſes troupes mettre de nouveau le ſiège devant cette place. Il la preſſa ſi vivement qu'après trente-huit jours de tranchée ouverte, depuis le 7 de Djémaziulaqhir juſqu'au 16 de Redgeb, après avoir élevé vers la ville des montagnes de ſable & de terre qui mettoient à l'abri les travailleurs dont l'activité conduiſit inſenſiblement, dans ce court eſpace, les lignes d'attaque juſques ſous les murs de Bagdad; après avoir enfin dreſſé ſur le ſommet de ces parapets monſtrueux des batteries nombreuſes qui dominoient la ville & la réduiſoient en cendres, il ſe rendit maître de ce boulevard de la Porte, contre lequel le meilleur de ſes Généraux avoit échoué (1). Les Bagdadiens ayant demandé à capituler, envoyèrent à cet effet Bektache-Khan auprès du Sultan, qui conſentit à accorder la liberté à la garniſon & à tous ceux qui la voudroient ſuivre, à condition qu'elle & les habitans lui livreroient le même jour la place, & en ſortiroient ſans AN. de J. C.

(1) Huſrev-Pacha, dont nous avons parlé plus haut.

armes. La capitulation, dont cet article
AN. de J. C. étoit le principal, ayant été ſignée de part & d'autre, Bektache laiſſa des ôtages auprès du Grand-Seigneur, & s'en retourna dans la ville, accompagné du Janiſſaire Aga, & d'un corps de troupes Ottomannes, pour la leur remettre. Mais il n'eut pas plutôt fait part aux habitans & aux troupes Perſanes qui la défendoient, de la condition humiliante de laiſſer leurs armes dans Bagdad, qu'ils s'écrièrent qu'ils ne vouloient point ratifier la capitulation, ſe jetèrent comme des furieux ſur les Ottomans que conduiſoit le Janiſſaire Aga, & engagèrent une action dans laquelle ceux-ci ayant été bientôt ſoutenus par le reſte de l'armée, à la tête de laquelle le Grand-Viſir vint les ſecourir, firent un carnage affreux des Bagdadiens. Ce Général y périt en combattant courageuſement; la ville fut priſe d'aſſaut, & abandonnée au glaive du ſoldat pendant trois jours & trois nuits. Les rues de Bagdad, jonchées de morts, virent périr la plus grande partie de ſes habitans. Un corps de Rafaziens ayant réſolu de s'échapper par une brêche qu'ils avoient faite au pied d'un mur voiſin d'une des portes de la ville, dite la porte des Ténèbres,

fut découvert par les troupes Égyptiennes, qui firent pleuvoir une grêle de flèches sur eux, & les ayant atteints, la lance & le sabre à la main, achevèrent d'en faire une affreuse boucherie. Ils étoient au nombre de 1700 hommes, dont aucun ne se sauva : ce fut le dernier sang que l'on répandit dans Bagdad. Le Sultan ayant fait cesser le carnage, ordonna de conserver la vie au reste des Bagdadiens. Dès que tout fut tranquille dans la ville, son premier soin fut d'en relever les fortifications. Ces travaux étant achevés, il reprit le chemin de Constantinople ; mais il étoit à peine arrivé à Iman-Moussa (1), qu'il apprit par des dépêches particulières que les Persans ayant creusé & rempli d'artifices une mine qui alloit aboutir sous le corps de la place, y avoient mis le feu, & avoient fait sauter en l'air la plus grande partie des fortifications de Bagdad, & la garnison qui la défendoient ; plusieurs maisons de cette ville en avoient été renversées, & beaucoup d'habitans avoient péri sous les ruines. Le Sultan outré de AN. de J C.

(1) Lieu peu éloigné de Bagdad, sur la route de Constantinople.

cette nouvelle, fit ſur le champ mettre à
AN. de J. C. mort ſix cent eſclaves Perſans qui ſe trouvoient dans ſon camp, & envoya des ordres poſitifs de rétablir au plutôt tout ce que la mine avoit détruit. Une maladie de langueur, dont il commençoit alors à reſſentir les atteintes, n'ayant ceſſé d'augmenter juſqu'à ſon arrivée à Conſtantinople, il en mourut le 22 de Chewal
1639. de l'année 1049, laiſſant après lui la terreur de ſon nom.

Gouverneurs de l'Égypte ſous le règne de Sultan Murad IV.

Cara-Muſtapha fut le premier, & fit ſon entrée au Caire le Jeudi 22 de Ra-
1622. mazan de l'année 1032. Ce Viſir aimoit la juſtice & l'ordre. On le voyoit continuellement à cheval, faiſant lui-même la ronde dans les marchés publics, châtiant de ſa propre main les Marchands qui ſe ſervoient d'une fauſſe meſure, & les Boulangers dont le pain n'étoit pas du poids fixé par la police. La peſte s'étant répandue dans l'Égypte, & y faiſant de grands ravages, il défendit aux femmes de pleurer les morts, & fit ceſſer ces larmes & ces cris lugubres, dont elles & les pleu-

reuſes à gages (1) faiſoient retentir l'air dans leurs maiſons, & lorſqu'elles les accompagnoient au tombeau. Cette ſage ordonnance diminua la terreur & la mélancolie que le funèbre appareil des convois, ſi ſouvent répété dans ce temps de calamité, répandoit dans tous les eſprits: c'eſt à cette occaſion qu'on appela cette contagieuſe maladie la mort ſilencieuſe. Ce fléau fut ſuivi d'un débordement du Nil, dont on n'avoit point encore eu d'exemple; ce fleuve s'éleva juſqu'au vingt-quatrième pic du Nilomètre. Le chemin de Boulak fut entièrement inondé du côté du pont des limons; tout ce quartier devint navigable. AN. de J. C.

Muſtapha-Pacha, après avoir orné le Meydan du Caire (2), d'un beau puits, & la place de Romeileh d'une grande

(1) Comme les *Prefica* des Anciens, elles chantent ſur des airs lugubres des vers *impromptu* qu'elles font à la louange du mort: ce que les Romains appeloient *Nenia* étoit ſans doute la même choſe.

(2) Le Meydan eſt ſitué au pied du château du Caire; c'eſt un vaſte hippodrome où les Beys & les gens de leur ſuite s'exercent à la courſe des chevaux.

mosquée qu'il fit bâtir au pied du châ-
AN. de J. C. teau, quitta le gouvernement de l'Egypte,
1625. & se rendit à Constantinople l'an 1035.

Bairam-Pacha, son successeur, le remplaça le 12 de Chaban de la même année; Jamais Visir ne réunit de plus brillantes qualités dans sa personne. Il fut équitable dans ses jugemens, ferme dans le commandement, habile dans les affaires du gouvernement, & libéral sans prodigalité. La mosquée d'*Amroubenelas*, que ce Général du Calife Omar avoit élevée, lors de la conquête de l'Egypte, dans le Fostath, qu'on appelle aujourd'hui le vieux Caire, fut réparée par les ordres & aux dépens de Bairam-Pacha. Il sacrifia au rétablissement de ce superbe édifice des sommes immenses, & fit l'acquisition de plusieurs fonds considérables, dont il augmenta les revenus qui servent à l'entretien de cette ancienne mosquée. On voit aussi à Boulak, près du chantier, des vékialés spacieux & commodes, qu'il bâtit pour la commodité des étrangers. La vigilance & le zèle de ce Visir pour la gloire du nom Ottoman, ne purent empêcher que l'Yémen ne sortît de la domination Turque par un événement dont je vais donner le détail.

Lorſque Sinan-Pacha eut conquit le Yémen, il épouſa une fille du Prince de ce pays, qui avoit pluſieurs frères, auprès deſquels il laiſſa ſon fils (1), & s'en retourna en Egypte, dont il étoit Gouverneur. Quelques années après, Haider-Pacha ayant été revêtu de la Viceroyauté de cette riche Province ſous Sultan Oſman, eut de grands démêlés avec le fils de Sinan-Pacha, au ſujet des ports de l'Yémen, dont celui-ci lui conteſtoit la juridiction à certains égards. Haider-Pacha l'ayant fait aſſaſſiner, les peuples de cette partie de l'Arabie, qui étoient très-affectionnés à cet allié de leurs Princes naturels, ſe ſoulevèrent contre le Viceroi, coururent aux armes, & ſe préparèrent à venger ſur lui & ſur ſes gens la mort du fils de Sinan-Pacha, animés par les exhortations ſéditieuſes des Princes de l'Yémen, qui ſaiſirent avec ardeur cette occaſion de rentrer en poſſeſſion de ce petit État, dont ils étoient les anciens Souverains. Haider-Pacha n'ayant pas des forces ſuffiſantes pour s'oppoſer à ce torrent, ſe réfugia dans une place forte, où il ſe vit bientôt AN. de J. C.

(1) En qualité ſans doute de ſon Lieutenant dans l'Yemen.

AN. de J. C. assiégé, & d'où il fit part de tout ce qui se passoit à Bairam-Pacha. Ce Gouverneur de l'Egypte jugeant que le mal demandoit un prompt remède, leva sur le champ des troupes toutes composées de Seuleimaniens, & les envoya au Suès. Mais à peine y furent-elles arrivées qu'elles se mutinèrent, refusèrent de s'embarquer, & commirent de grands désordres dans cette ville. Bairam-Pacha, furieux de ce contre-temps, fit marcher contre eux Muhammed-Bey, surnommé Béchik-Salan & Aly-Bey-Ibn-el-Khabir, & leur ordonna de les faire tous passer au fil de l'épée. Il fut obéi ponctuellement, & les troupes rébelles furent enveloppées par celles de ces Beys, qui firent main-basse sur elles. Sur ces entrefaites le Gouverneur de l'Egypte ayant informé la Porte de la révolte de l'Yémen, Sultan Murad, qui régnoit alors, donna ordre à Ahmed-Pacha de se rendre promptement au Caire, d'y ramasser une nombreuse Milice, & d'aller à sa tête appaiser les troubles de cette Province. Ce Général étant arrivé en Egypte, fit enrôler dès le lendemain de son débarquement à Boulak (1) plusieurs Com-

(1) Fauxbourg du Caire.

pagnies de Seuleimaniens, ſe mit en chemin pour le Suès avec cette petite armée, s'embarqua avec elle ſur les vaiſſeaux qui étoient deſtinés à les tranſporter, & fit voile pour Djedda (1). Un vent favorable les mit au port en peu de jours; mais par une fatalité qui ſembloit attachée à cette expédition, le vaiſſeau que montoit le Pacha chavira, & périt à la vue de Djedda. Ce Viſir ſe ſauva à peine du naufrage avec la plupart de ſes gens; tous ſes effets furent la proie des eaux; mais par l'habileté des plongeurs qui ſe trouvoient dans cette ville, il eut le bonheur de tout recouvrer, & même des ſacs qui contenoient une ſomme conſidérable d'argent. Muhzin-el-Chérif, Sultan de la Mecque, informé de ce malheur, prétendit que le ſauvetage de ces effets naufragés ne pouvoit ſe faire qu'à ſon profit, & les envoya demander à Ahmed-Pacha par ſon Viſir. Celui-ci s'étant préſenté au Général Ottoman, & lui ayant appris le ſujet de ſa miſſion, en fut reçu avec dureté; & la diſpute qui s'éleva entre eux

AN. de J. C.

(1) Cette ville a un port ſur la Mer Rouge, à quelques lieues de la Mecque.

au ſujet de ce droit d'aubaine, que le
AN. J. de C. Viſir. Mecquois attribuoit d'un côté au Chérif ſon maître, & dont Ahmed-Pacha, de l'autre, refuſoit de reconnoître la validité, alla ſi loin, que celui-ci, violant le droit des gens, fit maſſacrer en ſa préſence le Miniſtre du Chérif. Muhzin, trop foible pour venger à force ouverte un aſſaſſinat ſi révoltant, diſſimula, & n'en fit pas même le moindre reproche au Pacha ; il ſe contenta d'en conſerver un ſecret reſſentiment, qu'il renferma dans ſon cœur juſqu'à ce que le temps lui permît de le faire éclater. L'huile qui coule ſur le cuir ſemble diſparoître ; mais le cuir en eſt imbibé. Il en eſt de même de l'offenſe que reçoit l'homme diſſimulé. Le Chérif, pénétré de celle que lui avoit faite Ahmed-Pacha, parut l'oublier, lui écrivit des lettres polies, les accompagna ſouvent de préſens, & entretint avec lui une correſpondance ſi intime qu'il parvint à le faire tomber dans le piége qu'il lui tendoit. Ahmed-Pacha, trompé par mille bons procédés apparens, avoit une crédulité ſi aveugle pour tout ce qui venoit du Chérif, qu'il reçut un jour de lui, avec les témoignages de la plus vive reconnoiſſance, une éguière pleine

d'une eau dont le ruſé Chérif lui vantoit beaucoup la vertu, & dont il lui conſeilloit de faire uſage pour ſa boiſſon ordinaire ; c'étoit le poiſon le plus ſubtil. Le Général Ottoman s'étant empreſſé de s'en ſervir pour ſon ablution (1) en préſence de l'Officier de ce Prince, qui en avoit été le porteur, ſentit tout-à-coup un feu dévorant, qui pénétrant en un inſtant toutes les parties de ſon corps, le fit expirer la nuit ſuivante dans les douleurs les plus cruelles. Ses troupes apprenant ſa mort, en ſoupçonnèrent aiſément la cauſe ; elles s'en entretenoient tumultuairement, lorſque Seid Ahmed-el-Moutlab, de la famille des Abonnémiens, vint leur ſuggérer le moyen de la venger. « Ceſſez, leur dit-» il, des murmures & des regrets inuti-» les : armez-vous, & venez détrôner » l'auteur de la perte que vous venez de » faire. Je conduirai vos pas ; je chaſſerai » le fourbe Chérif ; &, ſoutenu de votre » courage & de votre protection, je

AN. de J. C.

(1) L'ablution eſt légale chez les Turcs ; elle doit toujours précéder leurs prières. La Loi les oblige auſſi de ſe laver toutes les fois qu'ils ſatisfont à quelque beſoin naturel, ou qu'ils ont commerce avec une femme.

» m'emparerai de ſa couronne, & recon-
AN. de J. C. » noîtrai ce ſervice par des préſens pro-
» portionés à ſon importance. » Ce diſcours fit ſur les Seuleimaniens l'impreſſion qu'il deſiroit ; ils s'écrièrent tous qu'ils y conſentoient. Seid Ahmed ſe mettant ſur le champ à leur tête, les conduiſit dans une place pourvue d'une grande quantité de poudre & d'autres munitions de guerre, leur en fournit abondamment, & alla attaquer le Chérif Muhzin, qui, informé de leur marche, ramaſſa quelques troupes à la hâte, & eut le courage de venir au-devant d'eux. Le combat s'engagea, & ne fut bientôt qu'une déroute, où le Chérif périt, & la plus grande partie de ſes troupes furent taillées en pièces. Les Seuleimaniens entrèrent enſuite en triomphe à la Mecque, s'y logèrent, & proclamèrent Chérif & Sultan du Hidgiaz (1) Seid Ahmed-el-Moutlab, qui alla habiter le palais de ſon infortuné prédéceſſeur. Son premier ſoin fut de mettre ſur les remparts de la ville de fortes pièces de canon & des fauconeaux pour la

(1) C'eſt le nom que les Arabes donnent à l'Arabie Pétrée.

défendre en cas que les Hidgaziens vinſſent l'aſſiéger. Cette révolution coûta au reſte beaucoup de ſang aux deux partis. Bairam-Pacha, qui étoit encore en Egypte, l'apprit avec d'autant plus de douleur, que ces nouveaux contre-temps retardoient le ſuccès de l'expédition de l'Yémen. Il tenta d'envoyer un troiſième corps de troupes, leſquelles après s'être embarquées ſur la Mer rouge avec leur Commandant, eurent dans leur route la rencontre de pluſieurs navires richement chargés d'étoffes & d'épiceries dont elles s'emparèrent. Ces nouveaux Pirates, que leur chef tenta vainement de détourner de cette déprédation, n'écoutant plus dès-lors la diſcipline militaire, devinrent auſſi inutiles à la guerre d'Yémen que les troupes qui les avoient devancés. On entreprit, comme on va le voir, ſous le ſucceſſeur de Bairam Pacha, d'apporter remède à ce nouveau mal. Ce ſucceſſeur étoit Méhémed-Pacha, Kiahia (1) du Grand-Eunuque. Il arriva au Caire le 4 AN. de J. C.

(1) Ce Kiahia, ou Lieutenant du grand Eunuque, eſt un Officier conſidérable de l'intérieur du Sérail.

de Sefer 1038, & ſon prédéceſſeur en
AN. de J. C. partit le 11 pour ſe rendre par terre à
1628. Conſtantinople.

La Porte, informée des nouveaux troubles occaſionnés par l'expédition de l'Yémen, crut ne pouvoir mieux les faire ceſſer & en aſſurer le ſuccès, qu'en donnant la Viceroyauté de cette Province à Kauſoua-Bey, à la ſollicitation de Bairam-Pacha. L'ordre du Sultan qui revêtoit ce Seigneur Egyptien de cet important Gouvernement, fut accompagné de deux caftans & d'un ſabre, que Sa Hauteſſe lui envoyoit pour marque d'inveſtiture. Il eut à peine été lu dans le Divan du Caire, que Kauſoua-Bey, après avoir été reconduit chez lui avec la pompe accoutumée, commença à donner les ſiens pour les préparatifs d'une campagne qu'il lui importoit tant de rendre moins infructueuſe que n'avoient été les précédentes. Dans cette vue, il fit dans l'Egypte une levée conſidérable de ſoldats de toutes nations (1). Les Émirs Nouri-el-Murad, dépêchés en Syrie, lui en ramenèrent ſix cent hommes

(1) C'eſt-à-dire, Arabes, Turcs, Géorgiens, Perſans, &c.

choiſis, qui ſuivirent de près quatre mille hommes venus de Romélie. Kauſoua-Pacha (car il avoit auſſi été revêtu de cette dignité, & réſigné ſon beglik, avec l'agrément du gouvernement, aux deux Emirs Aly-Hariri & Ahmed Djafor.) Kauſoua-Pacha, dis-je, prêt à partir pour l'Yémen, reçut l'Ambaſſade d'un Bey de ce pays. La politique lui dictoit de l'accueillir avec amitié; il le fit, & ſe l'attacha par mille bonnes manières. AN. de J. C.

Cependant ſon armée, qui, groſſiſſant tous les jours, montoit déja à vingt mille hommes, ſans compter les gens deſtinés au ſervice des tentes, les chameliers, palfreniers & autres bas domeſtiques, commençoit à commettre des déſordres dans le Caire. Le dégât, les mauvais traitemens, la ruine des Marchands, la cherté de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, les corvées & les violences contre les Rayas (1) étoient les triſtes ſuites du ſéjour de ces troupes nombreuſes dans cette Capitale. Le pauvre qui gagnoit ſa vie à tranſporter

(1) C'eſt le nom générique que les Turcs donnent à tous les ſujets Chrétiens ou Juifs de l'Empire Ottoman.

l'eau du Nil pour la commodité des ha-
AN. de J. C. bitans de cette ville immenſe, avoit pris l'épouvante & la fuite avec ſes bêtes de charge. Une ſoif ardente tourmentoit ces mêmes habitans ; & il en ſeroit péri un grand nombre, ſi les citernes & les puits d'eau ſaumâtre (1) n'avoient ſervi à les ſoulager. Le viol & les crimes les plus infâmes achevèrent de les jeter dans la déſolation ; les femmes & les jeunes gens, retirés dans leurs maiſons, n'oſoient plus paroître dans les rues les plus fréquentées. Le Caire, après avoir été pendant quatre mois en proie à tous ces malheurs & à tous les excès que peut commettre une ſoldateſque indiſciplinée, en fut enfin délivré, le 8 de Chewal, par le départ de Kauſoua-Pacha, qui, précédé de trente pièces de canon, alla camper avec toute ſa licentieuſe armée & les Arabes d'Azalé, au Reidanié, où il ne

(1) Il y a peu de citernes chez les particuliers ; elles ſont preſque toutes publiques & adoſſées aux grandes Moſquées. L'entrée en eſt ornée d'un dôme grillé, ſoutenu de colonnes de marbre. Quant aux puits, il y en a dans toutes les maiſons. L'eau en eſt ſaumâtre par rapport au nître dont toute la terre d'Egypte eſt imprégnée.

put les empêcher de piller & de massacrer tout ce qui se présentoit devant eux. Il y resta jusqu'à ce que tous les bagages eussent défilé pour le Suès, & en prit la route le 10 du Zilhidgé (1), jour remarquable par le débordement d'un ruisseau qui causa de grands dommages à la Mecque. Les habitans du Caire & des villages circonvoisins firent éclater leur joie lorsqu'ils se virent délivrés de ces troupes effrénées. Les uns avoient essuyé d'indignes traitemens; les autres sans ressource du côté de l'industrie, car les boutiques avoient été fermées, s'étoient vu obligés de s'endetter pour vivre. Ceux-ci avoient perdu leurs biens, ceux-là leurs enfans; tant de maux & tant de préparatifs dispendieux ne produisirent cependant aucun bien. Kausoua échoua dans sa commission; ses troupes furent taillées en pièces ou dispersées; ses équipages & son trésor pillés, tant il est vrai que les choses d'ici-bas disparoissent & s'anéantissent en un instant par la volonté du Tout-Puissant, qui seul est immuable & éternel. AN. de J. C.

(1) C'est le douzième mois de l'année lunaire des Turcs.

Méhémed-Pacha fut rappelé de l'Egypte
AN. de J. C. le 8 de Rébiulaqhir l'an 1040. Mouſſa-Pa-
1630. cha, ſon ſucceſſeur, y arriva le 3 de Dgé-
maziulaqhir de la même année, homme d'un eſprit borné & de peu capacité dans le Gouvernement. Après avoir fait mourir Kaitas-Bey qui le méritoit, il voulut ôter la vie à d'autres perſonnes qui ne le méritoient pas. Cet abus du pouvoir arbitraire ſouleva toute la Milice du Caire, qui le dépoſa. Quelques temps après, il partit de cette ville le 8 de Muharrem
1631. 1041, à la pointe du jour, & alla s'embarquer à Alexandrie, d'où il paſſa à Conſtantinople. Haſſan-Effendy gouverna depuis ſon départ avec le titre de Caimakam, & l'on dépêcha Aly-Bey à la Porte pour appuyer un Mémoire juſtificatif de la démarche de la Milice du Caire à l'égard de Mouſſa-Pacha.

Boſtandgi-Haſſan-Pacha fut envoyé à ſa place, & prit poſſeſſion de ce Gouvernement le 12 de Rebiulewel de la même année. Il eut ordre d'envoyer des troupes à la Tibériade, qu'on aſſiégeoit alors. Ce fut à-peu-près dans le même-temps qu'il reçut la nouvelle de nouveaux troubles qu'avoient ſuſcités dans l'Yémen

un parti d'Arabes rébelles (1) ; il n'eut pas celui d'y mettre ordre, ayant été dépoſé l'année ſuivante ; la mort le ſurprit avant ſon départ de l'Egypte l'an 1043 : il l'avoit gouverné un an & demi. AN. de J. C. 1633.

Son ſucceſſeur Emir Aqhor-Ahmed-Pacha, que les Egyptiens ſurnommèrent Ramielnéhas (2), confirma le choix que l'on avoit fait de Haſſan-Effendy pour remplir la charge de Kaïmakam, que cet Officier géra juſqu'au treizième de Zilkadé de la même année, jour de l'arrivée du Viſir au Caire. Jamais Gouverneur ne fut plus cruel. Sa barbarie, induſtrieuſe à inventer de nouveaux genres de ſupplices, ſe plaiſoit ſur-tout à faire verſer du cuivre fondu dans les entrailles des coupables, ou de ceux que ſa haine lui faiſoit regarder comme tels. Le Sultan informé de cette inhumanité, le rappela en 1045, deux ans & huit mois après qu'il 1635.

(1) Depuis le mauvais ſuccès des armes de Kauſona-Pacha dans le Yémen, un autre Général plus heureux y avoit apparemment rétabli la tranquillité, quoique l'Auteur de cet Abrégé ne nous en ait rien dit.

(2) Fondeur de cuivre. Sa cruauté, comme on le voit plus bas, lui avoit attiré ce ſurnom.

eut pris poſſeſſion de ce Gouvernement.

AN. de J. C. Huſſein-Pacha, ci-devant Gouverneur de Diarbekir, le remplaça, & Emir-Rizvan prit par ſes ordres le commandement de l'Egypte juſqu'à ſon arrivée. Ce Viſir s'y rendit la même année, & y réſida juſ-

1637. qu'en 1047, où il eut pour ſucceſſeur Méhémed-Pacha, Viſir ferme, abſolu, qui joignoit au talent du Gouvernement une phyſionomie heureuſe & impoſante, à qui rien ne réſiſtoit. Après avoir com-

1640. mandé avec ſuccès juſqu'en 1050, il fut dépoſé, relégué au palais d'Ablak, qu'on lui donna pour priſon, & n'en ſortit qu'après avoir payé au gouvernement 400 bourſes. La mort de Sultan Murad, dont la nouvelle étoit arrivée au Caire le 12 de Zilkadé 1049, avoit ſans doute beaucoup contribué aux diſgraces de ce Viſir, qui en étoit aimé.

SULTAN IBRAHIM.

CE Prince, frère du Sultan Murad, lui

1640. ſuccéda l'an 1050, dans le mois de Rébiulaqhir : l'imbécillité fut ſon partage. Muſtapha-Pacha fut pourvu du Gouver-

nement

nement de l'Egypte ſous ſon règne, & Kanaan-Effendy commanda dans ce Royaume jusqu'à l'arrivée de ce Viſir, qui fut le 12 de Djemaziulaqhir de la même année. Méhémed-Pacha, ſon prédéceſſeur, vint au-devant de lui, & lui avoit fait préparer un cheval richement enharnaché, mais Muſtapha-Pacha ne reçut ni ſa viſite, ni ſon préſent. Ce Viſir étoit grand dans ſes actions, & craint des Egyptiens, qui ſe ſoumettoient aveuglément à ſes volontés. Il les gouverna pendant deux ans & deux jours. Makſoud-Pacha, Gouverneur de Diarbekir, lui ſuccéda le 8 de Chaban 1052 : il joignoit à un deſpotiſme ſous qui tout plioit, un extérieur majeſtueux & terrible & une réputation qui le faiſoient reſpecter & redouter. L'arithmétique étoit une de ſes plus fréquentes occupations : il y excelloit. Il y eut une grande diſette de ſon temps en Egypte; ce fléau fut ſuivi d'une peſte mortelle pour quiconque en étoit frappé : ce fut alors que ſon équité lui fit abolir certains droits ou uſages onéreux & arbitraires, inventés par l'avidité de ſes prédéceſſeurs pour la ruine des particuliers. Un des plus criants étoit d'exiger des Marchands le paiement de la douane de leurs marchandiſes avant qu'el-

AN. de J. C. 1642.

les fussent arrivées ; l'autre d'obliger les
AN. de J. C. Tailleurs & autres Ouvriers semblables, de se servir pour la mesure des draps & des étoffes, d'un pic (1) sur lequel étoit appliqué le sceau du Pacha, après les avoir préalablement mesurées avec le pic ordinaire, qui étoit beaucoup plus long, & dont l'excédent étoit un profit que ce Gouverneur s'attribuoit (2). Les impôts que l'on mettoit sur les Tisserands & autres gens de métier étoient si exorbitant, qu'ils étoient souvent hors d'état d'y satisfaire. Tous ces moyens d'appauvrir le peuple furent abrogés par Maksoud-Pacha, qui ayant eu la curiosité d'en faire le dénombrement, trouva dans les archives de la recette trente-trois listes chargées de ces droits odieux, qui produisoient des sommes immenses aux Gouverneurs de l'Egypte, & en réduisoient les habitans à la dernière misère. Ils respirèrent sous le Gouvernement de ce Pacha, qui n'en permit la perception

(1) L'aune de Paris équivaut à un pic & trois quarts.

(2) En supposant que le pic ordinaire excédât le pic du Pacha d'un huitième, ce Gouverneur exigeoit en argent le huitième de la valeur du drap ou de l'étoffe mesurés.

qu'à l'égard des étrangers. Il réforma auſſi pluſieurs abus qui s'étoient gliſſés parmi les gens de juſtice, à l'égard du paiement des épices, ſur-tout ceux qu'avoient introduits l'avidité des *Kaſſams* (1), auxquels il défendit de rien exiger à l'avenir des hoirs d'une ſucceſſion, au-delà du droit d'inventaire réglé par les ordonnances. Tant de réformes & ſa vigueur à y procéder, lui ſuſcitèrent de puiſſans ennemis, qui ſoulevèrent la Milice & le firent dépoſer. Chaban-Effendy, revêtu de la qualité de Kaïmakam, prit le timon des affaires. L'Interprête du Divan & le Tchaouchler-Kiahiaſſy (2) furent enveloppés dans la diſgrace du Pacha, contre lequel les Grands du Caire firent préſenter en leur nom une requête à Sultan Ibrahim, pour juſtifier auprès de lui leur conduite à l'égard de ce Viſir & de ces deux Officiers. Dans l'eſpace de ſeize mois que Makſoud-Pacha avoit gouverné

An. de J. C.

(1) Les Kaſſams ſont des Commiſſaires établis pour préſider aux inventaires & régler les partages des ſucceſſions, ſoit qu'il ſurvienne conteſtation ou non.

(2) C'eſt le Commandant général du corps des Tchaouchs.

l'Egypte, il avoit eu le bonheur d'envoyer
AN. de J. C. deux haznés (1) au Sultan, malgré la ſuppreſſion des impôts dont je viens de parler. Tant de zèle pour les intérêts de ſon Prince & pour ceux du peuple, qu'il avoit ſu concilier, ne le purent garantir de la fatalité de ſa deſtinée. Le Sultan le fit étrangler, indigné de la foibleſſe qu'il avoit eue de conſentir ſans la moindre réſiſtance à ſa dépoſition, & de quitter, pour céder au caprice d'une Milice inſolente, une place qui étoit regardée comme un *des ſanctuaires* de l'Empire Ottoman. « Il » devoit, ajouta, dit-on, le Sultan de ſa » propre bouche, en donnant l'ordre de » ſa mort, il devoit ſacrifier ſa vie à » l'honneur de ſon rang, plutôt que d'en » deſcendre lâchement pour obéir à une » ſoldateſque rébelle ». (2).

(1) Le hazné eſt compoſé de 1200 bourſes d'Egypte. La bourſe eſt, comme je l'ai déjà dit ailleurs, de 625 écus.

(2) Ces paroles ne ſont aſſurément point celles d'un Prince imbécille, tel que notre Auteur & tous les Hiſtoriens s'accordent à nous dépeindre Sultan-Ibrahim. Peut-être à travers les ſombres nuages de ſa démence s'échappoit-il quelquefois des éclairs du bon ſens qu'il n'avoit perdu que depuis que le

Dans le temps que la peſte ravageoit l'Egypte ſous ſon Gouvernement, un Poëte fit ces vers, que je placerai ici, n'ayant pu interrompre plus haut le fil du diſcours pour en faire mention en ſon lieu. AN. de J. C.

« Les malheurs, la famine & la terreur (s'écrie-t-il) » ſe ſont répandus ſur la triſte » Egypte. Jeunes & vieux, la mort moiſ- » ſonne tout. Le démon de la peſte, en- » voyé ſur cette terre infortunée par les » deſtins ennemis, punit les hommes de » leurs débordemens, & porte la dévaſta- » tion par-tout. C'eſt un eſcadron impé- » tueux qui renverſe une foible infante- » rie. C'eſt une grêle de fléches mortelles » décochées dans le cœur des Egyptiens. » C'eſt un feu auſſi ſubtil, auſſi pénétrant » que les étincelles qui partent des fers » d'un courſier fougueux. »

Eioub-Pacha, qui vint après Makſoud-Pacha en Egypte, fit ſon entrée dans le Caire au commencement de Rebiulewel de l'année 1054. Son avarice rétablit tous les impôts que la ſageſſe & l'équité de ſon 1644.

funeſte événement dont j'ai parlé plus haut, l'en avoit privé.

AN. de J. C. malheureux prédéceſſeur avoient abolis, & le fit abhorrer du peuple, qui lui donna, par un mauvais jeu de mots, le ſurnom de *Khaioub*, c'eſt-à-dire, maudit de Dieu. Après avoir tyranniſé les Egyptiens pendant deux ans & trois mois, il fut dépoſé le premier de Rebiulewel de l'année 1056. Méhémed-Pacha, déſigné ſon ſucceſſeur, envoya ordre à Kauſoua-Bey de prendre en main le maniement des affaires de l'Egypte. Ce Kaïmakam gouverna juſqu'au 6 de Djemaziulewel, jour où ce Viſir fut reconnu ſolennellement par tous les Ordres de ce Royaume en qualité de Gouverneur-Général de l'Egypte. Il étoit fils du célèbre Haider-Pacha, dont nous avons parlé dans l'article de l'Yemen. Il ſignala ſon arrivée par l'empriſonnement d'Eioub-Pacha. On le vit avec peine accorder toute ſa confiance à Kauſoua Bey; dégrader ſa dignité juſqu'à lui faire de fréquentes viſites, même pendant la nuit; convoquer le Divan dans la maiſon de ce favori, & y traiter les affaires les plus importantes. Une ſédition, occaſionnée par le différend dont je vais faire mention, troubla bientôt la tranquillité de ſon gouvernement. *Ses vapeurs meurtrières s'élevèrent juſqu'au Ciel, & couvrirent la terre*

des ténèbres du malheur. Kauſoua-Bey fut la première victime que les rébelles immolèrent à leur reſſentiment. Emir-Mamaï & Ibnn-Moukaſſah eurent le même ſort. Pluſieurs perſonnes de diſtinction furent exilées ; & ces troubles qui alloient déchirer l'Egypte, ne purent s'appaiſer que par la mort de dix-ſept des plus puiſſans perſonnages du Gouvernement, que Kaitas-Bey, célèbre ſous le nom d'Abou-Mahrem, fit étrangler. Cette ſanglante tragédie fut occaſionnée par une conteſtation ſurvenue au ſujet d'un ſomme très-modique, entre Aly-Bey, Gouverneur du Saïd, & Radoüan Bey, Emir-Hadg. Il s'agiſſoit d'augmenter de neuf piaſtres (1) la redevance du village de Limoun, ſitué dans le Behnavié. Emir-Méhémet qui en étoit Kiachef, l'avoit obtenue en ſa faveur. Dieu qui diſpoſe des événemens, les prévoit & ſait les faire ſervir à ſes volontés, permit que cette étincelle occaſionnât un feu dévorant qui menaçoit de tout conſumer, & que des flots de ſang & la dépoſition du Pacha, à laquelle la milice procéda avec violence, purent à peine

AN. de J. C.

(1) Environ 27 liv. de notre monnoie.

éteindre. Ce Viſir, forcé de ſortir du
An. de J. C. château du Caire, fut conduit en priſon dans le mois de Zilkadé (1) de l'année
1647. 1057, après avoir commandé la turbulente Egypte pendant huit mois & ſix jours.

Muſtapha-Pacha, ſon ſucceſſeur, ne nomma point de Kamaïkam. Chaban-Effendi, fils de Sinan-Pacha, conquérant de l'Yémen, ne reçut de lui que le titre de Muſſelim. Ce fut en cette qualité qu'il fut chargé par ce Viſir de gouverner l'Egypte juſqu'à ſon arrivée; d'autres diſpoſitions ayant enſuite empêché Muſtapha-Pacha de s'y rendre en perſonne, il fut remplacé par Méhémed Pacha, qui choiſit Jouſſouf-Effendi, Defterdar de l'Egypte, pour ſon Muſſelim en ce Royaume. Il dépêcha enſuite ſon Kiahia au Caire avec la plus grande partie de ſes gens & de ſes équipages, qui l'y précédèrent de quelques jours, & y arriva lui-même au commencement du mois de Sefer de l'année 1058. Il fit rendre compte à Haiderzadé-Méhémed-Pacha ſon prédéceſſeur, que l'on n'avoit point encore mis en liberté, & qui

(1) Onzième mois de l'année lunaire des Turcs.

fut convaincu d'avoir reçu, pour conſentir à la mort des Grands dont nous avons fait mention, 180000 ſequins, ſomme qui étoit indépendante des droits conſidérables qu'il s'étoit légitimement attribués ſur la vacance des emplois des décédés, ſur les approviſionnemens ou *Ghilal* (1), & dans toutes les affaires qui reſſortiſſoient à ſon Tribunal. An. de J. C

SULTAN MÉHÉMED IV.

On apprit ſur ces entrefaites la dépoſition de Sultan Ibrahim (2), qui étoit deſcendu du Trône le premier de Ramazan de cette année, & auquel ſon fils Sultan Méhémed avoit ſuccédé à l'âge de neuf ans. Cette nouvelle fut apportée en Egypte avec une ſi grande célérité,

(1) On appelle ainſi les grains qu'on envoie annuellement à la Mecque pour la ſubſiſtance des gens de Loi & autres. On envoie auſſi à Médine le ghilal.

(2) On ſait que Sultan-Ibrahim, peu de temps après cette abdication forcée, fut étranglé dans ſa priſon.

qu'on fit au Caire la première Prière
AN. de J. C. pour la prospérité du nouvel Empereur le sept du même mois. Ce Prince signala les premiers jours de son règne par la délivrance de Haiderzadé-Méhémed-Pacha, qui fut élargi après dix mois de prison, dont il en avoit passé une partie dans le palais d'Ablak, & l'autre dans celui d'Emir-Mustapha-Miber.

Méhémet-Pacha fut rappelé vers le mois de Séfer de l'année suivante, & eut pour successeur Arnaoud-Ahmed-Pacha, qui, à la considération de Ruzvan-Emir-Hadge, établit Mustapha-Effendi son Kaimakam. Ce Visir étoit doué d'une physionomie majestueuse, d'un courage à toute épreuve, de beaucoup d'érudition, & d'un talent si supérieur pour l'écriture, qu'il corrigeoit celle des écrivains de profession: toujours d'une humeur égale & joyeuse, libéral, sachant maintenir son autorité, & administrant les affaires du Gouvernement avec une capacité dont on a vu peu d'exemples. Il résida en Egypte jusqu'au commen-
1650. cement de l'année 1061, où son successeur étant arrivé, il sortit selon l'usage du château, & alla habiter le palais d'Ibn-Hidir-Pacha dans le Salahié. Il n'attendit pas que celui-ci lui fit rendre compte

quarante jours étoient à peine écoulés, qu'il lui remit les siens rédigés de sa propre main, & il se préparoit à partir pour Constantinople, lorsque les Grands du Caire témoignèrent vouloir s'y opposer. Ce courageux Visir, indigné de leur procédé, qu'il regardoit comme un affront, fit mettre sur le champ tout son monde sous les armes, charger ses bagages & sonner le boute-selle, & partit tambour battant, tenant lui-même une mêche allumée à la tête de ses troupes, au grand étonnement de ceux qui avoient résolu de l'arrêter, & qui n'osèrent l'entreprendre. AN. de J. C.

Hadoum-Abdurahman-Pacha, qui lui avoit succédé, n'étoit pas d'un caractère à le faire regretter. Gay, aimant les plaisirs, sur tout celui de monter à cheval, qui étoit sa passion favorite, faisant de fréquentes largesses aux pauvres, & affectant de passer souvent dans la ville pour en combler de libéralités les habitans, désintéressé, & n'exigeant de droit sur les places vacantes en Egypte que ceux qui lui étoient dûs en vertu des constitutions de ce Royaume, il ne gouverna les peuples, dont il faisoit le bonheur, qu'un an, sept mois & huit jours; & fut remplacé, en 1062, par Iskudarlu-Méhémed-Pacha,

surnommé Abennour. Aly-Bey, Gouver-
AN. de J. C. neur du Saïd, & Radouan-Emir-Hadge (1), dont nous avons déjà parlé, étant morts sous le gouvernement de ce Visir,
1654. vers la fin de l'an 1065, il crut ne pouvoir mieux confier l'emploi important de ce dernier qu'à Ahmed-Bey, qui fut revêtu de la dignité d'Emir-Hadge le jour même des obsèques de Radouan. Mais il eut à peine été reconduit à sa maison de Madoura avec le cortége convenable à cette nouvelle charge, que les Zulféghariens, à la tête desquels étoient Hassan-Bey, Achim-Bey, le célèbre Káitas-Abou-Mahrem, surnommé l'exterminateur de ses confrères (2), les Emirs Osman, Mustapha, Zulféghar & Osman Saghir, s'assemblèrent tumultuairement dans la Roumeilé, y mandèrent Umer-Aga-Tcaouchler-Kiahiassi, & lui ordonnèrent d'al-

(1) Emir-Hadge signifie chef de la caravane de la Mecque. Il y a deux Emirs-Hadge dans l'Empire Ottoman; celui de Damas qui, est Gouverneur de cette ville, & toujours un Pacha à trois queues, & celui de l'Egypte, qui est toujours un Bey de ce Royaume.

(2) Il avoit fait étrangler, comme on l'a vu plus haut, dix-sept Beys.

ler ſignifier de leur part au Pacha qu'ils le dépoſoient ; & que s'il refuſoit de ſe ſoumettre à cet arrêt & de ſortir du château, il y alloit de ſa tête. Cet Officier ayant exécuté cette délicate commiſſion, revint en faire part aux Zulfégahariens ; mais n'ayant pu s'empêcher en même-temps de leur faire quelques reproches ſur l'injuſtice de leur procédé envers le Pacha, il paya chèrement ſon zèle, & fut maſſacré par ces furieux. La dépoſition du Pacha fut ſuivie de pluſieurs humiliantes mortifications qu'il eut à eſſuyer L'on exila Ahmed-Bey dans un de ſes villages, d'où il lui fut permis quelque temps après de ſe rendre à une de ſes maiſons de plaiſance, ſituée dans le territoire d'Alexandrie ; mais il perdit ſa charge d'Emir-Hadge, qui fut donnée à Haſſan-Bey. Méhémed-Pacha reſta peu de temps après cette diſgrace en Egypte ; il en partit l'an 1066, après un ſéjour de trois ans & neuf mois dans ce Gouvernement orageux. AN. de J. C. 1655.

Chahin-Muſtapha-Pacha vint après, & n'y commanda que pendant l'eſpace d'un an, un mois & neuf jours ; & eut, dans l'année 1067, pour ſucceſſeur, le fameux Chahſuvar-Méhémed-Pacha, ſurnommé le Victorieux, perſonnage dont le port 1656.

noble & majeſtueux étoit relevé par une
AN. de J. C. politique ſage & affable, & par un zèle impartial pour la juſtice, que le pauvre & le riche trouvoient également à ſon Tribunal. Le bonheur des peuples qu'il gouvernoit fut troublé par la révolte de Méhémed-Bey, Commandant de la Haute-Egypte, qui, avant de s'élever à ce rang, avoit été Kiachef de Bahneſſa. C'eſt le même qu'on avoit déjà vu ſous Méhémed-Pacha, mettre l'Egypte en combuſtion, & occaſionner la mort funeſte de Kauſoua-Bey, favori de ce Viſir, & celle de pluſieurs autres Seigneurs de ce rang. Pendant que Kaitas-Bey-Aboumahrem, devenu Emir-Hadge, conduiſoit la Caravane à la Mecque, il ſe rendit au Caire, & y renouvella ſes anciennes pratiques ſéditieuſes avec tant d'audace, que Muſtapha-Pacha l'auroit fait périr ſi les circonſtances le lui euſſent permis; mais ce boute-feu étoit accompagné d'une ſuite ſi nombreuſe, qu'elle reſſembloit moins à un cortége qu'à une armée. Jamais Commandant de la Haute-Egypte n'avoit paru dans la capitale avec tant de cavaliers & d'autres troupes à ſa ſolde en état de le faire reſpecter. Ce ſeul trait en donnera une idée. On raconte que dans ce voyage ayant di-

rigé ſa marche par les montagnes ſituées vers la côte orientale du Nil, qu'il avoit couvert de navires chargés de ſes bagages & d'une abondante proviſion de toutes les choſes néceſſaires à la vie, les gens de ſa ſuite occupoient, depuis ces montagnes juſqu'à ce fleuve, une ſi grande étendue de pays, que non-ſeulement ils tuèrent une quantité prodigieuſe de gazelles & d'autres bêtes fauves qui ne trouvoient plus d'iſſue pour s'échapper, mais qu'ils prirent à la main trois de ces agiles animaux qu'ils avoient enfermés & laſſés dans la vaſte enceinte qu'ils formoient. Tel étoit le faſte, ou plutôt telles étoient les forces de l'orgueilleux Méhémed-Bey, lorſqu'il vint les étaler dans le Caire, & mettre à l'étroit les habitans de cette ville immenſe, dans laquelle on ne trouvoit point aſſez de maiſons pour loger les gens de ſa ſuite, & où les vivres auroient manqué ſi elle n'en avoit été pourvue abondamment. Après y avoir jeté, comme je viens de le dire, de nouvelles ſemences de révolte, il en ſortit peu de temps après pour ſe rendre à ſon département. AN. de J. C.

L'Emir Hadge (1), ſur ces entrefaites

(1) Kaitas Bey.

de retour au Caire, y apprit avec indigna-
AN. de J. C. tion les démarches de ce rébelle, & les diſcours injurieux qu'il y avoit tenus contre lui. Certains eſprits d'une indiſcrétion dangereuſe, gens qui ſe plaiſent à altérer la vérité, lui dirent que le Commandant de la Haute-Egypte s'étoit emporté juſqu'à s'écrier : *Que n'ai-je rencontré ici Kaitas-Bey ! une prompte mort m'auroit délivré de cet ennemi.* L'Emir Hadge outré de colère, & réſolu d'accélérer la perte de celui qui avoit conjuré la ſienne, forma ſur le champ des projets de vengeance qu'il ne tarda pas à exécuter. De nombreuſes troupes furent raſſemblées par les ordres du Pacha ; &, après avoir pourvu à un convoi conſidérable de munitions de bouche & de guerre qui devoient ſuivre l'armée, ce Viſir ſe mit à la tête & marcha droit au village de Bechouchet-el-Tibé, ſitué à l'entrée de la Province de Bahnaſſa (1). Le rébelle Méhémed-Bey, informé de ſon approche, parut peu effrayé de cette levée de bouclier, en parla avec mépris, & ordonna à quelques Grands & à des Seigneurs Arabes de ſon parti de

(1) Dans la haute Égypte.

ſe préparer à faire tête à l'ennemi. Douze mille hommes furent en un inſtant mis ſur pied, & accompagnés d'un train d'artillerie formidable, que précédoient cent hommes d'élite des ſiens, & deux-cent Arabes deſtinés à aller découvrir ce qui ſe paſſoit. Ces coureurs étant arrivés à Sammanouth, brûlèrent ce village ſans épargner un amas conſidérable de grains que renfermoit un magaſin deſtiné à cet uſage. Cet incendie ayant été apperçu par les troupes du Pacha qui étoient campées dans le voiſinage, celles-ci vinrent à bride abattue pour y remédier; & ayant encore trouvé dans le village une partie de ces trois-cent hommes, les enveloppèrent & les taillèrent en pièces, auſſi-bien que la plupart des fuyards, qu'elles pourſuivirent juſqu'à Bourgéin. Pendant que le petit nombre des coureurs qui avoient échappé à ce carnage regagnoit le gros de l'armée de Méhémed-Bey, celle du Pacha s'avança vers le Miniet-el-Haſſibé, & ce Viſir s'y arrêta pour faire prendre haleine à ſes troupes & y paſſer la nuit. Le Commandant de la Haute-Egypte, campé près delà, étoit d'avis de ne leur pas donner le temps de ſe repoſer, & d'aller les attaquer ſur le champ; mais ſon Conſeil, &

AN. de J. C.

les perſonnes qui avoient le plus d'aſcen-
AN. de J. C. dant ſur ſon eſprit l'en ayant détourné, il conſentit, à leur prière, d'attendre juſqu'au lendemain pour exécuter ce deſſein. Cependant chacun s'étant abandonné au ſommeil dans les deux armées, en goûtoit paiſiblement les douceurs, lorſque vers le milieu de la nuit, quelques chevaux fougueux ayant rué les uns contre les autres, bleſsèrent un palefrenier du Pacha qui dormoit auprès d'eux. Cet homme effrayé ſe lève en ſurſaut, & croyant avoir été frappé par quelqu'un du camp des rébelles, prend la fuite & répand par-tout l'alarme. On ſe réveille, on lui demande quelle eſt la cauſe de ſa frayeur. Il répond que Méhémed-Bey en perſonne, à la tête de toute ſon armée, a forcé leur camp. Les troupes du Pacha le croient, courent aux armes; mais le déſordre ſe met parmi elles. Une terreur panique s'empare des ſoldats. Ceux ci, preſque nuds, montent à cheval ſans ordre, & s'avancent confuſément ſans ſavoir où ils vont. D'un autre côté les troupes de Méhémed-Bey, épouvantées à leur tour du grand bruit qu'elles entendoient dans l'armée du Pacha, abandonnent, par une égale terreur panique, leurs tentes, leurs équipages, leur

chef même à la merci de l'ennemi, & s'éloignent à toute bride. Méhémed-Bey, à ſon réveil, ſurpris de ſe trouver preſque ſeul dans ſon camp, quitte à regret les richeſſes immenſes qu'il avoit dans ſon otak (1), ſe rend à Menfélouth, y ramaſſe toutes celles qu'il y avoit laiſſées, & va chercher un aſyle avec elles dans les montagnes voiſines avec le petit nombre de domeſtiques qui ne l'avoient point quitté. Chahſuvar-Méhémed-Pacha, informé de ce bizarre & heureux événement, s'empreſſe d'en profiter. Ses troupes, revenues de leur fauſſe épouvante, reprennent courage, s'emparent ſous ſes ordres d'un butin conſidérable qu'elles trouvent dans Milvy, & marchent droit à Menfélouth. Mais Méhémed-Bey s'étoit déjà retiré dans les montagnes. Le Pacha s'étant arrêté dans cet endroit, manda Kaitas-Bey, Laſchin-Bey, Kutchiuk-Ali-Bey, & les autres principaux Seigneurs qui l'avoient ſuivi dans cette expédition, & leur ordonna de ſe joindre à Hammad-Ibn-Khabir, Chef

An. de J. C.

(1) Tente vaſte & magnifiquement ornée, dont ſe ſervent les Généraux & les principaux Officiers de l'armée chez les Turcs.

des Arabes de ces quartiers, qui ſans
AN. de J. C. doute devoit leur ſervir de guide, & de pourſuivre le rébelle à toute outrance. Kaitas-Bey, à qui la vengeance donnoit des aîles, & qui commandoit ce détachement, l'atteignit bientôt. Le Commandant de la Haute-Egypte s'étoit imprudemment arrêté dans le village de Fast, à l'occaſion de Baous, ſon ſecrétaire, homme expérimenté dans les affaires, & à qui il avoit donné toute ſa confiance. Dans la conférence qu'il avoit eue avec ce Chrétien ſur la ſituation de ſes affaires, il ne lui avoit pas laiſſé ignorer la réſolution qu'il avoit priſe de ſe réfugier à Tripoli, pour aller de-là à Conſtantinople implorer la protection du Sultan contre ſes ennemis. Baous faiſant réflexion que la fuite d'un maître, des ſecrets duquel il étoit le dépoſitaire, ne pourroit manquer de lui être funeſte à lui-même s'il ne déroboit ſa tête à la tempête qui le menaçoit, avoit diſparu le même jour qu'il avoit eu cet entretien avec Méhémed-Bey, à l'entrée de la nuit, & étoit allé ſe cacher dans un ſouterrein. Le rébelle Commandant de la Haute-Egypte, le faiſoit envain chercher par tout; on n'avoit encore pu découvrir le lieu de ſa retraite. Ses Officiers, las de

perdre à mille recherches inutiles un temps qu'ils auroient dû mieux employer, lui repréſentèrent inſtamment que les momens étoient précieux ; qu'un pareil motif ne devoit plus retarder davantage ſon départ, & que l'armée du Pacha alloit les atteindre & les accabler. Mais ce chef, aveuglé ſur ſes véritables intérêts, bien loin de les écouter, leur répondit qu'il ne pouvoit s'éloigner de Fasr ſans avoir fait rendre ſes comptes à Baous, & retiré de lui des ſommes conſidérables qu'il avoit entre ſes mains. « Je ne vous demande, leur diſoit-il, qu'un court délai. » Demain vous me verrez à votre tête à » la pointe du jour. Le danger preſſoit. » Les Officiers inſiſtèrent : partons, Seigneur, s'écrièrent-ils tous, partons dans » le moment ; fuyons. Dieu vous fera » peut-être un jour retourner ici en triomphe. Alors vous recouvrerez avec uſure » tout ce que vous abandonnez aujourd'hui... Non, leur répondit-il encore » avec la même opiniâtreté, je ne puis » me mettre en marche que demain matin. » AN. de J. C.

Pendant que cela ſe paſſoit au camp de Méhémed-Bey, Méhémed-Pacha arrivé, comme nous l'avons dit, à Menfélouth

où il avoit assis le sien, y faisoit des exé-
AN. de J. C. cutions militaires. Un grand nombre de personnes du parti rébelle, entre lesquelles étoit l'Emir-Joub-Bey, ayant osé se présenter devant lui, furent, après de vifs reproches sur leur infidélité, mis à mort par ses ordres & en sa présence. Méhémed-Aga, confident intime du Commandant de la Haute-Egypte, & Emir-Salem, Kiachef de Tahtaha, subirent le même sort. Salt-Méhémed, Chef des Seuleimaniens qui étoient à la solde de Méhémed-Bey, ayant été fait prisonnier dans une escarmouche, sa qualité de Janissaire lui sauva pour lors la vie, & l'on se contenta de l'enchaîner dans un cachot sous la garde du Serdar qui étoit à la suite du Pacha. Mais il étoit réservé à Kaitas-Bey de porter le coup décisif qui devoit mettre fin à cette guerre civile. Il arrive dans Fast dans le temps que les Officiers du Commandant de la Haute-Egypte lui faisoient encore de nouvelles instances d'accélérer son départ. Les troupes de l'Emir-Hadge entourent le village, jettent un grand cri & y entrent le sabre à la main. L'action s'engage; les deux partis combattent avec un égal acharnement. Le jour arrive; mais la poussière que font élever les che-

vaux ramène les ténèbres. Kauſoua, Kiahia de Méhémed-Bey, montra dans cette occaſion une intrépidité &, une activité que, malgré le parti qu'il défendoit, on ne pouvoit s'empêcher de louer. On le voyoit, ſuivi des gens de ſon Maître, s'élancer le premier ſur les troupes de Kaitas, ſe retirer à-propos, les ramener à la charge, & faire toutes les évolutions dont la cavalerie peut tirer avantage; tandis que Méhémed-Bey, immobile ſpectateur du combat, ne faiſoit rien pour le ſeconder. Kauſoua, ſans ſecours & preſque ſans troupes, ne pouvoit pas tenir long-temps. Il fut tué dans une décharge de mouſqueterie, d'une balle qui lui perça le dos & l'eſtomac par lequel elle ſortit. Sa mort fut comme le ſignal de la déroute. Méhémed-Bey, privé du ſeul appui qui lui reſtoit dans la perſonne de ce vaillant homme, prit lâchement la fuite: il n'en étoit plus temps. Ibn-Khabir lui coupa le paſſage; & l'ayant obligé de retourner ſur ſes pas, le fit tomber entre les mains de Kaitas-Bey, qui s'étoit mis à ſa pourſuite. Celui-ci le chargea de chaînes, s'empara de toutes les richeſſes qu'il emportoit avec lui, & le fit ignominieuſement conduire ſur un chameau au camp du Pacha qui, ne

AN. de J. C.

daignant pas s'abaiſſer juſqu'à lui repro-
AN. de J. C cher ſa révolte ni même lui parler, ordonna qu'on le conſignât priſonnier dans la tente de ſon Kiahia. L'on partit ſur le champ de Menfélouth & l'on revint à Milvy, où ce Viſir fit étrangler pendant la nuit Méhémed-Bey. La tête de ce rébelle fut ſéparée du tronc, déſoſſée, remplie de paille & attachée à ſa poitrine. Le Pacha fit expoſer ſon cadavre aux yeux du peuple, & publier à haute voix par un héraut qu'il défendoit, ſous de grièves peines à qui que ce fût, de le laver (1) & de l'enſevelir. Emir-Haſſan, Kiachef de Milvy, touché d'une religieuſe compaſſion, oſa entreprendre de faire révoquer cet ordre, & vint prier les Beys d'obtenir de Méhémed-Pacha la permiſſion de faire les obsèques de cet infortuné. Mais le vindicatif Kaitas & ſes collégues ſe recrièrent avec dureté contre cette propoſition, & lui répondirent qu'il falloit que ce rébelle ſervît de pâture aux chiens. Emir-Haſſan ne ſe rebuta point de ce pre-

(1) Les Turcs lavent les morts avant de les enſevelir, & bouchent toutes les parties du corps par où les ſecrétions ſe font.

mier

mier refus, fit de nouvelles inſtances, & les engagea enfin à en parler au Pacha. Ce Viſir acquieſça à la prière du Kiachef de Milvy, & révoqua l'ordre barbare qu'il n'avoit donné qu'à l'inſtigation de Kaitas-Bey, qui s'étoit fait un faux point d'honneur d'outrager ſon ennemi, même après ſa mort, & de couvrir ſa mémoire d'infamie. Emir-Haſſan fit lui-même les frais des funérailles. Les triſtes reſtes du malheureux Méhémed-Bey, les os mêmes de ſa tête furent recueillis dans un cercueil digne de ſon rang, & inhumés dans le village appelé alors Anſena, connu aujourd'hui ſous la dénomination de Chekh-Abade; c'eſt le nom d'un des fidèles Anſars (1), qui y repoſe dans un mauſolée que l'on y voit encore, & qui y fut tué en combattant ſous les ordres du Calife-Halid-Ibnn-Valid. Les richeſſes immenſes du Commandant de la Haute-Egypte étoient encore, plus que ſa révolte, la cauſe de ſa mort funeſte. Elles avoient fait l'objet de la jalouſie de Kaitas-Bey, qui le fit périr pour s'en emparer. Que

AN. de J C.

(1) Les Anſars ſont pluſieurs braves Médinois, qui donnèrent retraite à Mahomet dans leur ville, & devinrent ſes compagnons de fortune.

de maux au reſte n'entraîna pas après elle
AN. de J. C. cette guerre inteſtine, dont cette mort fut le tragique dénouement ! Que de Muſulmans dépouillés de leurs biens ! Que de femmes deshonorées par le ſoldat effréné ! Que de moiſſons foulées ou brûlées ! Que de denrées conſumées, & dont le dégât occaſionna une diſette d'autant plus ſurprenante, qu'une grande abondance l'avoit précédée !

Chahſuvar-Méhémed-Pacha, après un court ſéjour à Milvy, vint camper à Méimoun, où Boſtandgi-Aly-Bey, un des Seigneurs de ſa ſuite, mourut ; & delà ſe rendit au Caire, où il rentra le 13 de
1678. Djemaziulawel de cette année 1069, jour remarquable par la mort du célèbre Mufti-Chéikh-Méhémed, qui fut peu de temps après ſuivie de celle de Kaitas-Bey, qui ne ſurvécut que quarante jours à ſon ennemi. Une balle de fuſil qu'il avoit reçue à l'affaire de Faſr dans la cuiſſe droite, & qu'on n'avoit pu ôter, le priva de la vie. Il fut enterré dans le petit karafé (1), lieu où l'on inhuma auſſi Salt-

(1) Cimetière ſans enclos, hors du Caire : on y enterre toutes les perſonnes d'un rang diſtingué.

Méhémed, chef des Seuleimaniens rebelles, que le Pacha, le jour même de son entrée au Caire, avoit fait décapiter. Tel fut le fruit amer de cette révolution, que les principaux personnages des deux partis y périrent, & que l'Egypte, bien loin d'y trouver du soulagement, vit plusieurs de ses habitans dépouillés de leurs biens par ceux qui étoient destinés à les défendre. AN. de J. C.

Le commandement de la Haute-Egypte fut donné à Ahmed-Bey, qui, peu de temps après, eut pour successeur Mustapha-Bey, qui occupoit le palais de Darbeldgemamez. Celui-ci peu touché des plaies qui saignoient encore dans son Gouvernement, y entra en tyran, & en traita les peuples avec aussi peu de ménagement qu'il avoit fait ceux du Garbié (1) pendant qu'il en étoit le Kiachef. Le dégât, l'oppression, la ruine furent ses seules loix; mais il est un Dieu ennemi & vengeur du crime. Mustapha-Bey l'éprouva dans la suite. Lorsqu'il vint prendre possession de son Gouvernement, le

(1) Cette partie occidentale de la basse Egypte est dans le Delta, sur la branche de Damiette.

premier lieu de ſa dépendance qui ſe pré-
AN. de J. C. ſenta ſur ſa route qu'il prit par l'Occident, fut le village de Hizzelhavy, ſitué dans la Province de Bahnaſſa. Il s'y arrêta pour ſatisfaire ſon avidité, vice qui, dans un homme de ce rang, eſt ſouvent l'avant-coureur de la révolte. Pluſieurs habitans furent taxés injuſtement, & ne ſe délivrèrent de ſes vexations qu'en payant les ſommes qu'il exigeoit d'eux. Ceux qui refusèrent d'y ſatisfaire furent jetés dans une obſcure priſon, chargés de chaînes & mis à la torture. Il ne s'en tint pas là. Ces derniers, au nombre de quarante, furent traînés à ſa ſuite juſqu'au village de Milvy. Y étant arrivé la veille du Bairam, il alla le lendemain matin faire ſes dévotions à la grande Moſquée ; de retour à ſon palais, il fit venir en ſa préſence ces miſérables, &, ſans reſpect pour la ſolennité de la fête, leur ayant fait trancher la tête, il continua ſon voyage, ſe rendant coupable devant Dieu d'une cruauté ſacrilége (1) que cet Etre ſuprême ne tarda

(1) Les Turcs ne font point d'exécution pendant les fêtes du Bairam ; ils donnent même alors la liberté à la plupart des criminels détenus dans les priſons.

pas à punir, comme on le verra bientôt, dans ſa perſonne & dans celles des Miniſtres de ſes injuſtices. AN. de J. C.

Dans le temps que cela ſe paſſoit dans la Haute-Egypte, on apprit que les biens de Méhémed-Bey, qu'on avoit tranſportés à Conſtantinople, y étoient arrivés pendant une nuit, où un grand incendie qui avoit conſumé pluſieurs khans, s'étoit étendu juſqu'à celui où ces effets étoient dépoſés, & les avoit réduits en cendres. Il ſembloit qu'il y eût une fatalité attachée à cette ſucceſſion, qui empêchoit ceux qui s'en étoient emparé d'en jouir (1).

Les Poëtes du temps firent deux Quatrains ſur la mort de Kaitas & de Méhémed-Bey, que je placerai ici pour amuſer le Lecteur.

(1) Kaitas-Bey, qui s'étoit emparé de la meilleure partie des tréſors de Méhémed-Bey, étoit mort peu de jours après; le feu, comme on le voit, conſuma ce que l'on en envoya au Grand-Seigneur, & Chahſuvar-Méhémed Pacha, qui s'étoit emparé du reſte, fut forcé par ſon ſucceſſeur d'en rendre compte, & étranglé peu de jours après.

AN. de J. C.

Premier Quatrain.

« Le rébelle oppreſſeur éprouve tôt ou » tard le bras d'un Dieu vengeur. Méhé- » med n'eſt plus. Kaitas, ſous les auſpices » de Chahſuvar, l'a dompté. »

Second Quatrain.

« Dieu eſt tout-puiſſant, & donne la » victoire à qui il lui plaît. Tu as triom- » phé, Kaitas; nous lui en rendons grâ- » ces, mais nous le prions en même- » temps de te pardonner dans l'autre » monde les maux que tu as cauſés dans » celui-ci. »

1659. Le 15 de Muharem de l'année 1070, le minaret de la Moſquée de Sultan Haſſan (1) s'écroula pendant la nuit. Cette maſſe énorme n'écraſa dans ſa chûte que deux perſonnes. Ce fut à-peu-près dans le même temps que fut dépoſé Chahſuvar-Méhémed-Patha, après avoir gouverné l'Egypte pendant trois ans, deux

(1) C'eſt une des plus anciennes & des plus vaſtes moſquées du Caire.

mois & vingt-cinq jours. Jouſſouf-Effendi fut chargé du commandement pendant trois mois, après leſquels arriva Chehir-Oglan-Aga, Muſſellim de Muſtapha-Pacha, ſucceſſeur de Chahſuvar. Cet Officier alla deſcendre chez Ahmed-Bey, où il demeura juſqu'à l'arrivée de ſon maître qui, un mois après, fit ſon entrée dans le Caire. Les premiers ſoins de ce nouveau Gouverneur furent de faire rendre compte à ſon prédéceſſeur de ſon adminiſtration. Les deniers du Hazné (1) ne s'étant pas trouvé complets, il le fit arrêter & conduire priſonnier, au grand étonnement des Egyptiens, dans le Kair-Jouſſef, le força de reſtituer pluſieurs ſommes & effets de la ſucceſſion de Méhémed-Bey, dont il s'étoit emparé, & de fournir les grains & autres articles ſemblables qui étoient à ſa charge. Méhémed-Pacha étoit riche en denrées, dont il avoit fait de grands amas, & en argent comptant. On ne l'avoit pas laiſſé ignorer à ſon ſucceſſeur. Celui-ci, pour mieux s'en éclaircir, fit ſaiſir ſon Tréſorier & le Secrétaire du

AN. de J.C.

(1) J'ai dit ailleurs quelle eſt la valeur d'un hazné.

Tréſor, qui furent appliqués par ſon or-
AN. de J. C. dre à la queſtion, & ſe virent forcés par d'affreux tourmens de lui en révéler tout le détail. La Porte informée, par un Mémoire, que Muſtapha-Pacha envoya au Sultan, de l'état des choſes, ſévit contre Chahſuvar & expédia l'ordre de le faire mourir. Cet infortuné Viſir eut la tête tranchée le 2 de Rebiulewel de l'année
1660. 1071, & ſa ſucceſſion fut dévolue au Fiſc. Tel fut le fatal terme de ſes grandeurs: *celle de Dieu ſeul n'en a point.*

Après cette cataſtrophe, Muſtapha-Pacha, ſous qui tout trembloit, gouverna deſpotiquement l'Egypte juſqu'à ce qu'une nouvelle révolte, dont je vais parler, eut replongé ce Royaume dans un abîme de malheurs & de déſordres. Oſman-Saghir, Sous-Bachi du Caire, étoit à la tête des ſéditieux. Secondé par Bairam, Officier du Corps des Janiſſaires, homme décrié & ſans mœurs, auprès duquel s'étoient ramaſſés un grand nombre de gens qui lui reſſembloient, il avoit formé le téméraire deſſein de dépoſer le Pacha, de le faire enſuite maſſacrer, de créer un nouveau Viſir dans la perſonne d'un Bey de leur faction, de le mettre à la tête du Gouvernement, & de ſe faire élever lui-

même à la dignité d'Aga des Janissaires. Mais Dieu se plaît à confondre les projets injustes. Celui-ci n'échappa point à la vigilance de Mustapha-Pacha. Instruit de la conjuration qui se tramoit contre lui, il ôta à Osman-Saghir sa charge de Sous-Bachi pour en revêtir Ibn-Mukaa, raya du tableau des pensions le nom de tous ceux qui y avoient trempé, & priva de leur salianés (1) les Beys qui étoient soupçonnés de connivence dans cette affaire. Ceux-ci étoient Mazloum-Hassan-Bey, Latchin-Bey, Kutchiuk-Aly-Bey & Hussein-Bey; on comptoit parmi les autres, Osman-Saghir, dont nous venons de parler, Emir-Osman-Kebi, Abazé, Mustapha-Aga, Zulféghar-Aga, un autre Officier du même nom, & un grand nombre d'autres personnes de semblable ou de moindre considération. Résolus de se venger du traitement qu'on leur faisoit, ces rébelles prirent les armes, montèrent à cheval & vinrent se rendre à la place de Romeileh, lieu de ralliement où chacun fit le serment accoutumé (2). Ces présomptueux se

AN. de J. C.

(1) Ce sont les appointemens des Beys; ils sont assignés sur le trésor de l'Egypte.

(2) Ce serment consistoit à jurer de ne point

croyoient déjà maîtres du Gouvernement.
An. de J. C. Ils ignoroient ce que les deſtins leur préparoient : fatal aveuglement que le ſort de Bairam diſſipa bientôt. Celui-ci étant allé ſolliciter le Corps des Janiſſaires de ſe joindre à eux, fut ſaiſi par ſes propres Officiers & mis à mort ſur le champ : on lui trancha la tête. Oſman-Saghir périt auſſi par le même ſupplice, & quelques-uns prétendent que ce fut Mukaa lui-même qui lui abattit la tête d'un coup de cimeterre. Muſtapha-Ravil fut auſſi décapité ; & ces trois têtes, jetées au milieu de la Romeileh, devinrent le jouet de la populace qui, à coups de pied, les faiſoit rouler dans cette place, & ſembloit par ce traitement inhumain inſulter à leurs partiſans. Ceux-ci, découragés par ce ſpectacle effrayant & craignant d'être enveloppés, cherchèrent leur ſalut dans la fuite. Ils furent pourſuivis quelque temps par les troupes du Gouvernement, qui firent un feu continuel ſur eux. Pluſieurs périrent dans ce déſordre, à la faveur duquel quelques-uns s'étant échappés par la porte

mettre bas les armes qu'ils n'euſſent eu raiſon de l'affront qu'ils prétendoient qu'on leur faiſoit.

du petit Karraſé, prirent la route du Minié, où ils s'arrêtèrent. Muſtapha-Bey, ce tyran de la haute Egypte, les reçut à bras ouverts, & releva leurs eſpérances par des démarches dont le détail paſſe les bornes de cet abrégé. Je me contenterai de dire que le Pacha en fut outré, & vint en perſonne châtier les coupables, ayant avec lui un corps conſidérable de Fantaſſins, ſoutenu par une nombreuſe Cavalerie & un détachement d'Arabes. Arrivé au village de Babéin, ſitué au midi du Caire, il alla reconnoître lui-même les rébelles, qu'il trouva réduits à un petit nombre; & ne croyant point ſa préſence néceſſaire pour achever de les détruire, il en donna la commiſſion à Ahmed-Bey Kénatir-el-Sebaa. A ſon approche la frayeur les ſaiſit; ils n'oſent ſe défendre; Ahmed-Bey en fait un carnage affreux; aucun ne lui échappe; quelques-uns veulent fuir vers le Midi, mais la peur les égare; ils marchent vers le Nord: le Nil ſe rencontre ſur leur paſſage; on les y atteint, & ils ſont tous taillés en pièces. Muſtapha-Bey y périt; ſa tête & celles des autres rébelles furent portées au Caire, où la ſienne fut expoſée devant le Divan: exemple néceſſaire pour imprimer la ter- AN. de J. C.

reur dans le cœur des méchans. Ainſi fu-
AN. de J. C. rent pacifiés ces troubles & raffermie l'au-
1660. torité du Pacha, dont la dépoſition ſuivit de près cet événement. Ce fut après avoir gouverné l'Egypte pendant onze mois & vingt-cinq jours, qu'il remit le commandement & le maniement des affaires de ce Royaume à Ahmed-Bey, qui les géra en qualité de Kaimakam, pendant un mois & un jour. Ce Viſir ſe retira, le 25 de Ramazan, dans le Biſtakberdy; l'écroulement de la coupole de la moſquée de Sultan-Haſſan qui tomba le même jour, peut ſervir d'époque à cet événement.

A cet habile Gouverneur ſuccéda Défterdar-Ibrahim-Pacha, qui arriva au Caire vers la fin de la même année. Il joignoit à un caractère ſévère, des talens peu communs pour le calcul & pour l'écriture. On ne ſauroit prodiguer trop d'éloges à la conduite qu'il tint pendant ſon Gouvernement. Il ſe fit repréſenter tous les regiſtres qui concernoient les deniers Impériaux & les denrées publiques, les examina, & fit enſuite diſtribuer ſous ſes yeux aux Corps de Milices, les grains & les payemens qui y étoient mentionnés, banniſſant par ſa préſence toute fraude dans ce partage, qui ſe fit avec la plus ſcrupu-

leuſe équité, & fut ſuivi d'un applaudiſſement général. An. de J. C.

Ahmed-Bey, étant arrivé ſur ces entrefaites de Conſtantinople, revêtu du rang de Chekh-el-Beled (1), bien loin de ſe conformer à un ſi bel exemple, ſignala les premiers jours de ſon retour par des injuſtices révoltantes. Le pauvre opprimé en demanda vengeance à l'Etre ſuprême dans ſes prières; ceux ſur-tout qui habitent les cloîtres de Djami-el-Azhar firent entendre leurs ſoupirs & leurs gémiſſemens; le ciel en fut touché, & bientôt le bras de la colère divine s'appeſantit ſur Ahmed-Bey. Le Pacha, contre l'autorité duquel il oſoit s'élever, le terraſſa & le fit étrangler dans ſon palais, après l'y avoir attiré par une feinte réconciliation. Sa mort éteignit le feu de la ſédition qui commençoit à ſe rallumer, & remit le calme dans l'Egypte. Il fut exécuté le 3 de Zilhidgé de l'année 1072. Les Poëtes chronographes de ce temps trouvèrent par une heureuſe rencontre le nombre de cette même année dans les lettres numérales qui com- 1661.

(1) C'eſt le Commandant-Général de l'Egypte; c'eſt toujours un Bey.

poſent ces mots : *Ahmed-Toughi* (1),
AN. de J. C. épitaphe courte, mais véridique. Après cet acte de ſévérité, Ibrahim-Pacha n'eſſuya plus de contradiction de la part des Grands dans l'adminiſtration des affaires. Les peuples, à l'abri de toutes vexations, & heureux ſous ſon Gouvernement, le virent à regret s'éloigner d'eux, après un ſéjour de deux ans, un mois & vingt-cinq jours au Caire. Il en partit le 5 de Chaban
1662. 1073, & ſe rendit à la Porte. Aivaz-Bey, ſon Kaïmakam, prit en cette qualité le timon des affaires juſqu'au 4 de Ramazan de l'année ſuivante, où il fut remplacé par le Muſſelim (2) de Selihtar-Umer-Pacha. Ce Viſir arriva lui-même le Jeudi premier de Zelhidgé, & alla le même jour habiter le palais du Gouvernement (3). Les commencemens du ſien, ſemblables à un ſommeil profond, entretinrent les habitans de l'Egypte dans le doux aſſoupiſſe-

(1) C'eſt-à-dire, Ahmed-le-Brigand.

(2) La différence qu'il y a entre Kaimakam & Muſſelim, c'eſt que le premier ſignifie Lieutenant du Grand-Seigneur, & l'autre Lieutenant du Pacha.

(3) Les Pachas n'entrent ordinairement dans le Caire que trois jours après leur débarquement à Boulak.

ment de la tranquillité pendant plus d'un an. Ils ne purent jouir de ce bonheur plus long-temps : on vit le 17 de Dgémaziulewel de l'année 1075, se renouveler les calamités publiques ; on vit la religion outragée dans ses Ministres, la justice foulée aux pieds, les descendans du Prophète & les gens de Loi devenir le jouet & la victime des scélérats. An. de J. C. 1664.

Une poignée de brigands Druses, sortis de Damas, après avoir ravagé, sous la conduite de Hassan-Pacha, le territoire d'Alep, & avoir porté le feu & la désolation dans toute la Syrie, avoit été arrêtée dans ses excursions par des troupes que celui dont les ordres & les armes sont également redoutables (1), avoit envoyées contre eux. Ces dignes descendans de Magog (2) avoient été presque tous immolés à sa juste colère, ou dépouillés du butin qu'ils avoient fait ; quelques-uns

(1) Le Grand-Seigneur.

(2) L'Auteur donne ici aux Druses une origine bien différente de celle que nous leur supposions, d'après une tradition généralement reçue. Il les fait descendre des peuples les plus septentrionaux de l'Asie, que les Historiens Arabes appellent les enfans de Magog.

échappés au carnage vinrent ſe réfugier en
An. de J. C. Egypte. Les crimes & les noirs projets y entrèrent avec eux; ces miſérables ſe contenant pendant quelque temps, embraſsèrent divers métiers, & même des profeſſions capables d'en impoſer : on vit les uns Traiteurs, les autres Boulangers, mais la plupart endoſsèrent un froc hypocrite, ſe traveſtirent en Derviches, s'introduiſirent dans les Couvens, & parurent en public avec tous les dehors les plus capables d'attirer la vénération. Sous ces divers maſques, ils gagnèrent du bien : on ſait que l'Egypte, cette bonne mère, dont les mamelles toujours pleines fourniſſent un lait abondant aux étrangers, ſemble ſe plaire à le leur prodiguer, & à les mettre dans un embonpoint d'opulence, qu'on ne peut voir ſans étonnement; les brigands Druſes en firent une prompte expérience. Incorporés dans les Milices des Janiſſaires & des Azaps, ils obtinrent de fortes payes, s'avancèrent, s'enrichirent, & devinrent ſi puiſſans qu'ils bâtirent des khans & prirent des fermes à bail. Parvenus à ce pouvoir rapide, ils ceſsèrent de ſe contraindre; l'honneur des femmes fut attaqué : ce n'étoit que le prélude des déſordres qu'ils méditoient. Un Conven-

ticule, à la tête duquel étoient les nommés Keur-Aly, Jouſſef, Arſlan, Faſly, & Krouzali-Filnar, auxquels ſe joignit dans la ſuite Méhémed-Bey, célèbre par les tyrannies odieuſes qu'il avoit exercées, fut aſſemblé ſecrettement par eux pour diriger leurs opérations criminelles. Keur-Aly, qu'une mauvaiſe conduite avoit déjà fait exiler, fut rappelé par leur crédit dans cette vue; il vint ſouffler au milieu d'eux le feu de la révolte & de l'oppreſſion. Excités par ſes diſcours ſéditieux, ils prirent les armes, & maſſacrèrent Derviche & Murad, Kiahias des Janiſſaires & des Azaps (1), s'emparèrent de leurs biens, & réduiſirent inhumainement leurs enfans à la mendicité: action d'autant plus digne d'horreur que Derviche & Murad étoient des perſonnages du mérite le plus éminent. Keur-Aly tourna enſuite ſa fureur contre les gens de Loi; le Ciel les vengea, il périt par le glaive du Tout-Puiſſant (2). Derviche,

AN. de J. C.

(1) Le Kiahia des Janiſſaires & celui des Azaps ſont au Caire les Chefs de ces deux Corps de Milices.

(2) L'Auteur veut apparemment dire qu'il mourut d'un coup de tonnerre.

AN. de J. C

un de ſes ſuppôts, fut élu par les révoltés pour lui ſuccéder. Il enchérit en méchanceté ſur ſon prédéceſſeur. Les rapines, les meurtres augmentèrent. Weis-Bey, dont les richeſſes étoient un crime qu'ils ne pouvoient lui pardonner, fut la victime de leur avarice ; ſa mort les rendit maîtres des tréſors, des terres & des denrées qu'il poſſédoit. Méhémed-Bey, qui, comme nous l'avons dit, s'étoit rangé de leur parti, obligea les Membres du Divan de s'aſſembler chez lui. On vit en peu de temps accroître ſon pouvoir & ſon opulence. D'un côté, il ne ceſſoit d'élever de ſuperbes palais ; d'un autre, il privoit deſpotiquement de leurs charges les perſonnes dont le mérite lui faiſoit ombrage, & en diſpoſoit en faveur de ſes créatures. Le tranquille Umer-Pacha ne pouvant plus diſſimuler ces déſordres ſans s'en rendre lui-même coupable, leva enfin une petite armée, & marcha contre eux : ils n'en furent point intimidés. Les brigandages & les excès continuèrent ; les maiſons & les boutiques de la ville furent pillées ; & pluſieurs Marchands, taxés arbitrairement à des ſommes qui excédoient leurs moyens, ſe virent impitoyablement réduits par les rébelles à

la dernière pauvreté. Une liſte des noms de ces infortunés avoit été dreſſée dans cette vue. Cités les uns après les autres devant leur Tribunal tyrannique, on les contraignoit d'acquitter cette indigne contribution ; après quoi ces ſcélérats, feignant de garder quelque dehors de juſtice, tandis qu'ils commettoient l'injuſtice la plus criante, paſſoient un acte juridique en faveur du payeur, par lequel ils s'obligeoient à le rembourſer l'année ſuivante ; formalité dériſoire, qui ne faiſoit qu'ajouter à l'atrocité de leurs extorſions. Je paſſe ſous ſilence les empriſonnemens & les tortures qui les précédoient. Le Caire reſſembloit à une ville déſerte ; les lieux même où l'on diſtribue de l'eau gratuitement étoient fermés ; les rues étoient continuellement infeſtées de ces brigands, qui couroient de tous côtés, & pilloient tout ce qui ſe préſentoit à eux. A leur phyſionomie on les eût pris pour des anges, tant ils joignoient les plus beaux dehors à l'intérieur le plus pervers. Qui peut réſiſter long-temps à l'efficacité des imprécations des Egyptiens ! Ces monſtres d'iniquité ſe les ayant attirées en mettant le comble à leurs crimes, éprouvèrent enfin qu'on n'en devient pas impunément l'objet. N'é- AN. de J. C.

AN. de J. C. tant pas encore raſſaſiés de meurtres & de rapines, ils ne purent ſouffrir que quelques perſonnes s'y fuſſent dérobées en ſe réfugiant dans la moſquée Elazhar, où elles croyoient que la ſainteté du lieu les mettroit en ſûreté. Furieux, ils courent vers leur Chef, ſe portent avec lui chez le Pacha, & oſent exiger de ce Viſir la permiſſion de violer ce religieux aſyle. Faſly même, un des principaux d'entre les ſéditieux, élève une voix ſacrilège, & propoſe de renverſer ce temple de fond en comble. Les Ulemas l'apprennent en frémiſſant, & en font fermer les portes: vaines précautions; ces impies y courent, donnent l'aſſaut, & commettent mille affreux déſordres, au détail deſquels ma plume ſemble ſe refuſer.

Cependant le bruit de ces nouveaux troubles s'étoit répandu dans tout l'Empire Ottoman. Le Sultan, qui en avoit été informé par les dépêches d'Umer-Pacha, crut avoir trouvé le moyen de les diſſiper en ordonnant de faire des levées de troupes en Egypte pour la guerre de Candie. Il mande ſur le champ un Haſſeky (1),

(1) Les Haſſekys, Boſtangis, Baltadgis, & autres

lui donne cette délicate commiſſion dans des termes qui en exigeoient la plus prompte exécution, *& d'un ton capable de faire mourir de peur le plus intrépide.* Le Haſſeky, muni d'un ordre *devant lequel tout doit fléchir*, vole, arrive au Caire, & fait part au Gouverneur de l'objet de ſa miſſion. Les rébelles l'apprennent, demandent tumultuairement qu'on aſſemble le Divan, & s'y préſentent avec une impudente hardieſſe. Le Haſſeky, à leur aſpect, lit dans leurs yeux leurs ſiniſtres deſſeins. Pluſieurs d'entre eux, après avoir pris les places les plus diſtinguées, lui adreſſent inſolemment la parole, & s'expriment dans des termes dont ils euſſent dû rougir. Cet Officier, peu intimidé de leurs menaces, tire de ſon porte-feuille l'ordre dont il étoit dépoſitaire, & le lit à haute voix. Sa fermeté les déconcerta; ils n'oſèrent attenter ſur ſa perſonne, & l'ordre de faire des levées de troupes pour la guerre de Candie, s'exécuta ſans la moindre oppoſition de leur part. Il eſt An. de J. C.

gardent l'intérieur du ſérail du Grand-Seigneur. Les premiers, comme on le voit ici, ſont quelquefois dépêchés dans les Provinces de l'Empire Ottoman pour des commiſſions extraordinaires.

aiſé de s'imaginer que le départ précipité
AN. de J. C de ces troupes qui s'embarquèrent incontinent ſur le Nil à la ſuite du Haſſeky fit une puiſſante diverſion, & affoiblit extrêmement le parti des rébelles. Le Pacha, indigné des excès auxquels ils s'étoient portés envers les Ulemas & les gens de bien, penſa ſérieuſement à profiter de cette conjoncture pour les exterminer. Il étoit un jour plongé dans de profondes réflexions ſur ce ſujet, lorſque Faſly, conduit par la fatalité de ſes deſtinées, & ignorant le ſort funeſte qui l'attendoit, ſe préſenta avec ſécurité devant ce Viſir : le démon qui le conduiſoit à ſa perte, lui avoit inſpiré cette imprudente confiance. Umer-Pacha l'eut à peine apperçu qu'il donna ordre à ſes Tchamachirdgi (1) de ſe défaire de lui ; il fut obéi ſur le champ : ce ſcélérat eut la tête tranchée en ſa préſence.
1665. Depuis le 22 de Sefer de l'année 1076, jour de cette ſanglante exécution, les habitans de l'Egypte reſpirèrent un peu ; les meurtres furent moins fréquens, & l'on ſe promettoit beaucoup de ces heureux commencemens de tranquillité, lorſ-

(1) Ce ſont les Officiers de ſa Garde-robe.

qu'une nouvelle révolte ramena la déſo- AN. de J. C.
lation dans ce Royaume. Ces hommes de ſang, ces eſprits indomptables, au retour d'une partie de plaiſir, s'aſſemblèrent ſous la conduite d'Arſlan (1), formèrent un corps de troupes, & marchèrent vers le château, dans le deſſein de s'y introduire par la porte du Viſir, & de s'en emparer. Ce projet n'ayant pu réuſſir de ce côté, ils retournèrent ſur leurs pas, allèrent tenir conſeil au milieu de Romeileh, & y réſolurent de l'exécuter, en ſe rendant maîtres de la porte des Azaps (2). Cette tentative ne fut pas plus heureuſe que la première; ils y eſſuyèrent un feu ſi violent qu'ils furent obligés de prendre promptement la fuite & de renoncer à leur entrepriſe. Ils en formèrent une autre d'autant plus dangereuſe qu'elle étoit ſecrette; ce fut de dépoſer le Pacha par leurs brigues. J'omets le détail des démarches & des manœuvres ténébreuſes qu'ils employèrent inutilement pour parvenir à ce but. Le Pacha, de ſon côté, défendit ſous des peines très-rigoureuſes à toutes

(1) C'étoit un de leur cinq Chefs.

(2) La place de la Romeileh ſépare le château de la ville; du côté de l'oueſt, on entre dans cette place par la porte des Azaps.

personnes, de quelque qualité & rang
An. de J. C. qu'elles fussent, de paroître, sans une permission expresse de sa part, dans le château. Cette défense avoit pour objet le bien public, la sûreté des Grands affectionnés au Gouvernement, & celle du Pacha lui-même. Les rébelles, confondus par cet obstacle inattendu qui renversoit leurs desseins & les privoit de toutes leurs ressources, ne se croyant plus en sûreté dans leurs maisons où ils s'étoient retirés, coururent se retrancher dans une des principales mosquées de la Ville. Le Pacha résolu, comme je viens de le dire, de les détruire entièrement, fit rayer du catalogue des pensions militaires les noms de cinq principaux personnages d'entre eux pour lesquels il avoit eu quelque ménagement jusqu'alors, & demanda au grand Mufty un fetva, par lequel il lui fut permis de verser dans la mosquée même, le sang de tous ceux qui s'y étoient réfugiés. Les rébelles devenus timides, ne purent apprendre cette résolution sans faire retentir ce temple de leurs gémissemens. Seuleiman-Aga, Sous-Bachy du Caire, en vint informer le Pacha, qui bien loin de se laisser toucher par les larmes de ces misérables, demanda un second fetva au Mufty,

Mufty, par lequel il fut légalement autoriſé à bloquer la moſquée de Muveïied, AN. de J. C.
(c'eſt le nom de celle où ils avoient cherché un aſyle) & à les y brûler vifs. Les mémoires du temps ne diſent point ſi ce Chef de la religion réſolut cette queſtion à la ſatisfaction du Viſir ; mais ils nous apprennent que ce dernier fit publier à haute voix, par un héraut, dans tous les carrefours du Caire, que quiconque étoit vrai Muſulman eût à prendre les armes pour les exterminer ; que s'étant formé en un inſtant un corps nombreux de cavaliers & de fantaſſins, ces deux troupes réunies & ſoutenues de douze pièces d'artillerie, s'avancèrent vers la moſquée, entourèrent ſon enceinte *auſſi étroitement que l'eſt le cou d'une belle jument par un riche collier, dont elle eſt ornée le jour d'une pompe ſolennelle ;* que les rébelles déſeſpérés, ayant fait mine de vouloir tirer ſur elles, celles-ci les avoient prévenus ; & avoient abattu d'un coup de canon une fenêtre de la moſquée ; que n'étant pas entrées par cette brêche, mais par la porte de ce temple, elles s'étoient jetées ſur les rébelles, qui leur demandoient en vain quartier, & dont quelques-uns cherchoient inutilement leur ſa-

lut dans la fuite ; que parmi ces derniers
AN. de J. C. Derviches, Faſly-Gémany, & Karafazli-Muſulmani, avoient été arrêtés & conduits enchaînés devant le Pacha, qui leur avoit fait trancher la tête ; qu'Arſlan démentant le courage qui lui avoit mérité le nom qu'il portoit (1), avoit auſſi fui lâchement, à l'exemple des ſiens ; qu'après avoir été long-temps pourſuivi, il avoit enfin perdu la vie, & que la deſtruction totale de ces brigands & de leurs partiſans avoit rétabli le bon ordre & la paix dans l'Egypte. Cet événement ſe paſſa
1665. le Mercredi 10, jour de Sefer (2) de la même année. Cheikh-Mahmoud-Cahvedgi en a fait le ſujet d'un poëme de cent vers, que l'on trouve dans le recueil de ſes œuvres ; il a auſſi donné lieu à deux diſtiques chronographes : les voici.

Premier Diſtique.

« Illuſtres ſcélérats, votre grandeur
» n'eſt plus ! le temps qui met des bornes

(1) Arſlan en Turc ſignifie lion.

(2) C'eſt le ſecond mois de l'année lunaire des Turcs.

» à tout, en a mis à vos criminels triom-
» phes. »

AN. de J. C.

Second Diſtique.

« Rébelles ! votre mort n'a point ſuffi à
» la vengeance qu'exigeoient vos déſor-
» dres ; on a écorché vos têtes : c'eſt ainſi
» qu'on traite les ennemis du repos public. »

On fit cette même année la coupe du Nil (1), peu de temps après la fin de ces derniers troubles : ce fut le 26 de Abib (2) ; le fleuve ne ceſſa de croître qu'après s'être élevé juſqu'à la hauteur de vingt-trois pieds & un pouce. L'année ſuivante, la coupe ne ſe fit que le 29 du même mois ; mais l'élévation de ſes eaux ſurpaſſa de neuf pouces celle de l'année précédente.

Depuis la deſtruction des rébelles, Umer-Pacha ne ceſſa d'être craint & reſpecté dans ſon Gouvernement, dont il fut dépoſſédé le 10 de Chaban de l'année

(1) Cérémonie ſolennelle en Egypte, dans laquelle on renverſe une digue, & l'on fait entrer les eaux du Nil dans le grand canal qui traverſe la ville du Caire.

(2) Ce mois Cophte répond à celui de Juillet.

1077, c'eſt-à-dire, après en avoir joui
AN. de J. C. pendant près de trois ans.

1666. Son ſucceſſeur Boſtandgi-Ibrahim-Pacha, qui mourut depuis au Caire, avoit été nommé dès le 25 de Redgeb (1) pour le remplacer. Il vint camper à l'Adélié le 18 de Chewal, & fit le 20 du même mois ſon entrée au Cairè. Son âge, ſa douceur, ſes talens, une piété exemplaire & un déſintéreſſement bien rare dans une perſonne de ce rang, lui auroient mérité la vénération de tous ceux qui l'approchoient, s'il n'avoit mis à la tête des affaires Ahmed ſon Muſſelim, & ſon Kiahia qui portoit le même nom. Ces deux ſangſues du public, réſolus de ſe partager les dépouilles du peuple, ſe rendirent coupables des concuſſions les plus criantes; perſonne ne s'étoit encore porté aux injuſtices qu'ils commirent; les affaires s'expédioient dans un Divan privé qu'ils aſſembloient chez eux. A quoi ne ſe portèrent-ils pas pour parvenir à leur but! Un volume entier ſuffiroit à peine pour renfermer le détail le plus ſuccinct de ce qui ſe paſſa pendant leur adminiſtration.

(1) Septième mois de l'année lunaire, &c.

Parmi les traits les plus capables de donner une idée de la haine que leur portoient les Egyptiens, haine qui rejailliſſoit même ſur leur maître, je me contenterai de raconter ceux-ci. Le Pacha ayant un jour traverſé la ville, ſe vit tout d'un coup aſſailli, malgré le nombreux cortége qui l'accompagnoit, par une populace ſoulevée qui entoura ſon cheval, & qui, ſans reſpect pour ſon âge & ſon caractère, vomiſſant contre lui mille injures groſſières, lui reprocha amèrement tous les maux que leur faiſoient ſouffrir ſes deux Miniſtres. Toutes les fois qu'il paroiſſoit en public, il eſſuyoit le même affront. AN. de J. C.

Ayant donné ordre de prier dans toutes les moſquées, le lundi & le jeudi de chaque ſemaine, pour la proſpérité du Sultan (1), il fut ponctuellement obéi, mais il eut le chagrin d'apprendre que cette prière étoit terminée par une imprécation contre lui. « Mon Dieu, s'écrioient les enfans même dans les écoles, à l'exem-

(1) On ne prie ordinairement dans les Moſquées pour la proſpérité du Sultan, que le Vendredi. Cette prière termine le khorbeh ou prône que les Imams ont coutume de faire ce jour-là au peuple.

ple des Cheikhs leurs maîtres : rendez-
AN. de J. C. » nous Umer-Pacha ! Qu'il triomphe, & » que ſon ſucceſſeur ſoit anéanti ! » Ibrahim-Pacha diſſimula ces outrages, & eut la grandeur d'ame de ne s'en point venger.

Le peuple accablé ſous le joug de deux tyrans, eut encore à ſouffrir des rigueurs de la diſette. Le vouéibé de bled (1) ſe vendoit quarante médins (2). On manqua de pain dans la ville ; ce n'étoit que le ſabre à la main qu'on en pouvoit avoir dans les fours publics. Le pauvre qui en étoit entièrement privé, n'avoit d'autre nourriture que les féves, les lentilles, le maïs & l'orge, denrées dont l'ardep coûtoit quatre-vingt-dix médins, & qui étoient devenues rares par la grande conſommation qui s'en faiſoit.

1667. Le 21 de Muharrem de l'année ſuivante, Umer-Pacha, que des ordres ſupérieurs retenoient au Caire, fut élargi par les mêmes ordres, & traverſa cette ville le lendemain avec toute ſa ſuite, au milieu des acclamations de ſes habitans,

(1) Le vouéibé pèſe environ cinquante livres.

(2) Prix exorbitant pour lors : ce ſeroit le bon marché d'aujourd'hui.

auxquels il fit de grandes largeſſes, ſur-
AN. de J. C
tout aux pauvres, qui ne ceſſoient de faire des vœux pour ſon bonheur. Il fut de peu de durée ; une nouvelle diſgrace lui ôta la liberté le jour ſuivant, & on lui donna pour priſon le palais d'Weis-Bey, mort pendant les derniers troubles (1) ; on ſaiſit tous ſes biens, & les effets qui ſe trouvoient dans les tentes qui étoient encore dreſſées dans la plaine de l'Adélié. On ne s'en tint pas là, on ſe porta à ſon égard à mille traitemens indignes de ſon rang, & l'on pouſſa l'atrocité juſqu'à l'empriſonner dans un magaſin de ce palais. Les intrigues & la haine d'Ahmed-Kiahia l'avoient mis dans cet état d'humiliation : Dieu n'a pas établi la loi du talion en vain ; ce Miniſtre odieux éprouva bientôt à ſon tour le même ſort. Quant à Umer-Pacha, après avoir langui pendant quatre mois dans une ignominieuſe priſon, il fut de nouveau élargi par un reſcript Impérial, qui arriva au Caire le 22 de Rébiulewel (2). Ce Viſir

(1) C'eſt celui que les rébelles Druſes mirent à mort.

(2) Troiſième mois lunaire.

en sortit le même jour, & alla camper
An. de J. C. encore une fois à l'Adélié, d'où il partit enfin le premier de Rébiulaqhir (1) pour se rendre à Constantinople. Ses malheurs, qui sembloient l'accompagner par-tout, se renouvellèrent dans cette Capitale de l'Empire; des reproches mortifians furent la récompense de ses services. Le Sultan le fit arrêter; & c'étoit fait de lui, si Dieu, dont les décrets sont immuables, n'eut changé le cœur du Sultan, auprès duquel il rentra en grâce, & de qui il obtint quelque temps après le Gouvernement de Diarbékir.

Pendant que son successeur commandoit encore en Egypte, il reçut un ordre de la Porte de fournir à un Capidgi-Bachy, qui lui fut expédié à cet effet, 4000 quintaux de poudre, 125 mille quilots de bled (2), & 400 quintaux de mêches pour la mousqueterie. Ibrahim-Pacha étant mort peu de temps après le départ de ces munitions, Aly-Pacha vint le remplacer. La générosité de ce nouveau Gouverneur

(1) Quatrième mois lunaire.

(2) Le quilot de bled est environ le quart de l'ardep.

le fit surnommer le libéral. Politique pro- AN. de J. C.
fond, il étoit pénétré de la vérité des maximes suivantes, & les avoit sans cesse à la bouche. Quatre choses, disoit-il, sont capables de sapper les fondemens de la subordination & de la tranquillité dans un Royaume ; la première, est la confiance aveugle qu'accorde celui qui tient les rênes du Gouvernement, à des gens sans religion ; la seconde, la persécution qu'il exerce envers ceux dont son prédécesseur à récompensé le mérite ; la troisième, la partialité dans les affaires & la confusion des rangs ; & la quatrième, le mépris des bons conseils & des personnes qu'une longue expérience rend capables d'en donner.

Ibrahim-Pacha fut le successeur de ce sage Visir ; il arriva à Alexandrie le 6 de Muharrem de l'année 1081, n'y séjourna 1670.
que quatre jours, & se rendit en diligence au Caire dans une gondole magnifique. Après s'être arrêté au fauxbourg de Boulak pendant trois jours, nécessaires aux préparatifs de son entrée, il la fit dans cette grande ville le jeudi 11 du même mois, deux minutes après l'ingression de la planète de Mercure dans le signe du Lion. Cette observation astrologique fit

AN. de J. C. 1670.

préſager ce qu'on devoit attendre de ſon Gouvernement ; il fut violent & ſemblable à celui des tyrans dont les faſtes hiſtoriques nous ont conſervé la mémoire. Bizarre juſqu'à ſe refuſer les habillemens qu'exigeoit la dignité de ſon rang, affectant de mépriſer tout ce qui reſpiroit la grandeur, ennemi des bienſéances les plus indiſpenſables, dédaignant de ſaluer le peuple, quoique ſes prédéceſſeurs ne s'en fuſſent jamais diſpenſés, il joignoit à tout cela une taille giganteſque, des traits fiers, un regard farouche & capable de glacer d'effroi les Grands qui l'approchoient. Le premier uſage qu'il fit de ſon pouvoir, fut de diſtribuer pluſieurs charges vacantes ; Ahmed-Effendy fut revêtu de celle de Tchaoucheler-Kiahiaſſy ; Emir-Kaitas obtint celle d'Interprète du Divan. Il éleva Umer-Aga au rang de Muteffer-raka-Bachy ; Nezir-Aga, homme eſtimé à la Porte, eut l'Intendance des grains des grands Vakoufs (1). La Surintendance

(1) Ce ſont les grains que l'on tranſporte tous les ans à la Mecque & à Médine : fondation pieuſe du Sultan, dont l'objet eſt de pourvoir à l'entretien de pluſieurs Cheiks & autres gens de

des bâtimens fut donnée à Haſſan-Aga, & la place Rouznamédgy (1) à Abdourahman-Effendy. On les revêtit, ſelon l'étiquette, de veſtes magnifiques, & ils furent maintenus dans ces emplois importans tant que le Pacha fut reſpecté. Tout le monde ne prit pas également part à leur élévation. Si leurs amis en treſſaillirent de joie, leurs ennemis frémiſſant de jalouſie, dévorèrent en ſilence le chagrin qu'ils en avoient conçu, juſqu'à ce qu'ils puſſent le faire éclater. AN. de J. C.

Pendant que le Pacha faiſoit ces promotions, Méhémed-Tchéléby, Intendant de la Monnoie en Egypte, prit la fuite; il avoit altéré les eſpèces qu'on avoit envoyées en dernier lieu au tréſor du Sultan. A l'arrivée de ce Gouverneur, ayant été avec les autres perſonnes en place lui faire ſa cour & ſon préſent, (le ſien étoit un poignard enrichi de pierreries.) Ibrahim-Pacha ne l'avoit accepté qu'après lui avoir

Loi, & à celui des pauvres habitans de ces deux villes.

(1) Garde des archives du gouvernement. Cette charge ne laiſſe pas d'être conſidérable dans celui d'Egypte.

demandé trois fois de ſuite qui il étoit.
An. de J. C. Méhémed-Tchéléby croyant entrevoir dans cette queſtion répétée un reproche de ſa conduite criminelle, n'avoit ceſſé d'être, depuis ce moment, dans les alarmes inſéparables du remords, & avoit enfin pris la fuite pour ſe ſouſtraire au châtiment qui le menaçoit. *Les inquiétudes cauſées par le ſentiment d'une conſcience bourrelée, ſont une mort lente*, dit le Sage : l'Intendant de la Monnoie calma les ſiennes en ſe réfugiant dans le mauſolée du vénérable Cheikh-Ahmed-Bedevy. Quelle protection pouvoit mieux le raſſurer ! *Celle des Saints*, dit un Auteur reſpectable, *s'étend juſqu'aux lieux voiſins de celui où ils repoſent, & donne un aſyle inviolable à quiconque l'implore.* Du fond de ce ſéjour inacceſſible à la violence, il fit agir ſi puiſſamment ſes amis auprès du Pacha, qu'il obtint enfin ſon rappel & ſon rétabliſſement, qui furent ſtipulés, moyennant la ſomme de 62 bourſes, dont ce Viſir ne reçut que cinquante, le reſte ayant été diſtribué à ſes principaux Officiers. Ainſi rentra en grâce Méhémed-Tchéléby.

Pendant ſon abſence, il n'y eut d'autres événemens conſidérables que l'arrivée

de Méhémed-Bey, qui, dans l'audience qu'il eut du Pacha, fut revêtu d'une riche veſte, & la promotion de pluſieurs Officiers militaires qui reçurent les mêmes honneurs : elle ſe fit le 26 du même mois (1) dans l'ordre ſuivant : Emir-Muſtapha-Aga, ci-devant Aga des Tufenckſchys, & ſucceſſeur de Tchakir-Aga, qui avoit exercé cette charge pendant deux ans & deux mois, fut pourvu de l'Agalik des Azaps. An. de J. C. 1670.

Huſſein-Aga fut confirmé dans l'Agalik des Dgébedgis (2) ; on confirma pareillement Emir-Zulféghar dans celui des Tufenkſchys ; Kaitas-Aga dans celui des Gughullus ; Emir-Muſtapha-Tchalik dans celui des Tcherkes, & Emir-Aly-Aga dans la charge de Muhtaſſeb (3).

(1) De Muharrem.

(2) Le Corps des Dgébedgis eſt chargé de la garde des munitions, des armes, de l'artillerie, &c. Il n'eſt point du nombre des ſept grands Corps de Milice qui ſervent en Egypte.

(3) Cet Officier fixe le taux des denrées, du pain, de la viande, & des autres comeſtibles ; & punit les vendeurs qui excèdent ce taux, ſe ſervent de faux poids, ou vendent des vivres gâtés ou de mauvaiſe qualité.

AN. de J. C. 1670.

Le 28 du même mois, Aivaz-Bey fut envoyé à Damiette en qualité de Gouverneur (1), & Emir-Muſtapha, Aga des Janiſſaires, fut continué dans ſa charge.

Le premier de Sefer, Emir-Ibrahim-Aga, ancien Hazinédar de feu Ahmed-Bey, fut fait Chef de la Caravanne de Suès; & l'on donna le lendemain à Emir-Ahmed, Kiahia de Chaban-Bey, l'emploi de Sous-Bachy (2) du Caire, qu'Iſmaël-Aga, ſon prédéceſſeur, n'avoit occupé que dix mois & cinq jours.

Méhémed-Tchéléby, Intendant de la Monnoie, reparut au Caire le 15 du même mois : une ſomme conſidérable avoit été, comme nous l'avons dit, ſa ſeule juſtification; l'argent produit encore aujourd'hui de ſemblables phénomènes. Méhémed-Aga, Adminiſtrateur des grains du Chouné, fut confirmé le 17 dans cette commiſſion (3); un événement plus inté-

(1) On donne aujourd'hui le commandement de cette ville à un Tchaouche de l'Odgiak des Janiſſaires, qui a le titre de Serdar.

(2) Les fonctions de Sous-Bachy du Caire ne different guères de celles du Commandant du Guet à Paris; mais le pouvoir du premier eſt moins limité.

(3) Les grains du chouné ſont deſtinés à payer

reſſant occupa les eſprits le 5 de Chewal de la même année, ſeconde fête du Bairam. AN. de J. C.

Tandis que les femmes & les enfans, ornés de leurs plus beaux vêtemens, promenoient leur allégreſſe dans le Caire, le feu prit dans une boutique du quartier de Baſſatié : elle étoit pleine de poudre. La flamme s'étant communiquée avec rapidité à une autre boutique voiſine, & ayant été augmentée par l'inflammation de la poudre, s'éleva juſqu'aux chambres de deux vaſtes édifices qu'on avoit bâtis ſur ces boutiques, pour la retraite des pauvres familles ; le feu fit de ſi prompts ravages, qu'on eût dit que l'enfer entr'ouvert vomiſſoit les tourbillons ardens qui conſumèrent en un inſtant ces deux bâtimens ; ils s'écroulèrent & écrasèrent dans leur chûte la plupart de ceux qui les habitoient. A la flamme ſe mêloit une fumée ſe qui obſcurciſſoit le ſoleil même : l'Orient & l'Occident ſembloient plon-

---

les rentes annonaires établies en faveur des particuliers à la charge du gouvernement. Les Egyptiens font remonter l'origine de cet établiſſement juſqu'au temps du Patriarche Joſeph. Chouné eſt le nom d'un vaſte enclos qui renferme les magaſins où l'on dépoſe ces grains.

gés dans de noires ténèbres ; jour déſaſ-
An. de J. C. treux, où la joie publique ſe changea en déſeſpoir ! Occupé à retirer les cadavres de deſſous les débris, on voyoit avec une horreur douloureuſe, les uns déjà calcinés & noirs comme des charbons éteints ; les autres embraſés comme autant de tiſons ardens. Ceux qu'on pouvoit toucher étoient mis dans un cercueil ; on jetoit ſur les autres, que la flamme conſumoit encore, une grande quantité d'eau ; le bruit qu'elle faiſoit en ſe répandant ſur ces corps enflammés, reſſembloit à celui que l'on entend lorſqu'on en jette ſur un grand foyer. Le fils cherchoit en vain ſon père, qu'il ne reconnoiſſoit plus ; le père appeloit ſon fils ; cet autre, ſon ami, tandis que leurs triſtes reſtes, défigurés & méconnoiſſables, fumoient étendus à leurs pieds. L'air ne retentiſſoit que de cris & d'affreux gémiſſemens. On vit des cadavres embraſés, qui ne purent s'éteindre qu'après trois jours entiers ; on vit auſſi après cet intervalle, par un haſard non moins ſurprenant, reparoître ſains & ſaufs de deſſous les décombres, un grand nombre de femmes, de vieillards & d'enfans, que la flamme avoit épargnés.

A ce ſpectacle effrayant, en ſuccéda

un autre encore plus terrible : Dieu frappa de la peſte les peuples de l'Egypte. La malignité de ce venin faiſoit des progrès ſi prompts, que ceux qui en étoient attaqués mouroient ſubitement ; on ne rencontroit dans les rues du Caire que convois funèbres ; on ne voyoit par-tout que cercueils ornés (1), que tombeaux continuellement ouverts. Le nombre des morts étoit ſi grand, qu'on en comptoit juſqu'à cent dans un ſeul enterrement. Malheur à la maiſon dans laquelle ce fléau entroit ! Il n'y épargnoit perſonne. Les bières publiques ne ſuffiſoient plus pour le tranſport des cadavres ; on avoit recours, pour y ſuppléer, aux mannequins & aux étaux ſur leſquels on expoſe en vente le pain & le fromage : les couffes (2) mêmes étoient employées à ce lugubre uſage dans les villages. On raconte un fait

AN. de J. C.

(1) Les Turcs & les Arabes ornent d'étoffes les cercueils des femmes. On étale ſur ces étoffes leur plus beaux bijoux, ſur-tout leurs ceintures ; celles des perſonnes aiſées ſont enrichies de pierreries. On couronne cette eſpèce de mauſolée de fleurs, lorſque c'eſt une fille ou une jeune fiancée.

(2) Eſpèce de mannequins faits de feuilles de palmier.

singulier arrivé alors. Un Payſan de Bilbis
AN. de J. C. en Charkié (1) retournoit chez lui avec une charge de bled ; il n'avoit d'autre compagnon de voyage que ſon âne, qui portoit ce fardeau. Arrivé au milieu d'un pont voiſin de Bilbis, & qui n'en étoit ſéparé que par un terrein bas & bourbeux, de l'eſpace de quatre cents cannes géométriques (2), il vit venir un homme à lui. Mon ami, lui dit ce perſonnage inconnu, après l'avoir ſalué familièrement, » je vous attendois ici avec impa» tience ; il faut que vous m'accommodiez » de ce bled : en voici le paiement, & » ſans lui donner le temps de répon» dre, il lui mit un ſéquin dans la main. » Le Payſan avoit à peine touché cette pièce d'or, que la terre s'entr'ouvrit ſous ſes pieds ; il ſe trouva tout-à-coup dans un ſouterrain affreux : une quantité innombrable de figures hideuſes, ſéparées en deux troupes, fut le premier ſpectacle qui le frappa ; il y arrêta ſa vue, & s'apperçut que chacun de ces ſpectres avoit

(1) Province ſituée à l'eſt de l'Egypte.

(2) La canne géométrique d'Egypte eſt de douze pieds trois pouces en quarré ; cette meſure ſert à l'arpentage des terres.

devant ſoi plus de mille flèches, dont la plupart d'eux étoient occupés à tremper les pointes dans des baſſins poſés ſur des réchauds, & pleins d'une liqueur ſemblable au ſang humain. Toutes les fois que ces flèches y étoient plongées, il entendoit un bruit ſemblable à celui que fait l'eau lorſqu'on y éteint un fer rouge. Quelques ſpectres, mais c'étoit le plus petit nombre, demeuroient immobiles. Le payſan, ſurpris de cette différence, promenoit par-tout ſes regards pour s'en éclaircir, lorſqu'il apperçut, à ſon grand étonnement, l'homme qui lui avoit donné le ſéquin. O vous! lui dit-il, qui que vous ſoyez, daignez m'apprendre où je ſuis, & par quel preſtige vous & moi nous nous trouvons dans ce ſéjour ténébreux? Ne vous effrayez point, lui répondit le perſonnage inconnu, c'eſt ici où l'on forge les traits de la peſte. Ceux que l'on trempe dans le poiſon ſubtil que contiennent ces baſſins que vous voyez, portent le venin dont ils ſont imbus, & la mort dans le cœur de ceux qui ont le malheur d'en être bleſſés; les autres qui n'en ſont point teints ne font qu'une plaie légère, & les malades en récha- AN. de J. C.

pent. Le payſan, quoique friſſonnant de
Ant. de J. C. peur, eut le courage de lui faire une nouvelle queſtion. Hélas ! lui dit-il d'une voix tremblante, ſuis-je du nombre de ceux qui en ſeront atteints ? « La peſte » moiſſonnera le tiers des habitans de » Bilbis, répartit gravement le preſti- » giateur, après avoir long-temps feuil- » leté & parcouru un Livre qu'il tenoit » à la main, mais vous & vos enfans » ne ſerez point enveloppés dans ce » malheur ». De grace, ajouta alors le Bilbiſſien, raſſuré par cet éclairciſſement, excuſez ma curioſité, & daignez joindre à la bonté que vous avez eue de la ſatisfaire, celle de me retirer de l'abyſme où je me vois précipité. Rien de plus aiſé, lui dit l'homme infernal, fermez les yeux pendant quelques momens. Le payſan obéit, & les ayant rouverts un inſtant après, il ſe retrouva avec la plus grande des ſurpriſes ſur le pont, auprès de ſon âne chargé de bled, & ayant encore dans la main la pièce d'or que cet inconnu y avoit miſe. De retour à ſon village, il y vit ſans crainte les ravages de la peſte. La prédiction s'accomplit à la lettre. Le tiers des habitans en mourut, & le payſan en fut

préſervé avec ſa femme & ſes enfans

Une aventure non moins extraor- AN. de J. C.
dinaire arriva dans le même temps à Damiette. Un citoyen de cette ville ayant apris, après trois mois de ſéjour au Caire, que ce fléau avoit ceſſé d'affliger ſes compatriotes, retournoit avec empreſſement dans le ſein de ſa famille, lorſqu'à ſon débarquement à Damiette, il fut abordé par un de ſes amis, qui, la conſternation ſur le viſage, lui apprit la mort de ſa femme & de ſes enfans. Arrivé à ſa maiſon, il la trouve ouverte, & en parcourt ſucceſſivement tous les appartemens ſans y rencontrer perſonne. Tandis qu'il réflechiſſoit en ſoupirant ſur le triſte événement qui en avoit fait une ſolitude, un vieillard décrépit ſe préſente à lui, lui dit qu'il l'attendoit avec impatience depuis trois mois, s'avance & le bleſſe d'un trait dont ſa main étoit armée; c'étoit celui de la peſte. Il en mourut. Ce fait, peu vraiſemblable, eſt atteſté par pluſieurs témoins oculaires d'après leſquels je le rapporte (1).

(1) Avec quelle ſérieuſe crédulité l'Auteur rapporte ces deux contes abſurdes! C'eſt cependant un homme d'eſprit & éclairé.

AN. de J. C. 1670. Le Cheikh Abouſſuoud-el-Havy fit au ſujet de cette funeſte maladie un diſtique chronographe dont les lettres numérales donnent l'année 1081, pendant laquelle elle déſola ſi cruellement les Provinces de l'Egypte. « Dieu Tout-» Puiſſant (y dit-il) daignez éloigner » de nous ce feu dévorant ; cette grace » ſera le plus grand des bienfaits pour un » peuple conſterné. »

Le 15 de Chewal un ordre du Gouverneur ayant autoriſé les Entrepreneurs de la poudre de la débiter dans le marché de Mahmoudié, ceux qui demeuroient dans la Romeileh, place voiſine de ce quartier, en témoignèrent leur chagrin. Ils ſavoient par une funeſte expérience (1) qu'une étincelle de cette matière inflammable eſt capable de cauſer un grand incendie. Mais leurs remontrances & leurs prières furent également inutiles ; il fallut endurer ce voiſinage dangereux pendant deux mois, après leſquels les magaſins à poudre (2) ayant été

(1) La poudre qui ſe trouvoit dans une boutique du Baſſatié avoit occaſionné l'incendie dont nous avons parlé.

(2) Les moulins & magaſins à poudre ſont

rebâtis dans le Baſſatié, les Poudriers s'y transportèrent de nouveau avec les matières néceſſaires à leur art, & délivrèrent les habitans de la Romeileh de leur juſte crainte. On vit arriver le 14 de Zilkadé, (1) de la même année, le grand Ecuyer de ſa Hauteſſe, à laquelle il avoit l'honneur d'appartenir en qualité de couſin du côté des femmes. C'étoit Huſſein-Aga, fils du célèbre Djan-Polad (2) : il apportoit à Ibrahim-Pacha, avec le diplome de ſa confirmation, une veſte, un ſabre & un poignard que lui envoyoit le Sultan. Une autre commiſſion étoit le principal objet de ſon voyage; il étoit chargé de l'exécution d'un Hachérif, (3)

AN. de J. C. 1670.

aujourd'hui dans une enceinte iſolée, à quelque diſtance du vieux Caire.

(1) Onzième mois lunaire.

(2) Djan-Polad, ſon grand-père, ou peut-être ſon père, étoit ſans doute le même qui avoit envahi une partie de la Syrie ſous le règne de Sultan Ahmed premier. La fille de ce rébelle, tante d'Huſſein-Aga, renfermée dans le Sérail pendant la captivité de ſon père, avoit apparemment été miſe au nombre des Odaliſks de Sultan Ibrahim, qui l'avoit rendue mere de Sultan Mehemed.

(3) Ordre ſolennel, qui n'émane du trône que

AN. de J. C. qui fut lu à haute voix en plein Divan, & dont la teneur portoit que les Beys Kanaan & Jouſſouf fuſſent arrêtés, conduits dans une étroite priſon, & forcés de payer au tréſor du Sultan, *dont ils avoient encouru la colère*, deux cent quarante bourſes dont ils étoient débiteurs pour la finance de pluſieurs emplois qu'ils avoient uſurpés depuis la mort des Employés : Kanaan Bey y étoit taxé à cent vingt une bourſes, & Jouſſouf-Bey à cent dix-neuf. Pour accélérer le paiement de ces ſommes, on mit le ſcélé ſur leurs Palais ; on ſaiſit leurs terres, leurs chevaux mêmes, & tout ce qui leur pouvoit appartenir ; & l'on alloit procéder à la vente de ces effets, lorſque par un ordre de la Porte, arrivé ſur ces entrefaites le 28 du même mois, on apprit que le Sultan leur remettoit leur dette & leur rendoit la liberté. Leur priſon s'ouvrit à l'inſtant, & le Pacha ordonna main-levée de tous leurs biens dans leſquels ils furent rétablis ; paſſant

dans les cas les plus importans. Le Grand-Seigneur écrit, ou eſt cenſé y avoir écrit de ſa propre main ces mots : *qu'on ſe conforme à ma volonté Impériale.*

par

par ce ſubit changement, de la plus grande conſternation à la joie la plus inattendue. Ainſi l'Auteur de la nature diſtribue à ſon gré la vie & la mort ; ainſi il fait ſuccéder les ris aux pleurs. Huſſein-Aga, déchargé des ſoins de cette affaire, ſortit de la ville & alla habiter le Palais de Koubbet-el-Azap. C'étoit un homme religieux & charitable. Il manda pluſieurs Cheikhs (1), & les retint auprès de lui pendant le ſéjour qu'il y fit. Leur occupation étoit de lire pendant toute la nuit l'Alcoran, & la ſienne de diſtribuer tous les jours deux piaſtres (2) à chacun d'eux. Leur reconnoiſſance excitée par cette aumône, leur faiſoit ſans ceſſe terminer leurs prières par des vœux pour ſon élévation au Gouvernement de l'Egypte ; ils ne furent pas infructueux : Dieu daigna, peu de temps après, les exaucer. AN. de J. C.

On vit éclore l'année ſuivante (3) un projet important qui regardoit le Yémen. Mouſly-Aga, Salahor (4) de 1671.

(1) Les gens de Loi ſont quelquefois appelés ainſi.

(2) Environ 6 livres de notre monnoie.

(3) 1082.

(4) Écuyer ordinaire de Sa Hauteſſe.

la Porte, arriva au Caire le 11 de
AN. de J. C. Redgeb, à l'entrée de la nuit, ſe ren-
1671. dit ſur le champ au château par la porte de Kara-Meydan, eut une longue conférence avec le Pacha, & en ſortit le 13, ſuivi du Kiahia de ce Viſir, d'Abdourahman-Effendy-Rouznamedgy, d'Aivaz-Bey, Defterdar, & de pluſieurs perſonnes de marque qui l'accompagnèrent à la maiſon du tréſor. Il en leva le ſcellé en leur préſence, le fit ouvrir, & s'empara de vingt caiſſes pleines d'argent, dont quarante bourſes furent diſtribuées aux Beys, aux Kiachefs, aux Multézims, & même à des gens d'une condition fort inférieure, à la charge de fournir, pour le rembourſement de cette ſomme, mille chameaux femelles ſur le pied de mille médins (1) pour chaque animal. Cette démarche ſingulière, dont on ignoroit le but, de même que celui des préparatifs qui la ſuivirent, avoit pour objet la conſtruction d'une flotte ſur la mer rouge. Mouſly-Aga, chargé de ce grand ouvrage, fit incontinent charrier au Sués tout ce

(1) Le médin vaut environ ſix liards.

qui étoit néceſſaire pour l'exécution. Il acheta auſſi des *Berberis* (1) une quantité conſidérable de poudre, de balles & de méches, munitions qui devoient ſervir à l'expédition que le Sultan méditoit contre l'Yémen. Dans cette vue, Sa Hauteſſe envoya encore en Egypte, le 27 du même mois, un ſecond Salahor. Emir-Ahmed-Aga, c'étoit ſon nom, ſuivi de pluſieurs perſonnes de diſtinction venues de Conſtantinople, & qui profitoient de cette circonſtance pour faire le pélerinage de la Mecque, préſenta au Divan de l'Egypte un Ordre Impérial qui portoit qu'on fît paſſer en toute diligence trois mille hommes de troupes à Janbou (2). En conſéquence Tchaouch-Méhémed-Bey, nommé Seraskier de ce détachement, en fit la levée le lendemain. Il le compoſa de onze cent quarante-quatre Janiſſaires, à la tête deſquels étoit Vély-Tchaouch, Limli-Aly, ſon Lieu- AN. de J. C.

(1) C'eſt le nom générique que l'on donne en Egypte aux habitans de Senaar & d'Angola, dont il vient tous les ans deux Caravanes au Caire.

(2) Situé ſur la mer Rouge; c'eſt le port de Médine.

tenant, & de vingt-cinq Tchorbadgis;
AN. de J. C. de quatre cent trente-ſept Azaps, commandés par Emir-Ahmed Bachyboche, Jouſſouf-Tchorbadgi ſon Lieutenant, & cinq Tchorbadgis; de cinq cent quatre Muteferrakas, commandés par Huſſein-Aga, jadis Kiachef de Bahiré, & Kanaan ſon Lieutenant; de trois cent ſoixante-ſeize Tufenkschys, Tcherkes & Gugnullus, ſous les ordres de Kaitas-Aga, interprète du Divan; de cent ſeize Tchaouchs, & de cent Dgébedgis; ce qui montoit, en ne comptant que les ſoldats, à deux mille ſix cent ſoixante-huit hommes effectifs, qui, réunis à leurs Officiers, accompagnés de beaucoup de domeſtiques armés, & à la maiſon du Séraſkier, formoient un corps de trois mille perſonnes ſous les armes. Après avoir diſtribué aux Officiers principaux & ſubalternes trois cent ſoixante veſtes, Tchaouch-Méhémed-Bey fit défiler le détachement vers l'Adélié le 20 de Ramazan. Cette cérémonie ſe fit avec beaucoup de pompe. Il en partit le lendemain, & prit avec ſa petite armée la route du Sués, après avoir caſſé Ibnn-Zafer, Officier Arabe, qui s'étoit mal comporté, & l'avoir fait

conduire prisonnier au Château du Caire. AN. de J. C

Cette année fut féconde en fléaux. Un voyageur venu de la Natolie en Egypte, y donna la nouvelle d'un tremblement de terre survenu dans l'isle de Stanchio (1), dont les secousses avoient été si violentes & si continuelles, que les habitans, hors d'eux-mêmes & presque aliénés, n'avoient pu compter les jours qu'il avoit duré, & avoient été obligés de quitter leurs villes & leurs villages, & d'habiter, pour éviter d'être ensevelis sous leurs ruines, des tentes & des cabanes dressées en pleine campagne. Ces précautions même n'avoient pu sauver la vie à plusieurs, sous les pieds desquels la terre s'étoit entr'ouverte vers cette partie de l'isle qui regarde la terre-ferme, & les avoit engloutis dans un abysme profond qui s'y étoit formé. Indgir-Adasly, petite isle voisine de Stanchio, & sur une montagne de laquelle étoit bâtie une forteresse, en ressentit des effets encore plus terribles; elle disparut entièrement sous les eaux, & une 1671.

(1) Cette isle s'appeloit anciennement Cos.

mer profonde qui la couvre, ne permet
An. de J. C. pas même aujourd'hui d'en appercevoir les ruines. Dieu détourne de nous de ſemblables malheurs ! Celui qui réduiſit alors en cendres l'arſenal de Boulak, dût apporter quelque retardement à l'expédition de l'Yémen. Il s'y trouvoit encore une grande quantité de poix, de goudron, de cordages & de bois de conſtruction qu'on y avoit amaſſés pour la flotte du Sués, & qui furent la proie des flammes. Le Kiahia du Pacha s'y porta en vain lui-même avec les Sakas (1) du château pour éteindre cet incendie. Il crut y être parvenu, lorſqu'à peine s'étoit-il éloigné de Boulak, qu'il fallut y retourner pour remédier une ſeconde fois à ce feu, qui s'étoit rallumé avec encore plus de violence que la première fois. Après avoir été éteint de nouveau, il ſe ranima une troiſième avec une ſi grande vivacité, qu'il ne ceſſa qu'après avoir conſumé les matières qui lui ſervoient d'aliment, & l'arſenal avec elles. On attribua cet incendie à la chûte du tonnerre. Des perſonnes dignes de foi

(1) Les Porteurs d'eau.

diſoient qu'ils avoient vu tomber la foudre ſous la forme d'une faulx ſur cet édifice, qui, un inſtant après, avoit paru tout en feu. Cheikh-Mahmoud fit ſur cet événement les vers ſuivans : AN. de J. C.

« Le feu du ciel eſt tombé ſur » l'arſenal. Ces magaſins Impériaux, en » proie à la voracité des flammes, ont » vu changer la nuit (1) en un jour » terrible : la foudre a opéré ce pro» dige ».

La mort du Cheik-Oſman & Nahzavy, Mufty des Hanifites, arrivée le 17 du mois de Muharrem de l'année 1083, donna lieu à un des meilleurs Poëtes de ſon temps, de compoſer une Ode à ſa louange, qu'il termina par cette penſée : 1672.

« Oſman habite déſormais le ſéjour » des éternelles délices ; le Paradis eſt » devenu ſon juſte partage ».

On trouve dans ces mots le chronogramme de l'année de ſa mort.

(1) Cet incendie éclata la nuit.

AN. de J. C

Avant de passer au successeur d'Ibrahim-Pacha, qui ne fut déposé que l'année suivante, je dois achever le portrait de ce Visir, que j'ai commencé lorsque j'ai parlé de son avénement au Gouvernement de l'Egyte. Ce Seigneur, quoique d'un naturel sombre & farouche, se déridoit quelquefois, & s'abandonnoit même à la gaîté la plus vive. Il n'étoit point ennemi des plaisirs, & il aimoit passionnément l'exercice du cheval. Son esprit étoit solide & pénétrant. Patient jusqu'à entrer dans les détails judiciaires les plus ennuyeux, il écoutoit sans émotion les raisons les plus minutieuses des Parties, & même les injures qu'elles se disoient réciproquement, & il terminoit souvent leur différend à leur mutuelle satisfaction. Animé d'un zèle sans égal pour les intérêts du Sultan, il retrancha un grand nombre de pensions abusives qui étoient à la charge de ce Prince. Il fit de même à l'égard de plusieurs distributions annuelles de bled & d'orge établies en faveur de quelques particuliers, & préjudiciables aux Vakoufs, sur lesquels elles étoient assignées (1). Beaucoup de per-

(1) On fait au Caire, tous les ans, des amas

ſonnes ſouffrirent de cette réforme; quelques-uns même en furent appauvris, ſurtout ceux qui n'avoient d'autre profeſſion que celle d'être les entremetteurs ſecrets du criminel trafic de ces diſtributions : ce n'étoit que murmures, que plaintes ſur la perte de ces revenus; mais Ibrahim-Pacha fut inébranlable, & ſe fit obéir ponctuellement ſur cet article tant qu'il fut à la tête du Gouvernement de l'Egypte; Il le quitta le 9 de Rébiulaqhir de l'année 1084, après en avoir reçu l'ordre vers la fin de la précédente. On fit ce Quadrain ſur ſa dépoſition : An. de J. C. 1673.

» On ne voit par-tout que changemens, » que dépoſitions. Les Grands ſont à peine » tranférés dans un nouveau Gouverne- » ment, que le ſort nous les enlève. Heu-

conſidérables de grains pour la Mecque & Médine, & pour les pauvres de cette Capitale de l'Egypte. Ce ſont les vakoufs ou fondations pieuſes dont il eſt queſtion ici, & ſur leſquelles, par un abus qui dure encore, des Particuliers, ſouvent à leur aiſe, ſe font aſſigner une rétribution annuelle de bled & d'orge par le moyen de leurs amis, &c. Ces rentes annonaires s'achètent ; elles ſont indépendantes de celles du *Chouné*.

» reux s'ils laiſſent après eux la mémoire
AN. de J. C. » de leur équité & de leurs bienfaits !

Ce Viſir avoit commandé en Egypte pendant trois ans ſix mois & dix jours. Son ſucceſſeur fut ce même Huſſein-Aga, fils de Djan-Polad, à l'élevation duquel les prières des pauvres & des Cheikhs avoient intéreſſé le Ciel. Il fut en même-temps revêtu de la dignité de Viſir, & nomma Muſſellim de ce Royaume Aivaz-Bey, qui en reçut la nouvelle par un courier qu'il lui dépêcha exprès, le 24 de Djémaziulewel. Ibrahim-Pacha qui, comme nous l'avons dit, avoit quitté les rênes du Gouvernement depuis le 9 du mois précédent, ſortit le même jour du Caire avec un cortége magnifique, ſuivi d'une grande affluence de peuple qui l'accompagna juſqu'à la plaine d'Adélié, ne ceſſant de le combler de bénédictions, & témoignant de grands regrets de ſon départ (1). Le 26 de Djémaziulewel, jour où Aivaz-Bey com-

(1) Tyran des Grands, ce Gouverneur avoit toujours bien traité le peuple, & n'avoit ceſſé de le protéger contre leurs vexations.

mença à adminiſtrer les affaires ſous le nom d'Huſſein-Pacha, fut, par une heureuſe rencontre, le premier de Septembre (1), premier jour de l'année Cophte, An. de J. C.

Dépourvu des mémoires néceſſaires pour la continuation de cet Abrégé, je ſuis contraint de le terminer ici. J'ai achevé de le rédiger dans l'état où je le donne aujourd'hui au Public, le 17 de Djémaziulaqhir de l'année 1158 de l'Hégyre. 1745.

(1) C'eſt le 9 de Septembre, ſelon notre ſtyle.

N. B. *La réduction des années de l'Hégyre à celles de notre Ere n'a pas été faite dans cet Ouvrage d'une manière aſſez rigoureuſe pour ne pas craindre qu'il ne s'y ſoit gliſſé quelques erreurs. Comme les années de l'Hégyre ſont lunaires, cette opération, pour être exacte, auroit demandé un travail auquel on n'a pu ſe livrer; mais les erreurs qu'on a pu commettre à cet égard ne ſont pas bien importantes.*

Fin du premier Volume.

WIDENER LIBRARY
HX IHHE U